SUMATRA

HISTOIRE

DES

ROIS DE PASEY

TRADUITE DU MALAY ET ANNOTÉE

par

ARISTIDE MARRE

DS646
.I.M35

DS646
.1.M55

SUMATRA

HISTOIRE

DES

ROIS DE PASEY

SUMATRA

HISTOIRE

DES

ROIS DE PASEY

TRADUITE DU MALAY ET ANNOTÉE

par

ARISTIDE MARRE

Officier de l'Université, Membre de la Société asiatique de Paris.

PARIS

CHEZ MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE.

1874

Droits réservés.

A

SON ALTESSE ROYALE

DOM AUGUSTE

DUC DE COIMBRE,

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION PORTUGAISE DU PREMIER CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES, TENU A PARIS EN 1873,

SON HUMBLE SERVITEUR,

ARISTIDE MARRE.

Paris, le 11 octobre 1874.

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/sumatrahistoired00marr

INTRODUCTION

Le texte malay de l'*Histoire des rois de Pasey* a été publié en 1849 par M. Dulaurier, d'après un manuscrit unique coté sous le n° 67 dans la Collection malayse de sir Stamford Raffles. La présente traduction est la première qui aura paru en Europe*. Pour donner une idée de la nature et de l'importance de ce livre malay dont l'auteur est resté inconnu, je ne saurais mieux faire que de reproduire ici la préface du savant éditeur.

M. Dulaurier s'exprime ainsi :

« Le texte de la chronique de *Pasey*, royaume situé dans la partie nord-est de *Sumatra*, paraît ici, pour la première fois, d'après un manuscrit unique coté sous le n° 67 dans la Collection malaye de Raffles, et appartenant, aujourd'hui, à la Société royale asiatique de Londres. Après avoir raconté rapidement les faits qui précédèrent ou qui préparèrent la fondation de *Pasey*, et qui se rattachent à un cycle de traditions merveilleuses qui a cours dans l'archipel d'Asie, l'au-

* Nous devons mentionner, toutefois, la traduction d'un fragment de cette histoire, due à M. Léon de Rosny, notre japoniste français, le zélé fondateur des Congrès des orientalistes en Europe, et insérée dans les *Mémoires de l'Athénée oriental*, année 1871.

teur entre dans la partie historique et certaine de son récit. Elle a pour point de départ la conversion à l'islamisme d'un chef nommé Marah-Silou qui, de *Samarlang*, ville placée dans le voisinage et au sud-est d'*Atcheh*, vint s'établir à *Bouloh-Telong*, et qui, après avoir gagné les populations par ses largesses, fut choisi par elles pour les gouverner. Devenu roi sous le nom de Mélek-el-Saleh, il jeta les fondements de *Pasey*. Son fils, le Sulthan Mélek-el-Dhaher, qui lui succéda, mourut après un règne assez court, en laissant deux enfants encore en bas âge, Mélek-el-Mahmoud et Mélek-el-Mansour, qui furent élevés sous la tutelle de leur grand-père, Mélek-el-Saleh. Le premier de ces deux jeunes princes hérita de la couronne de *Pasey*, et le second obtint celle du royaume de *Samoudra*. Mélek-el-Mahmoud, ayant détrôné son frère, transmit ces deux états à son fils le Sulthan Ahmed; celui-ci, après avoir fait périr ses deux fils, fut vaincu par les armées du roi de *Madjapahit*, qui devint maître de *Pasey*, et qui en conserva la domination jusque vers la fin du xve siècle, époque qui vit tomber l'antique métropole de l'empire javanais. Plus tard, *Pasey* tour à tour subit le joug des souverains d'*Atcheh* ou recouvra son indépendance, suivant que ces souverains étaient belliqueux et puissants, ou bien qu'ils étaient affaiblis par des discordes intestines ou par les échecs que leur firent éprouver les Portugais.

Quoique notre chronique ne contienne aucune date précise, cependant des synchronismes permettent de fixer, très-approximativement, le temps des événements et des règnes qu'elle rapporte. Ainsi l'islamisme s'étant établi, d'une manière définitive, sur la côte nord-est de *Sumatra*, dans les premières années du xiiie siècle, et cette religion paraissant déjà dominante au moment où s'éleva *Pasey*, on est conduit à placer la conversion du Sulthan Mélek-el-Saleh, et la fondation de cette ville, dans la seconde moitié du xiiie siècle. C'est à partir de cette époque et pendant le cours du xive que régnèrent les princes ses successeurs. Parmi eux se

trouve le Sulthan Mélek-el-Dhaher, que j'ai montré, dans de précédentes publications, être le même que le roi de *Sumatra*, à la cour duquel séjourna le célèbre voyageur arabe Ibn-Bathoutha, en 1345 ou 1346, lorsqu'il se rendait de l'Inde dans la Chine. Le cours des événements et la durée probable des règnes indiquent que la conquête de *Pasey* par les généraux du roi de *Madjapahit* dut avoir lieu vers le commencement du xve siècle.

Ce qui fait surtout le mérite de notre chronique, ce sont les données qu'elle fournit pour la géographie de *Sumatra;* nous pénétrons avec l'auteur dans l'intérieur, presque entièrement inconnu, même aujourd'hui, de cette île immense. Un document précieux que nous lui devons aussi, c'est le tableau des expéditions entreprises par les derniers princes de *Madjapahit*, et la statistique des pays qui relevaient de ce puissant empire.

Le manuscrit sur lequel mon travail a été exécuté, quoique tracé d'une écriture généralement nette et lisible, offre des traces très-fréquentes de l'ignorance ou de l'incurie du copiste. La difficulté que ces incorrections faisaient naître était encore accrue par l'incertitude provenant des mots nouveaux ou inconnus qui abondent dans cet ouvrage. J'ai fait usage, pour me guider, de tous les secours que l'état actuel des études malayes pouvait me prêter. J'ai consulté la partie imprimée du grand dictionnaire malay de Lijdekker, les collections lexicographiques déjà très-considérables, qu'une lecture assidue des productions de la littérature malaye m'a permis d'accumuler, et le dictionnaire javanais de M. J. C. Gericke, publié tout récemment, avec des additions et des améliorations notables, par M. Taco Roorda.

Malgré mes efforts et mes recherches, je dois avouer qu'il me reste encore du doute sur quelques mots, en petit nombre il est vrai, que je n'ai point eu l'occasion de rencontrer ailleurs, et dont je ne suis pas sûr d'avoir déterminé la véritable leçon. Pour que le public savant qui s'intéresse à ce

genre d'études puisse juger mon travail d'éditeur, j'ai déposé à la Bibliothèque nationale la copie que j'ai faite du manuscrit original, et qui le reproduit jusque dans ses imperfections.

Je dois ajouter quelques mots sur l'orthographe que j'ai suivie. On sait que, dans les mots malays, l'accent, qui porte sur la pénultième toujours longue, se déplace lorsque ces mots prennent les suffixes et passe sur la dernière syllabe, devenue pénultième et longue à son tour, par l'addition de ces créments, et que, par suite, il s'opère un changement correspondant dans la forme orthographique du mot. Mais cette règle est loin d'être absolue, comme l'ont prétendu quelques orientalistes, et dans l'usage elle reçoit, à vrai dire, autant d'exceptions que d'applications. Au milieu de ces variations, je m'en suis tenu à l'autorité des meilleurs manuscrits : il y a, d'ailleurs, des mots qui ne pourraient être soumis à ces transformations, sans perdre la physionomie qui leur est propre et sous laquelle l'œil est habitué à les reconnaître sur-le-champ. J'ai cru devoir, donc, conserver l'orthographe de notre manuscrit, toutes les fois qu'elle s'accordait avec la pratique le plus généralement adoptée, et que les meilleurs écrivains ont consacrée.

Je regarde comme un devoir, en finissant, d'adresser publiquement mes remerciments empressés au conseil de la Société royale asiatique de Londres, pour la bienveillante libéralité avec laquelle il a bien voulu me communiquer le manuscrit dont je donne ici l'impression, et d'autres aussi qui font partie de la splendide collection que le savant auteur de l'histoire de *Java* avait rassemblée et qui a été donnée à cette Société par lady Raffles, sa veuve.

« Ed. Dulaurier. »

Permettra-t-on à l'élève d'ajouter à ce que vient de dire son ancien maître, que l'*Hikayat radja-radja Pasey* n'offre

pas seulement des données historiques et géographiques d'un grand intérêt, mais que cet ouvrage mérite encore de fixer l'attention à un autre point de vue ? L'auteur, dans la peinture simple et fidèle qu'il trace des mœurs du pays, des caractères et de la physionomie de ses personnages, donne à réfléchir au philosophe et au moraliste en même temps qu'il procure un véritable plaisir aux amis des récits légendaires et merveilleux. Peut-être me trompé-je à cet égard, car, je l'avoue, je suis de ceux qui répéteraient volontiers avec La Fontaine : « Si Peau d'Ane m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême. »

D'autre part, je crois pouvoir affirmer, dès maintenant, qu'il faut faire remonter à la fin du XIVe siècle la conquête de *Pasey* par le Ratou de *Madjapahit*. Je le démontrerai en son lieu, en même temps que je rectifierai certaines erreurs et comblerai les nombreuses lacunes qui se rencontrent dans les deux listes de noms de lieux qui terminent le texte malay publié par M. Dulaurier. Tout me porte à croire que ces deux appendices ont été composés non par l'auteur de l'ouvrage lui-même, mais par le copiste qui a écrit le manuscrit de Londres.

Si ma traduction, malgré tous mes soins, laissait beaucoup à désirer, je demanderais beaucoup d'indulgence, attendu qu'un grand nombre de mots du texte n'appartiennent pas au malay, mais au *javanais* et même au *kawi*, et qu'à ces difficultés inhérentes au fond de l'ouvrage sont venues s'ajouter un assez grand nombre de fautes d'impression omises dans les deux pages d'errata que M. Dulaurier a données à la fin du texte.

En finissant, et pour ne pas le céder en charité fraternelle à notre auteur musulman qui termine son œuvre en appelant les bénédictions de Dieu sur ceux qui le liront, nous demandons également à Dieu qu'il bénisse tous ceux qui liront notre traduction, et spécialement les critiques bienveillants qui voudront bien nous signaler les fautes que nous avons pu com-

mettre. Seulement ce n'est point l'intercession de Mahomet que nous solliciterons comme notre chroniqueur malay, mais celle du bienheureux saint Denis, patron de Paris et de la France, puisque c'est le jour même de sa fête qu'il nous est donné d'achever cette modeste étude d'une littérature trop peu connue et qui mériterait tant d'être encouragée.

Paris, le 11 octobre 1874.

Aristide MARRE.

HISTOIRE

DES

ROIS DE PASEY

Ceci est l'histoire des rois qui les premiers, à Pasey[1], *entrèrent dans l'islam.*

L'auteur de cette histoire raconte que les premiers qui apportèrent au pays sous le vent[2], *Pasey*, la croyance en Dieu et en son prophète, furent deux Râdja qui étaient

---

[1] *Pasey*, sur la côte N. E. de *Sumatra*, ville capitale d'un royaume qui eut une certaine importance pendant le cours du XIVe siècle, située dans une magnifique baie où les bois de construction, le bétail, les grains et toutes sortes de provisions abondent.

[2] Par cette locution météorologique les Malays désignent leur pays et tous ceux situés encore plus à l'est; par pays *sur le vent*, ou *au-dessus du vent*, ils entendent les pays étrangers occidentaux par rapport à l'Archipel, tels que l'Inde, la Perse, l'Arabie, etc

frères, l'un nommé Râdja Ahmed et l'autre Râdja Mohammed. C'était Râdja Ahmed qui était l'aîné. Ces deux princes voulant fonder une ville à *Samarlang* [1], Râdja Mohammed alla, avec tous ses soldats, couper les broussailles et les bois. Au milieu de ces bois il y avait une touffe de *betong* extrêmement gros, et, au fur et à mesure que les soldats coupaient les tiges, elles repoussaient de nouveau. Alors le râdja partit pour extirper lui-même ces *betong* [2]. Il travaillait à cette opération, quand il aperçut, au beau milieu de ces *betong,* un rejeton semblable à un tronc volumineux; il allait le couper, lorsqu'il en sortit tout à coup une petite fille extrêmement belle. Rejetant son *gadoubong* [3], il saisit rapidement l'enfant, l'enleva dans ses bras et l'emporta dans sa maison. A la vue de Râdja Mohammed apportant l'enfant, la princesse accourut, la reçut de ses mains et vit que c'était une petite fille. Les deux époux s'assirent remplis de joie l'un et l'autre. Le prince raconta à sa femme, depuis le commencement jusqu'à la fin, les circonstances de la trouvaille qu'il avait faite de l'enfant dans le rejeton d'un *betong.* Râdja Mohammed donna à cette petite fille le nom de princesse *Betong,* et la traitant comme si elle eût été de sang royal, il la confia aux soins de nourrices, lui donna des gouvernantes

---

[1] Nous renvoyons à notre Index géographique, à la fin de l'ouvrage, nos remarques sur les noms de lieux.

[2] Le *betong* ou *bambou-betong* est une espèce de bambou grosse et charnue. C'est également d'un *betong* que l'auteur du *Sri Râma* malay fait sortir cette princesse d'une beauté merveilleuse qui devient la mère de *Sri Râma* et de *Laksamâna.* C'est encore de la tige d'un bambou qui creva dans l'île de *Sumatra* que les *Tagales* font sortir le premier homme et la première femme. Cette légende pourrait bien signifier simplement, et alors elle serait très-admissible, que, d'après leurs traditions, les *Tagales* descendent d'hommes venus de *Sumatra* aux *Philippines.*

[3] Le *gadoubong* est une espèce de grand couteau de chasse.

et la pourvut d'habillements complets. Le prince était plein de tendre affection pour la princesse *Betong*, et celle-ci, en grandissant, devenait de plus en plus charmante. Râdja Ahmed, ayant appris la nouvelle que son frère cadet avait trouvé une petite fille dans le rejeton d'un *betong*, se mit en route avec son épouse pour venir la voir. A leur arrivée, ils entrèrent dans la maison de Râdja Mohammed, et celui-ci, rendant les honneurs à son aîné, les invita à s'asseoir. Le prince et sa femme s'assirent donc et les cadets en firent autant en la présence de leurs aînés [1]. On présenta le *sirih* [2] sur un plat d'or à Râdja Ahmed. Après cela, le prince dit : « O mon frère Râdja Mohammed ! où est l'enfant ? Ton aîné veut la voir. » Râdja Mohammed alors dit : « Nourrice, apportez ici mon enfant ! » et l'enfant fut apportée promptement en la présence de Râdja Ahmed. Le prince, en la voyant, fut charmé de sa beauté, puis les deux époux prirent congé et s'en retournèrent. Après que la ville eut été bâtie avec un fort entouré de fossés, un palais et un *baleiroang* [3], alors le prince s'établit dans cette ville, et il y eut, à cette occasion, des réjouissances et des festins où les

---

[1] Chez les Malays, les frères aînés (*kakenda*) reçoivent de leurs cadets (*adenda*) des marques de respect et de déférence qui constituent, pour les premiers, une véritable autorité morale. Le mari appelle sa femme *adenda* (jeune sœur), et la femme donne à son mari le nom de *kakenda* (frère aîné). Nous trouverons encore ces deux termes employés en dehors du cercle de la famille pour désigner, le premier (*kakenda*), un ami plus âgé, le second (*adenda*) un ami plus jeune.

[2] Le *sirih* se compose, comme on sait, d'une feuille de *bétel*, dans laquelle on enveloppe un petit morceau de noix d'*arek*, un peu de *gambir* et de chaux tirée des coquillages de mer. Dès l'âge de huit ou dix ans les Malays des deux sexes commencent à chiquer du *sirih*, ou du *bétel* comme le disent improprement les Européens, et ils ne quittent plus cette habitude qu'avec la vie.

[3] Le *baleiroang* ou *baleirong* ou plus simplement *balei*, est la salle

mantri[1], les *holobalang*[2] et les soldats mangèrent et burent joyeusement.

Ceci est le récit des faits relatifs à Râdja Ahmed.

A quelque temps de là, ce prince bâtit encore une ville de l'autre côté de la forêt, à environ une journée de marche du pays de son frère, et il la pourvut d'un fort entouré de fossés, d'un palais et d'un *baleiroang*. Puis il alla s'établir dans cette ville et y donna des réjouissances et des banquets à toutes ses troupes. Quelque temps après, le prince partit pour la chasse dans une forêt sauvage où il ne put trouver une seule pièce de gibier, mais il rencontra au milieu de cette forêt sauvage un *sourou*[3], et dans ce *sourou* il y avait un vieillard. Râdja Ahmed le salua respectueusement, et le vieillard lui rendit son salut avec empressement. Râdja Ahmed alors lui raconta les circonstances de la trouvaille que son frère Râdja Mohammed avait faite, d'une princesse dans le rejeton d'un *betong*. Le vieillard dit : « O mon fils, si vous désirez avoir un enfant, c'est bien, je vais vous le montrer, attendez ici quelques instants ! » Râdja Ahmed attendit, et un instant après arriva un éléphant de très-grande taille. Sur sa tête était assis un enfant. L'éléphant le baigna dans la rivière, et, après l'avoir baigné, il le reporta sur la rive, puis il se baigna lui-même à son tour, et, après s'être baigné, il remit

---

du conseil, ou la grande salle d'audience où siége le sultan, distincte de son habitation personnelle, de son palais qu'on appelle *astana*. Le *balei* c'est ce que nous appellerions la maison de ville ou maison commune; il y en a un dans chaque ville ou village des pays malays.

[1] Les *Mantri* sont les ministres ou conseillers du souverain.

[2] Les *Holobalang* ou bien *Houloubalang* sont des chefs militaires ou officiers de la maison du roi.

[3] Ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires malays, et je ne le rencontre que dans le dictionnaire javanais-français de mon excellent maître, M. l'abbé Favre, où il signifie « arbrisseau épineux. »

l'enfant sur sa tête et l'emporta, se dirigeant vers la forêt.

Cela se passa ainsi, et Râdja Ahmed vit tous les faits et gestes de l'éléphant. Le vieillard s'écria : « O Père de la jeunesse, inspire-nous un stratagème pour que nous puissions avoir cet enfant ! » Râdja Ahmed dit : « O mon Père, si l'on me montrait de l'or ou des rubis, ou même si l'on m'en faisait présent, je n'éprouverais pas un plaisir aussi grand que celui que je ressens à la vue de cet enfant. Mais je vais prendre congé de vous et m'en retourner à ma ville ; quel est mon chemin ? » Le vieillard lui ayant indiqué la route, Râdja Ahmed sortit de là, arriva inopinément à la ville et se dirigea vers le palais. La princesse se tenait debout à la porte pour lui souhaiter la bienvenue. Râdja Ahmed lui dit : « Ah ! chère princesse, j'étais parti pour la chasse et je n'ai pas pu voir une seule pièce de gibier, mais j'ai rencontré un *sourou* au milieu d'une forêt sauvage ; dans ce *sourou* il y avait un vieillard, je l'ai salué et il m'a rendu mon salut. Je lui ai raconté les circonstances de la trouvaille que mon frère avait faite d'une princesse dans le rejeton d'un *betong*, et le vieillard m'a dit : « Si vous voulez un enfant, c'est bien ; je vais « vous le montrer. Attendez ici quelques instants ! » J'ai attendu, et, au bout d'un instant, est arrivé un éléphant de très-grande taille ; sur sa tête il y avait un enfant assis. L'éléphant fit baigner l'enfant à la rivière, après quoi il le porta sur la rive ; alors il alla se baigner lui-même à son tour, et, après s'être baigné, il chargea de nouveau l'enfant sur sa tête et l'emporta, reprenant son chemin vers la forêt. Voilà ce que j'ai vu ! » La princesse dit : « Monseigneur, je vous en prie, tâchez d'imaginer quelque moyen d'avoir cet enfant ! » Râdja Ahmed sortit alors de son palais et fit rassembler ses troupes. Quand elles furent toutes rassemblées, elles vinrent en la présence de Râdja Ahmed, qui leur raconta les circonstances relatives à l'enfant assis sur la tête de l'éléphant, et leur dit son dessein d'aviser aux

moyens d'avoir cet enfant. Au premier jour heureux[1], le prince, accompagné de ses troupes, alla dans la forêt à l'endroit où l'éléphant avait fait baigner l'enfant. Le vieillard, qui était dans le *sourou*, avait disparu ainsi que le *sourou*, et il n'y en avait plus nulle trace. Le jeudi, chacun se creusa un trou dans la terre. Le vendredi[2] étant arrivé, l'éléphant sortit de la forêt portant l'enfant; il le fit baigner à la rivière à l'endroit accoutumé, puis le reporta sur la rive. Cela fait, il se baigna lui-même, et ce fut alors que Râdja Ahmed, se précipitant, saisit l'enfant et l'emporta en toute hâte. L'éléphant le vit et se mit à suivre Râdja Ahmed. Les soldats aussitôt l'assaillirent de traits et le détournèrent de son chemin. Cet éléphant était de ceux qu'on nomme *Boudjang Sakâlas*[3], et plus jamais on ne le revit dans le pays.

Râdja Ahmed se mit en marche avec toutes ses troupes pour retourner dans sa ville. Quand il arriva au palais, la princesse était debout à la porte, qui lui souhaita la bienvenue. En apercevant l'enfant, la princesse s'avança promptement et le reçut des mains de Râdja Ahmed. Il était très-beau de visage et il fut nommé *Marah Gadjah*[4]. Le bruit se répandit dans le pays que Râdja Ahmed avait un fils, et Râdja Mo-

---

[1] Les Malays superstitieux divisent les jours en jours *heureux* et jours *malheureux*, et naturellement ils attendent un jour qui soit *heureux* pour accomplir tout acte de quelque importance.

[2] Le vendredi est pour les Malays musulmans ce que le samedi est pour les juifs et le dimanche pour les chrétiens.

[3] Ce nom indique l'espèce à laquelle appartient cet éléphant, et cette espèce ne nous est pas connue. Le mot *boudjang*, qui signifie *célibataire*, dans son acception ordinaire, indique, quand on parle des animaux, un *jeune mâle*.

[4] *Gadjah* signifie éléphant; ce nom avait été donné au jeune prince en souvenir de l'éléphant qui avait soigné sa première enfance, comme le nom de *Betong* avait été donné à la jeune princesse en souvenir du *bambou-betong* d'où elle était sortie pour être emportée dans les bras de Râdja Mohammed qui en avait fait sa fille d'adoption.

hammed, son frère, ayant appris cette nouvelle, partit pour venir voir *Marah Gadjah*. Il fut rempli de joie à la vue de la grande beauté de cet enfant. Râdja Ahmed raconta en détail à son frère Râdja Mohammed comment il était allé à la chasse, comment il avait rencontré un *sourou* au milieu d'une forêt sauvage, et dans ce *sourou* un vieillard, enfin toutes les circonstances relatives à la trouvaille de l'enfant. Râdja Mohammed, alors, prenant congé, salua son frère aîné et la princesse son épouse, puis il revint dans sa ville. Au bout d'un certain temps, les deux enfants étant devenus grands, on maria ensemble *Marah Gadjah* avec la princesse *Betong*. Et les deux frères, voyant qu'ils avaient des enfants, vivaient dans une joie continuelle.

Ceci est l'histoire de la princesse Betong et de Marah Gadjah.

L'auteur de cette histoire rapporte qu'il y avait déjà longtemps que les deux époux, Marah Gadjah et la princesse Betong, vivaient ensemble lorsque, par la volonté de Dieu le Très-Haut, la princesse Betong devint enceinte. Quand ses mois furent accomplis, elle mit au monde un fils, et cet enfant fut appelé Marah Silou [1]. Au bout d'un certain temps, elle devint enceinte pour la seconde fois. Quand ses mois furent accomplis, elle accoucha ; et son enfant, qui était encore un garçon, reçut le nom de *Marah Kousouma*.

La princesse Betong avait au milieu de la tête un cheveu béni dont la couleur ressemblait à celle de l'or, mais il n'était visible que quand elle se parfumait d'huiles aromatiques. Marah Gadjah ne l'avait point encore vu, lorsqu'un jour que

---

[1] *Silou* signifie éblouissant, et *kousouma*, en kawi, signifie en même temps *fleur* et *prince*. Il se pourrait fort bien que le nom de *Marah* ne fût autre que *Marak* (paon); on sait que le *k* final se prononce très-faiblement devant une consonne et se prend souvent pour *h*.

la princesse se parfumait d'essences, il l'aperçut. Marah Gadjah dit à la princesse : « *Adenda*, venez que je vous arrache ce cheveu ! » Et la princesse répondit : « Si vous m'arrachez ce cheveu, ce sera un signe de notre séparation. Malgré ses demandes plusieurs fois répétées, Marah Gadjah ne put l'obtenir de la princesse. Or, un jour que la princesse Betong dormait, Marah Gadjah arracha ce cheveu à son épouse, dans la pensée que cela ne pouvait lui rien faire. Mais aussitôt le sang coula par la cavité de ce cheveu sans discontinuer, ensuite le sang sortit blanc, puis ce sang s'arrêta et alors la princesse mourut. Les esclaves qui la servaient coururent en hâte en donner connaissance à son père Râdja Mohammed, disant : « Hélas ! monseigneur, votre enfant bien-aimée, notre maîtresse, la princesse Betong est morte parce que Marah Gadjah lui a arraché un cheveu du milieu de la tête. » Râdja Mohammed, en entendant cette nouvelle de la bouche des nourrices, se jeta contre terre, déchirant du haut en bas son *badjou* [1], mettant en pièces ses vêtements et se livrant à toute sa fureur. Il assembla ses troupes, atteignit Marah Gadjah et le tua. Marah Gadjah mort, quelques-uns de ses gens se hâtèrent d'en porter la nouvelle à son père Râdja Ahmed, et ils lui parlèrent ainsi : « Hélas ! monseigneur, votre fils bien-aimé Marah Gadjah est mort, il a été tué par son beau-père parce qu'il avait arraché un cheveu du milieu de la tête de la princesse Betong, et votre fils Marah Gadjah était bien loin de penser qu'elle en mourrait. »

En entendant les paroles de ces gens, Râdja Ahmed se jeta contre terre, déchirant son *badjou* du haut en bas et mettant

---

[1] Le *badjou* est une sorte de par-dessus qui descend jusqu'aux genoux et quelquefois plus bas encore. On le fait ordinairement de toile de coton bleue ou blanche; le *badjou* des grands est le plus souvent en étoffe de soie à fleurs, et celui des princes est brodé d'or.

en pièces ses vêtements. Rempli de fureur, il fit rassembler ses troupes. Lorsqu'elles furent assemblées, il les pourvut d'armes, et à un moment heureux Râdja Ahmed partit et s'avança pour atteindre son frère Râdja Mohammed. Quand les deux armées furent en présence, elles en vinrent aux mains et engagèrent la bataille. Le brouillard était épais, la poussière s'élevait dans les airs et bientôt il ne fut plus possible de reconnaître un homme d'avec un homme. Les cris perçants des *holobalang* et des soldats, le cliquetis retentissant des armes et le bruit des *pahlawan* [1] se faisaient entendre jusque dans la profondeur des forêts sauvages. Des deux côtés les soldats tombaient en grand nombre, morts ou blessés, car ils couraient l'*amok* [2] les uns contre les autres et s'entre-tuaient avec rage, si bien que les deux râdjas périrent dans la mêlée. Les deux frères Marah Silou et Marah Kousouma restaient ; les hommes qui avaient survécu à la bataille se rassemblèrent et rendirent hommage aux deux jeunes princes. Les deux frères vivaient ensemble dans le pays depuis un certain temps lorsque Marah Silou dit à Marah Kousouma : « Que devons-nous décider ? car nous ne sommes plus que nous deux, nos grands-pères, notre mère et notre père sont morts au pays de *Samarlang*. Si nous restons dans ce pays-ci, assurément nous serons toujours de même, et, si nous nous y établissons, cela ne vaudra jamais rien pour nous. Il nous faut quitter ce pays pour en chercher un autre qui soit bon et où nous puissions demeurer. » Après que les deux frères eurent ainsi conféré ensemble, à un moment heu-

---

[1] Les *pahlawan* sont des guerriers d'élite, mais il serait difficile de déterminer d'une façon bien nette ce qui les différencie des *holobalang*, auxquels nous les croyons supérieurs dans la hiérarchie militaire des Malays.

[2] Le mot d'*amok* s'est introduit dans la plupart de nos langues d'Europe. Tout le monde sait aujourd'hui ce qu'on doit entendre par *courir l'amok*, faire l'*amok*.

reux ils sortirent du pays, suivirent leur route vers le soleil couchant, et d'étape en étape, par la volonté de Dieu le Très-Haut, ils arrivèrent à un pays qui se nommait *Berouân;* et les deux frères s'établirent dans ce pays-là, chacun d'un côté de la rivière.

Ceci est l'histoire de Marah Silou et de Marah Kousouma.

L'auteur de cette histoire raconte qu'il y avait déjà quelque temps qu'ils étaient au pays de *Berouân*, lorsqu'un jour Marah Silou, étant allé se promener à la rivière, vit qu'elle était remplie de poissons. De retour à la maison, il ordonna à ses gens de faire une nasse [1]. Dès qu'elle fut faite, Marah Silou s'en alla vers le haut de la rivière et posa sa nasse. Voyant qu'elle se remplissait de *kalang-kalang* [2], il les rejeta dehors. Le lendemain, il posa de nouveau sa nasse qui s'emplit encore de *kalang-kalang*, et il les rejeta comme il avait déjà fait. Le jour suivant il retourna, posa sa nasse et vit qu'elle était toujours pleine de *kalang-kalang*. Alors Marah Silou pensa dans son cœur : « Ces *kalang-kalang* semblent être une grâce que m'accorde Dieu le Très-Haut ! » et il emporta les *kalang-kalang* dans sa maison. Il les mit dans une marmite et les fit bouillir tous ensemble. Par la volonté de Dieu le Très-Haut ces *kalang-kalang* devinrent de l'or, leur écume devint de l'argent, et Marah Silou devint riche. Il y eut des gens qui allèrent raconter à Marah Kousouma comment la grâce de Dieu le Très-Haut était sur son frère Marah Silou,

---

[1] Le mot du texte *bobo* ne désigne point un filet, mais une nasse. C'est absolument le même nom que celui des Malgaches, *vovo*, lequel signifie un panier qu'on introduit et laisse dans l'eau pour prendre du poisson. »

[2] Les kalang-kalang, qui s'attachent à la nasse et produisent de l'écume dans la marmite, nous paraissent devoir être une sorte de limace.

et lui dirent : « Votre frère aîné Marah Silou, nous le voyons emporter dans sa maison des *kalang-kalang* qui sont entrés dans sa nasse, et nous croyons qu'il les mange. » Après avoir entendu ces nouvelles de son frère, Marah Kousouma garda le silence. Marah Silou disait à ses gens : « Venez, nous tendrons des piéges aux buffles sauvages qui ne sont utiles à personne ici, et que moi je veux utiliser. » Et Marah Silou les payait avec de l'or et de l'argent. Il leur fit faire un *andrik*[1], c'est-à-dire un piége, qui pût lui permettre de prendre de deux à trois cents buffles. Quand cet *andrik* fut fini, il ordonna à ses gens d'effaroucher par leurs cris les buffles sauvages qui côtoyaient le trou, et les buffles effrayés entraient dedans. Ils fouillaient de leurs cornes à la porte du trou, mais une fois entrés, toute issue leur était fermée, car la porte était remblayée, chacun y ayant mis sa motte de terre. Quand les buffles du kampong[2] venaient à manquer, Marah Silou faisait ouvrir à ceux en grand nombre qui se trouvaient dans l'*andrik*, puis il les apprivoisait et leur faisait percer le museau. On rapporta à Marah Kousouma la nouvelle que son frère Marah Silou s'amusait ainsi avec des animaux inutiles jusque-là à tous ces gens, et qu'on avait donné à cet endroit le nom de *Karbau-Kampong* (Kampong des buffles). Marah Kousouma fut irrité contre son frère Marah Silou, et appelant

---

[1] Ce mot, que l'auteur a eu soin d'expliquer par un mot équivalent (piége), ne se trouve point dans les dictionnaires malays, mais il se rencontre dans les vocabulaires malgaches sous la forme *fandrika*, piége; d'où le verbe *mamandrika* (tendre des piéges), avec le préfixe *mam* des verbes actifs. C'est un exemple frappant de l'intérêt qu'offre l'étude comparée de la langue de Madagascar et des langues de l'Archipel indien.

[2] *Kampong* est un de ces mots malays qui sont universellement connus aujourd'hui. Est-il nécessaire de répéter ici qu'un *kampong* ou *kampon* est un village palissadé, ou dans une ville le quartier séparé et généralement clos, occupé par des gens de même nation, comme le kampong chinois, le kampong siamois, le kampong malay, etc.?

un de ses esclaves : « Va dire à mon frère Marah Silou les paroles que voici : « Dans quel but s'amuse-t-il avec des animaux inutiles à tous ces gens, si ce n'est pour me faire honte, mais il n'en sera pas ainsi, et il fera bien de suivre ce conseil que je lui donne : qu'il s'en aille du pays et qu'il se garde bien d'y rester avec moi ! » Quand Marah Silou eut entendu ces paroles de son frère, il pensa dans son cœur : « puisque Marah Kousouma me parle ainsi, il faut que je cherche une autre place où demeurer ! » Et au premier jour heureux, Marah Silou se mit en route avec tous ses effets et ses buffles ; des hommes portaient ses trésors[1] cachés, et ils étaient environ sept hommes à les porter. Marah Silou, continuant son chemin, franchit la dernière colline du pays, et les buffles s'avancèrent alors par un sentier battu. Après quelque temps de marche, Marah Silou parvint à la source de la rivière *Pisangan* (rivière aux bananes), et arriva à *Simpang Dhaulo Karang,* où il s'arrêta. Au bout de quelque temps de séjour dans ce pays, ses buffles, après avoir fini de manger le riz des habitants, se jetèrent sur leurs bananes. Alors tous les gens du pays vinrent trouver Marah Silou, et lui dirent : « Les bêtes que vous avez amenées ici ont détruit et dévoré nos plantes et nos herbes, et, puisqu'il en est ainsi, vous ne pouvez pas rester ici avec nous. » Après avoir entendu les paroles de ces gens, Marah Silou leur dit : « O vous tous qui habitez ce pays, patientez encore un peu de temps pendant que je vais chercher une place pour m'y fixer. » Ensuite Marah Silou partit à la recherche d'une place où il pût s'établir, il s'avança dans l'intérieur des terres et arriva dans un pays nommé *Bouloh Télong.*

---

[1] Probablement l'or et l'argent que Marah-Silou avait retirés de ses kalang-kalang. Le mot *senaut* du texte malay ne se trouve point dans Marsden, et j'ai pensé que c'était le mot *senel,* de la langue kawi, qui signifie *caché, à couvert.*

Là, il rencontra Magat Sekander[1] qui le retint auprès de lui, le régalant et lui faisant fête. Après qu'ils eurent bien bu et bien mangé, Magat Sekander dit à Marah Silou : « Que désirez-vous de moi? » Marah Silou répondit : « Je viens vous demander une place où m'établir, car je n'en ai point. » Magat Sekander dit : « Puisqu'il en est ainsi, il faut que mon fils s'établisse ici avec moi ; nos récoltes sont abondantes ; et vos buffles, si nombreux qu'ils soient, trouveront ici de quoi manger. » Marah Silou répondit : « Puisque vous avez tant de bonté pour moi, pourquoi ne deviendriez-vous pas mon père ? » Et Marah Silou prit congé de Magat Sekander pour aller chercher ses trésors, ses gens et ses buffles, et il les ramena tous à *Bouloh Télong*, et immédiatement après il procéda à son installation. Une fois établi en cet endroit, son occupation de tous les jours était de s'amuser à faire combattre des coqs[2], et tous les amateurs de combats de coqs venaient chez Marah Silou. S'il était battu, il leur payait son enjeu; si au contraire c'était lui qui les battait, il ne leur demandait rien. Les grands et les anciens du pays, l'ayant appris, vinrent tous pour s'amuser aux combats de coqs avec Marah Silou. Quand ils s'en retournèrent de chez lui, chacun d'eux reçut un buffle, et tous furent bien contents d'être

---

[1] Ce personnage inconnu du lecteur, qui apparaît ici tout à fait inopinément, sous un nom que portèrent des princes mahométans d'Atcheh et de Malâka, dut avoir quelques relations antérieures avec Marah Silou et les siens.

[2] Les combats de coqs ont toujours été l'un des jeux favoris des Malays. A Java cette passion est poussée si loin, qu'un homme, quelque pauvre qu'il soit, aimera mieux vendre tout ce qu'il possède, plutôt que de se défaire de ses coqs de combat. Les Javanais font battre leurs coqs sans éperon, tandis que les Malays de Sumatra, les Boughis et les Macassar de Célèbes arment leurs coqs d'un éperon fait en forme de petite faucille, comme le font les amateurs anglais, mais il est juste de reconnaître que l'éperon malay est moins meurtrier que l'éperon anglais.

venus s'amuser avec Marah Silou. A chacun de ceux qui venaient le voir, il donnait un buffle, lors de leur première visite. Telle était la conduite habituelle de Marah Silou. Or, Magat Sekander et Magat Kédah étaient tous deux alliés du Sultan Malek El Nasser à *Rimba Djaran*, et tous leurs gens avaient beaucoup d'affection pour Marah Silou. Magat Sekander ordonna qu'ils eussent tous à se munir de provisions de riz et à amener chacun un buffle chargé de cette provision ; puis un jour, en présence des grands, des anciens et des gens du pays qu'il avait réunis en conférence, il leur parla en ces termes : « Vous tous ici présents, eh bien ! que pensons-nous de Marah Silou ? Dans ma pensée à moi, il faut que nous le fassions roi ; d'abord il l'a été précédemment, puis il est riche et nous pourrons avoir de son *souasa* [1] ! » Parmi tous ces gens il y en avait un, nommé Toun Haria Benong, qui ne voulait pas consentir à faire roi Marah Silou. Magat Kédah reprit : « Si nous le faisons roi, naturellement nos enfants et petits-enfants seront gouvernés par lui. » Et l'accord fut fait entre Magat Sekander et les hommes en grand nombre qui étaient avec lui pour proclamer roi Marah Silou. A la nouvelle que Marah Silou avait été fait roi, Sultan Malek El Nasser s'avança contre lui jusqu'à *Rimba Djaran*, et la guerre commença ; mais l'armée de Marah Silou fut victorieuse, et celle de Sultan Malek El Nasser mise en déroute. Le Sultan se retira dans le pays nommé *Benoua*, et là il s'arrêta pour construire un palais. Il était depuis quelque temps dans ce pays, lorsque Marah Si-

---

[1] Le *souasa* est un métal factice composé d'or (*amas*) et de cuivre (*tembaga*). On l'appelle quelquefois *tembaga souasa*. Le cuivre est assez rare dans l'Archipel indien, mais on y emploie le *tembaga djapoun* (cuivre du Japon) et le *tembaga poutih deri Tchina* (cuivre blanc ou clair de la Chine), en même temps que le *tembaga kouning* (cuivre jaune) et le *tembaga mérah* (cuivre rouge).

lou, avec son armée, vint l'y poursuivre. Alors il se réfugia dans une vaste forêt, et cette forêt fut appelée, par Marah Silou, *Pertama Terdjoun*, et c'est le nom qu'elle porte encore à présent. Sultan Malek El Nasser s'était arrêté en un endroit avec tous ses holobalang et ses soldats ; Marah Silou, de nouveau, se mit à la poursuite du Sultan Malek El Nasser. La bataille s'engagea vivement, et il y eut beaucoup de tués et de blessés. L'armée de Sultan Malek El Nasser fut mise en pièces, et lui-même s'enfuit de l'autre côté de la montagne *Telaous*. Des retranchements furent construits par Marah Silou pour enfermer le Sultan, mais celui-ci put encore s'échapper; Marah Silou nomma cet endroit *Koubou*, et c'est encore le nom qu'il porte à présent. Le Sultan alors se sauva dans un autre pays, et il était arrivé à un gouffre boueux et profond, lorsqu'un de ses holobalang y fut englouti, d'où ce gouffre et le pays lui-même prirent le nom de *Pakersang*. De là le Sultan Malek El Nasser arriva à *Koumat*. Il y était depuis quelque temps avec ses holobalang et ses soldats, lorsqu'il résolut d'y faire construire un fort. Ce fort terminé, la nouvelle en parvint à Magat Sekander qui marcha incontinent sur *Koumat* et livra bataille au Sultan. Les deux armées combattirent longtemps, et grand nombre d'holobalang furent tués. Les troupes du Sultan furent mises en déroute et s'enfuirent pêle-mêle de tous côtés, sans qu'il fût possible de savoir où elles étaient allées. Parmi les fuyards, il y avait un holobalang nommé Toun Haria Benong ; il se sauva au pays de *Baros* [1]. Après son arrivée à *Baros*, Toun Haria Benong fut pris pour gendre par le roi de ce pays, et c'est à cause de cela que le roi de *Baros*, quand même il

---

[1] Il y a sur la côte occidentale de Sumatra une place très-commerçante de ce nom, fameuse par son camphre renommé dans tout l'Orient et provenant d'un grand arbre entièrement différent de l'espèce de laurier qui produit le camphre du Japon.

serait l'ainé, doit envoyer l'hommage au roi de *Pasey*, tandis que le roi de *Pasey*, fût-il le plus jeune des deux, envoie seulement le salut au roi de *Baros*. Marah Silou ayant donc été fait roi par Magat Sekander à *Rimba Djaran*, l'auteur de cette histoire raconte ce qui suit : « C'était au temps du prophète Mohammed, l'envoyé de Dieu (que la paix et la bénédiction de Dieu soient sur lui !), alors que sa glorieuse Majesté vivait encore ; ce prince, un jour, s'adressant à ses compagnons à la Mecque, leur parla ainsi : « Après ma mort, il y aura un pays sous le vent, nommé *Semoudra* [1] ; quand des nouvelles de ce pays vous parviendront, vous ordonnerez qu'on équipe un navire et qu'on le charge des meubles, vêtements et insignes de la royauté ; vous enverrez des hommes dans ce pays pour y introduire l'islam,

---

[1] Cette ville fut fondée avant Pasey, et c'est elle qui parait avoir donné son nom à l'île tout entière de Sumatra, grâce probablement aux navigateurs et commerçants arabes qui la fréquentèrent. L'orthographe du nom, telle que nous l'a donnée le célèbre Ibn Bathoutha, voyageur arabe du milieu du XIVe siècle, est *Soumouthra*. « La résidence du sultan, dit-il, est *Soumouthra*, ville belle, grande et entourée de murs et de tours en bois. » Ibn Bathoutha visita Sumatra en 1345 ou 1346, et le sultan auquel il fut présenté et dont il fait le plus grand éloge est nommé, par lui, sultan *Malek el Dhaher* ou *Malek el Tlaher* (selon la prononciation malayse). A cette époque, l'île n'avait point encore pris le nom de Soumouthra, qu'Ibn Bathoutha contribua peut-être à faire adopter par ses compatriotes, au lieu de l'ancien nom indigène de *Poulo Perlcha*, et cela avec d'autant plus de facilité que Sumatra n'était pas occupée par quelque race dominante pouvant lui imposer son propre nom. Dans ce cas, le nom d'une place importante est quelquefois employé comme un nom commun à toute l'île. C'est ainsi que les Javanais appellent souvent Sumatra *Tanah Palembang* (la terre de Palembang); Bornéo *Tanah Bandjermassin* (la terre de Bandjermassin); Célèbes, *Tanah Boughis* (terre des Boughis) et que nous-mêmes nous appelons du nom d'un Etat malay situé dans sa partie nord-ouest, l'île immense de Bornéo tout entière.

en prononçant les deux articles de la confession de foi. Ce pays produira un très-grand nombre de fidèles serviteurs de Dieu, le Très-Haut et digne d'être à jamais glorifié, mais le premier entre tous sera un fakir du pays nommé *Mengiri* ; ce sera lui que vous emmènerez avec vous au pays de *Semoudra*.

Or, voici ce qu'on raconte de Marah Silou à *Rimba Djaran*. Il arriva un jour que Marah Silou alla chasser et emmena son chien de chasse nommé Si-Pasey. Son chien lâché se mit à aboyer sur le haut d'un tertre, et Marah Silou vit qu'il y avait là une fourmi de la grosseur d'un chat. Il l'attrapa et la mangea. Puis il ordonna à tous les gens qui étaient avec lui de défricher ce tertre, et après cela il y fit travailler à la construction d'un palais. Quand Marah Silou se fut établi en cet endroit avec ses holobalang et ses soldats, il le nomma pays de *Semoudra*, nom qui signifie « fourmi énorme [1], » et il en fit sa résidence. Longtemps après la mort du Prophète (que la paix et la bénédiction de Dieu soient sur lui !) le Khalife de la Mecque entendit dire qu'il y avait un pays sous le vent, nommé *Semoudra*, et alors il commanda qu'on équipât un navire pour emporter les meubles, vêtements et insignes de la royauté au pays de *Semoudra*. Quand ce navire fut prêt, le Khalife ordonna à Cheikh Ismaïl de s'arrêter au pays de *Mengiri*. Après avoir longtemps navigué, Cheikh Ismaïl arriva au pays de *Mengiri* et jeta l'ancre dans la baie. Or le roi dans ce pays se nommait Sultan Mohammed. Les gens de *Mengiri*, voyant un navire à l'ancre dans la baie, se hâtèrent d'aller se présenter au roi, et lui parlèrent ainsi : » Tes esclaves te saluent, Roi du monde ! Il y a un navire mouillé dans notre baie. » Alors Sultan Mohammed, s'adressant à son *Ferdân Mantri* [2], lui dit : « Ferdân Mantri, ordonne qu'on

---

[1] *Semout*, en malay, signifie *fourmi*.

[2] Le *Ferdân mantri* est un premier ministre ou principal conseiller du roi. Nous verrons revenir fréquemment ce nom de *mantri*.

visite ce navire! » Celui-ci sortit promptement pour ordonner aux gens d'un prahau [1] d'aller visiter le navire. Quand les gens du prahau furent arrivés près du navire, ils demandèrent : « D'où vient ce navire? Quel est le nom de son commandant? Où va-t-il? » — Et les gens du navire répondirent : « Ce navire est de la Mecque, son commandant se nomme Cheikh Ismaïl, et il a été envoyé par le Khalife au pays qu'on appelle *Semoudra*. » Cette réponse entendue, ils retournèrent à terre et rapportèrent au Ferdân Mantri les paroles des gens du navire. Le *Ferdân Mantri* alors se présenta au roi et lui dit : « O Monseigneur, roi du monde, ce navire est de la Mecque, son nakhoda [2] se nomme Cheikh Ismaïl, et il va au pays de *Semoudra*. » Or Sultan Mohammed était un des descendants de sa Majesté Abou Bekr el Seddik [3] (qu'il trouve grâce devant Dieu !) Le Sultan ordonna qu'on portât toutes sortes de vivres et de provisions excellentes à Cheikh Ismaïl. Quand tous ces vivres furent arrivés, alors le Sultan donna la royauté du pays de *Mengiri* à son fils aîné qu'il désigna pour son successeur, et ce prince avec son plus jeune fils,

---

[1] Le *prahau* malay est aussi connu que le *kris* et le *kampong*. Ce sont des mots qui, aujourd'hui, sont compris de tout le monde, et ne demandent plus à être expliqués.

[2] Le *nakhoda* est un capitaine de navire; le plus souvent il est propriétaire du navire qu'il commande et de sa cargaison. — Ce terme est venu du persan, et il est d'un usage courant dans tout l'Archipel indien.

[3] *Abou Bekr el Seddik*, premier khalife et successeur de Mahomet, s'appelait de son véritable nom *Abdallah*. Le nom d'*Abou Bekr*, qui signifie Père de la Pucelle, lui fut donné à cause d'*Aïscha* sa fille, la seule d'entre les femmes de Mahomet, qui fut mariée avec lui étant encore fille; car toutes ses autres femmes avaient eu auparavant d'autres maris. Mahomet l'honora du titre de *Seddik*, qui veut dire *témoin fidèle et authentique* parce que, dit-on, il avait attesté le miracle de son voyage nocturne, que les mahométans appellent *miradj* ou ascension. (D'Herbelot : Bib. orientale.)

revêtant l'habit de fakir, abandonna son gouvernement, descendit de son palais et monta sur le navire. Il dit à l'équipage : « Vous allez m'emmener au pays de *Semoudra* ! » Et les gens du navire pensèrent dans leur cœur : « Voilà bien le fakir dont a parlé le prophète ! (que la paix et la bénédiction de Dieu soient sur lui !) » Et le fakir monté à bord du navire mit à la voile. Il était en mer, lorsque Marah Silou eut un rêve. Dans son rêve il voyait un passager qui tenait son menton dans ses mains et ses yeux fermés par quatre de ses doigts ; il parlait ainsi : « Marah Silou, prononce les deux articles de la profession de foi ! » et Marah Silou répondait : « je ne sais pas les prononcer. » Il disait « ouvre ta bouche » et Marah Silou ouvrait la bouche. Alors il crachait dedans une salive qui avait le goût de graisse douce, puis il disait à Marah Silou : « O Marah Silou, c'est toi le sultan Melek el Sâleh, c'est là ton nom maintenant ; sois donc musulman en prononçant les deux articles de la confession de foi, mange de tous les animaux vivants propres au sacrifice et abstiens-toi de ceux qui ne le sont pas. Dans quarante jours il viendra un navire de la Mecque. Les paroles et les actes des hommes à bord de ce navire seront en parfait accord avec les prescriptions de la religion musulmane, tu suivras leurs instructions et prendras bien garde de ne pas les transgresser ! » Marah Silou dans son rêve disait : « Qui êtes-vous ? » et une voix douce et agréable lui répondait : « C'est moi le prophète Mohammed de la Mecque, l'envoyé de Dieu (que la paix et la bénédiction de Dieu soient sur lui !). » Alors il ôtait ses mains de son menton, et l'envoyé de Dieu (paix et bénédiction de Dieu sur lui !) disait à Marah Silou : « Baisse-toi ! » et Marah Silou en se baissant se réveillait et voyait à terre un rouleau portant ces mots : « Confesse qu'il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, unique et sans associé ; confesse que Mohammed est son serviteur et son envoyé [1] ! » Après qu'il

---

[1] Il est à remarquer, dit M. Kasimirski dans sa belle traduction

eut prononcé ces deux confessions de foi, il récita par cœur trente chapitres du Koran, sans les avoir appris de personne. Beaucoup de gens et tous les holobalang disaient : « Marah Silou, notre Roi, prononce des paroles que nous ne comprenons pas du tout. » Or l'auteur de cette histoire rapporte que, quelque temps après, le navire de Cheikh Ismaïl arriva à la baie de *Terley* et y mouilla. Le fakir alors monta à terre et, rencontrant un pêcheur de *Semoudra*, lui dit : « Quel est le nom de ce pays ? » Et cet homme répondit : « Le nom de ce pays est *Semoudra*. » — Quel est le nom de votre chef ? — Et le pêcheur répondit : « Le roi de ce pays se nomme Marah Silou, et il a le titre de Sultan Malek el Sâleh. » — Ayant ainsi parlé, le pêcheur s'en retourna, et le fakir de son côté remonta sur son navire. Le lendemain le cheikh Ismaïl descendit à terre et alla à la ville vers le Sultan Malek el Sâleh. Arrivé près du Sultan, le cheikh Ismaïl lui dit : « O Sultan, récitez les deux articles de la confession de foi ! » Et le Sultan récita le premier article de foi : « Il n'y a de dieu que Dieu, l'unique et sans associé ; » puis le second article : « Mohammed est son serviteur et son envoyé ! » et alors le cheikh Ismaïl fouetta sa barbe. Le lendemain le fakir vint, apportant les trente chapitres du Koran au Sultan Malek el Sâleh. Il présenta le Koran au Sultan, et celui-ci, le recevant avec respect, l'ouvrit, le parcourut et lut ; sans demander d'assistance, il sut en faire de lui-même la lecture. Alors le fakir et le cheikh Ismaïl dirent ensemble : « Louange à Dieu, souverain seigneur des mondes ! » Ensuite cheikh Ismaïl ordonna qu'on rassemblât tous les holobalang

---

du Koran, p. xxv, que le prophète des Arabes ne se contentait pas de la profession du culte unitaire, s'il n'avait pas pour corollaire la reconnaissance de sa mission. Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu (*Allah*) et Mahomet est l'envoyé de Dieu ! C'était la formule consacrée, les deux témoignages (*chehadeleïn*) indispensables pour être regardé comme musulman.

et tous les sujets, grands et petits, vieux et jeunes, hommes et femmes; et, lorsqu'ils furent rassemblés, il leur enseigna à dire la confession de foi. Tous furent contents de prononcer les deux articles de foi, le faisant avec droiture, candeur et sincérité de cœur. Et c'est à cause de cela que le pays de *Semoudra* fut nommé *Dâr el Salam* (séjour de la paix), parce que les habitants, sans nulle contrainte, sans aucune pression, sans même y avoir été préparés, étaient entrés d'eux-mêmes dans la religion de l'islam. Le cheikh fit transporter à *Semoudra Dâr el Salam* tous les insignes de la royauté, et après cela, lorsque arriva un moment heureux, il convoqua tous les holobalang et tous les sujets, et le sultan revêtit un habillement royal complet, présent venu de la Mecque pour la cérémonie de la proclamation. Tous les holobalang étaient rangés en bataille, avec le grand tambour royal au milieu d'eux, le *bantara*[1] Ibrahim Khalil tenait son glaive levé, et chacun des *ponggawa*[2] était à son poste. Alors les tambours battirent et tous les instruments de musique jouèrent à la fois. On fit une décharge générale d'artillerie[3] et tous les holobalang et tout le peuple saluèrent Sa Majesté de leurs acclamations : « Gloire et prospérité à notre souverain, Roi du monde, ombre de la divinité sur la terre! » Après que le sultan eut été ainsi proclamé, alors tous les holobalang vinrent s'asseoir, chacun selon son rang, en présence du prince. Or il y avait, parmi les grands du pays, un homme nommé *Toun Sri Kaya*, et un autre nommé

---

[1] Les *bantara* étaient messagers du roi, hérauts et chambellans.

[2] Le mot *ponggawa* est javanais, il désigne un grand de la cour revêtu d'un commandement militaire; ce sont les généraux. Le grand *ponggawa* est le général en chef.

[3] Il résulte de ce passage que les *Malays* du pays de *Semoudra* firent usage d'artillerie avant les Français; car la proclamation de Malek el Sâleh, comme roi de *Semoudra*, ne peut être postérieure aux premières années du XIVe siècle de notre ère.

Toun Bapa Kaya ; Toun Sri Kaya fut titré *Sid Ali Geyâs-ed-Dyn*, et *Bapa Kaya* fut nommé *Semâïam-ed-Dyn*. Après avoir passé encore quelque temps à *Semoudra Dâr el Salam*, le cheikh *Ismaïl* vint demander au sultan *Malek el Sâleh* la permission de s'en retourner. Le sultan rassembla pour le khalife un tribut composé d'ambre, de camphre de *Baros*, de bois d'aloès et de santal, de benjoin, de kalambak, de clous de girofle et de muscades. Le sultan, en le présentant au cheikh, lui dit : « O cheikh, voici le tribut que j'offre en hommage au khalife de la Mecque, afin que j'obtienne d'abord la bénédiction de Dieu, puis la bénédiction et l'intercession du prophète Mohammed, l'envoyé de Dieu, et aussi la bénédiction du khalife. » Après cela, le cheikh Ismaïl monta sur son navire et mit à la voile ; quant au fakir, il resta à *Semoudra* pour affermir la religion de l'islam dans le pays. L'auteur de cette histoire rapporte qu'il y eut dans le pays de *Semoudra* un certain peuple qui ne voulut pas entrer dans la religion de l'islam et qui s'enfuit vers la source de la rivière *Pisangan*. C'est pourquoi ce peuple fut appelé *Gâyou* (rameurs), nom qu'il porte encore à présent.

Le sultan ne s'était pas encore marié, et il arriva, un certain jour, que les mantri et les holobalang vinrent lui dire : « Salut et gloire au Roi du monde ! les serviteurs de Votre Majesté se prosternent au pied du trône du Roi du monde, et ils vous supplient, Monseigneur, de trouver bon de vous marier, afin que les insignes de la royauté ne soient pas brisés et qu'ils soient transmis de génération en génération aux descendants du Roi du monde. » Le sultan, après avoir entendu ces paroles de ses mantri et holobalang, leur dit : « Je me réjouis de ce que vous me parlez ainsi ; cherchez donc quelqu'un qui vous plaise à tous et soit agréable à vos cœurs ! » Ils lui répondirent : « O Monseigneur, Roi du monde, nous tous, vos serviteurs, nous avons entendu dire qu'au pays de *Perlak* il y a un roi qui a trois filles extrêmement belles ; il convient que Monseigneur envoie vers ce

roi qui est grand et puissant. » Le sultan donna ordre à un de ses ministres d'envoyer une ambassade auprès du roi, en y adjoignant des femmes[1] vieilles et sachant traiter ces sortes d'affaires. Quand tout fut prêt, à un moment heureux, les envoyés montèrent à bord, puis ils mirent à la voile, cinglant vers le pays de *Perlak*. Au bout de quelque temps, ils arrivèrent en vue de *Perlak*, et l'on jeta l'ancre dans la baie. Des gens vinrent l'annoncer au roi, disant : « O Monseigneur, Roi du monde, il y a un navire à l'ancre dans notre baie. » Le roi de Perlak dit : « Allez voir quel est ce navire! » Ils allèrent donc et virent que c'était un prahau. Quand ils furent arrivés tout près, ils demandèrent : « D'où vient ce navire? quelle affaire vous amène ici? » Les gens du navire répondirent : « Nous arrivons du pays de *Semoudra Dâr el Salam*, nous apportons de bonnes nouvelles, et nous venons ici pour présenter nos hommages à Sa Majesté le sultan de *Perlak*. » Les gens s'empressèrent de retourner pour répéter les paroles des mantri au sultan de *Perlak*. Le sultan dit : « Allez recevoir ces mantri! » Ils partirent donc et portèrent l'invitation royale aux *mantri*. Ceux-ci descendirent à terre dans tout leur appareil, et allèrent présenter leurs hommages au sultan de *Perlak*.

Le sultan dit : « Mantri, quelle affaire vous amène ici? » Et les Mantri répondirent : « O Monseigneur, Roi du monde, voici les circonstances qui amènent vos serviteurs en pré-

---

[1] *Ibn Bathoutha* dit formellement, en traitant des préliminaires du mariage en usage à la cour de *Soumouthra* (sic) : « Ce prince envoie alors des femmes chargées d'examiner la jeune personne, et, si la description qu'elles lui font de ses attraits lui plaît, il l'épouse. » (Trad. de M. Dulaurier.)

Chez les Battak, le mariage est contracté devant un comité composé des plus anciens des deux familles, et ce comité porte le nom de *talengkeh*. C'est évidemment le même mot que celui de notre texte (*talenkei*).

sence de Votre Majesté : votre fils bien-aimé le sultan de *Semoudra*, Malek el Sâleh, roi du pays de *Semoudra Dâr el Salam*, nous a donné l'ordre de présenter ses hommages à Sa Majesté le Roi du monde, de lui offrir tous les objets et toutes les parures que nous avons apportés, et de dire les meilleures et les plus gracieuses paroles, les plus propres à faire briller ici tous les visages et à éclairer le cœur de celui de qui dépend uniquement le succès de l'objet de notre ambassade, la demande en mariage de la princesse. » Quand le roi de *Perlak* eut entendu ces paroles des mantri, il se montra très-content, et tous les holobalang furent remplis de joie. On apporta le *sirih* sur des plats de *souasa* et sur des plats d'argent à tous les mantri, à chacun selon son rang; puis le sultan leur parla en ces termes : « O vous tous, mantri de *Semoudra*, il est de notre devoir d'accueillir favorablement le désir de notre fils, le sultan Malek el Sâleh, car il est de notre race! » Le lendemain, le prince fit décorer son palais. Les princesses ses deux filles avaient des vêtements de drap d'or ornés de rubis ; à une autre de ses filles, nommée la princesse Ganggang, qui était fille naturelle, il avait donné un *kaïn*[1] de soie de couleur orange, avec un *badjou* de couleur fleur de *djambou*[2]; elle portait des anneaux ornés de pierres précieuses et des pendants d'oreilles. Assise à une place élevée, en vue des gens qui préparaient

---

[1] Le *kaïn* ou *kaïn-sarong* est la partie indispensable du vêtement des Malays des deux sexes. C'est une pièce d'étoffe longue de 6 à 8 pieds, large de 3 à 4, cousue bout à bout; le haut de ce vêtement entoure la ceinture, tandis que la partie inférieure retombe sur les jambes.

[2] Le *djambou* (Eugenia djambos) est un beau grand arbre, touffu, à feuilles rondes, lisses et d'un vert foncé, dont le tronc est trop spongieux pour pouvoir servir de bois de charpente. *Les fleurs sont de couleur rose.* Le fruit, rouge et blanc, a la peau lisse et ressemble assez à une pomme qui serait de forme oblongue; l'intérieur est blanc et d'un goût agréable et délicat.

les rafraichissements, elle avait soin d'en faire servir aux mantri et aux femmes envoyées avec eux du pays de *Semoudra*. Lorsque les mantri virent les trois sœurs, ils attachèrent leurs cœurs à la princesse Ganggang, parce qu'elle était belle de figure et que ses manières étaient douces et affables envers tout le monde. A leur demande : « Quelle est celle qui est assise en haut ? » on leur répondit : « C'est une fille de notre roi, mais c'est une fille naturelle. » Après qu'ils se furent bien régalés, ils demandèrent permission de s'en retourner à *Semoudra*, vers le sultan Malek el Sâleh. A leur arrivée à *Semoudra*, ils firent leur rapport au prince en ces termes : « O Monseigneur, Roi du monde, il est bien vrai que le roi de *Perlak* a trois filles ; mais de ces trois sœurs, il y en a une qui est fille naturelle, et de l'aveu de tous ceux de vos serviteurs qui l'ont vue, c'est elle qui est la plus belle de figure, la plus affable dans ses manières, et la plus honorée, car la place qu'on lui avait donnée était la plus élevée, et son rang paraissait supérieur à celui de ses deux sœurs. » Ce rapport terminé, le sultan Malek el Sâleh ordonna qu'on appelât les astrologues, ils vinrent tous, et le sultan leur dit : « Astrologues[1], regardez dans les astres, je vous prie, pour la fille du roi de *Perlak*, et voyez s'il est bon que nous la prenions. » Les astrologues examinèrent son astre et firent leur calcul à l'aide du sable ; puis ils branlèrent la tête et dirent : « O Monseigneur, Roi du monde, si

---

[1] Chez toutes les nations, des devins ont eu la prétention de prédire l'avenir, et d'annoncer les jours heureux et malheureux. Sur tous les points du globe, des peuples crédules, Egyptiens, Grecs, Gaulois et Français du XVIIe siècle, aussi bien que les Chinois, les Indiens, les Africains, les Américains, les insulaires de l'Archipel d'Asie et ceux de Madagascar ont porté des amulettes pour se préserver contre les divers accidents malheureux de la vie, et se sont fait tirer leur horoscope ou dire la bonne aventure.

Mahomet (5e sourate, verset 92 du Koran) défendit aux Arabes ido-

la princesse qui était assise en haut, selon son rang, est prise par le Roi du monde, naturellement la royauté passera sans interruption aux descendants de Sa Majesté, et elle sera souverainement heureuse. » Alors le Sultan dit : « Allez prendre la princesse Ganggang ! » Et les mantri firent leurs préparatifs pour aller chercher la princesse au pays de *Perlak*. Après quelque temps de traversée, ils arrivèrent à *Perlak*, et les mantri entrèrent avec les dames nourrices en présence du sultan. Ils lui parlèrent ainsi : « O Monseigneur, Roi du monde, nous venons apporter les paroles pleines de respect que votre bien-aimé fils, le Sultan Malek el Sâleh adresse à votre souveraine Majesté. Roi du monde, votre bien-aimé fils demande la princesse Ganggang ! » Le roi de Perlak répondit : « C'est bien, nous accordons notre fille ! » Le prince ordonna qu'on équipât cent prahau pour emmener sa fille bien-aimée. Toun Perapâtih Pendek fut choisi pour accompagner la princesse Ganggang au pays de *Semoudra Dâr el Salam*. Là ordre était déjà donné de construire son palais, pour recevoir la princesse avec toutes ses suivantes et dames d'honneur, et aussi les insignes royaux. Quand tout fut prêt, à un moment heureux, le sultan de *Perlak* partit, accompagnant la princesse sa fille jusqu'au *Koâla*[1] avec toutes sortes d'instruments de musique. A leur arrivée au

---

lâtres de consulter le sort au moyen des flèches, traitant cette superstition d'abomination inventée par Satan ; mais les musulmans sont, malgré tout, demeurés superstitieux, et, s'ils ne consultent plus le sort par les flèches, ils le consultent par d'autres moyens. Il est assez vraisemblable que les rois et les princes qui avaient recours aux astrologues avant d'entreprendre une guerre, ou quelque autre affaire d'importance, faisaient toujours communiquer d'avance au principal d'entre eux ce qu'ils avaient résolu de faire.

[1] Ce nom malay, qu'on trouve très-souvent dans les récits des navigateurs anglais et hollandais, signifie l'*embouchure d'une rivière navigable*, et aussi parfois la ville ou la factorerie établie près de cette embouchure, avec un port.

Koala, la princesse Ganggang fit ses adieux à son père, à sa mère et à ses deux sœurs en versant des larmes. Son père, sa mère et ses deux sœurs la tenant serrée entre leurs bras la couvrirent de baisers[1]. La princesse Ganggang monta sur son prahau, et l'on mit à la voile. Le sultan de Perlak revint en son palais avec grande tristesse. Après quelque temps de navigation, le prahau arriva à *Djambou Ayer* et y fit relâche. Toun Perapâtih Pendek conduisit la princesse dans le palais qui avait été décoré pour elle, et sultan Malek el Sâleh partit pour aller la recevoir, puis il la conduisit dans la ville de *Semoudra Dâr el Salam* où elle fit son entrée et fut reçue avec toutes sortes d'honneurs. Arrivé dans son palais, le prince ordonna qu'on commençât les fêtes pour la célébration des noces, et lorsque le temps de ces fêtes fut accompli, le prince alors fut marié avec la princesse Ganggang.

Après les cérémonies du mariage, le prince fit don d'un habillement à tous les holobalang, et distribua des aumônes[2]

---

[1] Le baiser malay ne ressemble point au nôtre. La salutation tendre et amicale ou simplement respectueuse qui consiste, chez nous, à embrasser en appliquant les lèvres sur le visage ou sur la main, est complétement inconnue des insulaires de l'Archipel indien. Dans toutes les langues répandues dans le monde océanien, le mot qui signifie pour nous embrasser, baiser, exprime universellement l'action de flairer, de sentir, et c'est là, en effet, leur mode de salutation. Les parties du corps ainsi flairées, senties ou baisées à la mode malayse, sont la tête et le cou. Chose extrêmement remarquable, mais qui n'est point surprenante pour qui connaît les affinités de leurs langues et de leurs coutumes, les Malgaches aussi bien que les Malays et tous les peuples de l'Archipel indien, se baisent entre eux en se touchant nez à nez et en se flairant. Le verbe malgache *man-òroka*, que nous traduisons par *baiser*, *embrasser*, signifie à la lettre flairer, sentir, de même que le verbe malay *mentchioum*.

[2] Comme le dit un proverbe persan : « L'aumône est le sel des richesses; c'est ce qui les sauve de la corruption. » Le Koran, chapitre II, verset 275, dit expressément :

« Ceux qui feront l'aumône le jour ou la nuit, en secret ou en pu-

en or et en argent à tous les fakirs et pauvres du pays. A Toun Perapâtih Pendek il fit présent de plusieurs riches et magnifiques vêtements, et à tous ceux qui étaient venus avec lui il accorda des gratifications d'or et d'argent. Après que le prince eut ainsi distribué tous ces dons, alors Toun Perapâtih Pendek demanda la permission de retourner à *Perlak*. Les princes-époux envoyèrent leurs salutations, et en même temps des vêtements splendides à leur père, à leur mère et aux deux princesses, leurs sœurs, et Toun Perapâtih Pendek s'en retourna à *Perlak*.

On avait commencé le palais dont la construction avait été ordonnée à l'endroit où la princesse avait dansé la *gandey;* le Sultan Malek el Sâleh y fit faire des agrandissements, et cet endroit fut nommé *Rama-Gandey*, nom qu'il porte encore aujourd'hui. Il y avait déjà quelque temps que le Sultan Malek El Sâleh régnait dans le pays, lorsque arriva un navire de *Kling*[1] pour faire le commerce. A bord de ce navire il y

---

blic, en recevront la récompense de Dieu. La crainte ne descendra point sur eux, et ils ne seront point affligés. »

Chez les musulmans, la loi, la religion et la charité font de l'aumône une salutaire et louable coutume.

[1] *Kalinga* ou *Keling* ou plus communément *Kling*, comme écrivent les Malays, est le pays de l'Inde d'où sortirent les premiers propagateurs de l'hindouisme dans l'Archipel indien, et notamment dans Java. C'est le pays de l'Inde (côte de Coromandel) qui eut le plus de rapports avec les pays malays, et c'est celui que l'on voit constamment cité par les auteurs malays et javanais. De nos jours ce sont encore les Kling qui sont les essayeurs d'or les plus experts. *Crawfurd* nous apprend, tome III, p. 480 de son « *History of the indian Archipelago,* » que, de son temps, les marchands malays de Malâka employaient spécialement, pour essayer leur or, les Kling qui formaient la petite colonie établie à Malâka. Ces Kling le faisaient pour une commission minime; ils avaient, d'ailleurs, la confiance des commerçants, car les lingots d'or portant leur estampille avaient cours partout dans le commerce sans autre examen ou contrôle de l'estimation faite par eux de la quantité et de la valeur.

avait un homme qui savait découvrir la fumée de l'or, et il disait qu'il y avait dans la terre de *Semoudra* sept endroits inconnus aux gens du pays, où la fumée de l'or sortait. Or il y eut un des hommes du Sultan qui entendit cette parole du Kling et la rapporta au Sultan Malek el Sâleh. Le prince ordonna qu'on mandât ce Kling qui avait parlé ainsi, et ce Kling vint en présence du Sultan. Le prince lui dit : « Y a-t-il réellement, comme tu l'as annoncé, de la fumée d'or ? » Et le Kling répondit : « O Monseigneur, Roi du monde, dans ce pays j'en ai vu, et mon coup d'œil ne m'a pas encore trompé. » Le Sultan, après avoir entendu ces paroles du Kling, lui donna un habillement de cérémonie complet, puis il lui dit : « Si réellement c'est comme tu l'assures, va-t'en à l'endroit de la fumée d'or et fais exécuter sur le terrain les travaux que tu jugeras nécessaires. » Le Kling alors salua, puis il partit avec des troupes du Sultan. Arrivé à l'endroit, il fit fouiller la terre : il y avait de l'or, et il en trouva une très-grande quantité, environ cinq mines. Cet or fut porté au Sultan qui fut extrêmement content d'en être le possesseur [1].

Il y avait un certain temps que le Sultan Malek el Sâleh régnait lorsque la princesse devint grosse. Quand ses mois furent accomplis, la princesse eut un fils très-beau de visage, et le Sultan fut heureux de voir ce jeune prince, son enfant. Il ordonna aux nourrices et vieilles sevreuses de le surveiller avec le plus grand soin. Il fit battre du tambour et

---

[1] L'or, à l'état natif, se rencontre à Sumatra et dans presque tous les pays de l'Archipel indien ; en revanche, le fer y est fort rare. A Java et à Sumatra l'or était employé, dès les temps les plus reculés, sous la forme d'anneaux, de bagues, de bracelets, de boucles et pendants d'oreilles, de plaques pour décorer la ceinture, la poitrine ou le front, etc. A Sumatra, à Atcheh notamment, on fait des travaux de filigrane d'or fort remarquables ; mais pour l'essayage de l'or, les Kling, comme nous l'avons dit, sont toujours restés supérieurs aux Malays et regardés comme des experts jurés en cette matière.

jouer de tous les instruments de musique, ordonnant les fêtes que la coutume prescrit à la naissance d'un fils de roi. A la fin des sept jours et sept nuits que durèrent les fêtes royales, avec festins et réjouissances, chacun s'en retourna chez soi le cœur rempli de joie. Le jour étant venu de fouler la terre sous les trépignements et de faire entendre le *hac-hik-ha* [1], tout le peuple, les mantri et les holobalang furent rassemblés pour manger et boire. Le prince fit ses largesses à tous ses mantri et holobalang, à tous ses sujets, grands et petits, à tous les fakirs et aux pauvres. Le Sultan

---

[1] Nous avons traduit littéralement les mots « *berdjadjak tanah dan ber-àk-èk-àh* » et nous n'aurions pas osé le faire si nous n'avions trouvé la preuve de l'exactitude de notre traduction en un lieu où personne peut-être n'aurait eu l'idée de la chercher. *Berdjadjak* vient directement du javanais *jajah* (marcher sur la terre, la fouler aux pieds). Quant au verbe ber-àk-èk-àh c'est une véritable onomatopée, qui signifie faire àk-èk-ah, comme nos Bretons disent encore aujourd'hui faire *hou hou*, c'est-à-dire répéter en chœur les *houhou* qui terminent le refrain de certaines chansons de la Bretagne. A défaut de dictionnaire malay qui pût me faire connaître ce singulier mot, c'est dans notre vieux Flacourt que j'ai eu la bonne chance d'en trouver le sens et l'explication. Dans son *Histoire de la grande Isle de Madagascar*, Paris, 1661, dédiée à Messire Nicolas Foucquet, on lit, p. 71, dans la description des fêtes qui précèdent la Circoncision, ces mots que je reproduis textuellement :

« .....et tous les principaux Roandrian firent trois tours à l'entour de la maison. Estans entrez dans la maison neufve, ils firent un grand bruit tous ensemble d'vne voix, crians, *hà*, et frappans des pieds contre terre, et trepignans, s'escrièrent encore *hic*, *hac*, *ha*. »

Avec la préfixe *ber* des Malays, voilà leur verbe *ber.hic.hac.ha* ou *berakêkah* tout trouvé. Si le cérémonial était le même, il est probable que la fête elle-même avait le même objet. La rencontre n'a rien de bien étonnant, quand on y réfléchit, et nous ferons voir ailleurs que ces rapprochements de mœurs, de coutumes et de langage sont tout naturels entre les peuples frères de Java, de Sumatra et de Madagascar.

donna au prince son fils le nom de Sultan Malek el Tlaher [1]. Dès qu'il fut parvenu à l'âge de discrétion, le jeune prince fut fait roi dans le pays de *Semoudra*.

L'auteur de cette histoire rapporte qu'un jour le Sultan Malek el Sâleh, étant allé à la chasse avec tous ses hommes d'armes sur le bord de la mer, avait emmené son chien de chasse nommé Si-Pasey. Lorsque le prince fut arrivé sur le bord de la mer, il ordonna qu'on lâchât son chien, et il entra lui-même dans des bois qui bordaient la côte. Là, il rencontra un chevrotain, au repos, sur le sommet d'un tertre. Son chien voulut l'attraper et donna de la voix; mais, au moment où il allait l'atteindre, le chevrotain se mit à glapir contre le chien, et le chien se retira. Le chevrotain, voyant le chien parti, revint à sa place. Le chien, à son tour, voyant le chevrotain revenu à sa place, retourna contre lui, et la lutte s'engagea environ sept fois de suite. Le prince, fort étonné de cette vigoureuse défense, s'avança lui-même pour attraper le chevrotain sur son tertre; mais il s'enfuit, car il n'avait été que serré dans les pattes du chien. Le prince dit à ceux qui l'accompagnaient : « Vîtes-vous jamais un chevrotain vaillant comme celui-là ? Pour moi, je pense que c'est à son séjour dans cet endroit qu'il doit d'être devenu si vaillant. » Et tous répondirent : « C'est bien vrai, comme le dit Votre Majesté ! » Et le prince pensa en lui-même : « Cet endroit est bon pour construire la ville [2] où devra régner mon fils Sultan Malek el Tlaher. » Sultan Malek el Sâleh revint dans

---

[1] Dans ce livre tout malay, nous avons dû conserver, pour le nom arabe du jeune prince, l'orthographe et la prononciation des Malays, et dire Malek el Tlaher, au lieu de *Malek el Dhaher*, comme le font Ibn Bathoutha et son traducteur M. Dulaurier.

[2] C'est une semblable aventure qui, en 1252 de J. C., détermina le choix que fit Râdja Iskander Châh de l'emplacement de la ville de *Malâka*. (Voyez notre petite *Histoire des rois malays de Malâka*, chez Maisonneuve, à Paris.)

son palais, et, dès le lendemain, s'adressant à tous ses mantri, holobalang et sujets, il leur ordonna d'essarter, chacun selon sa force, le terrain choisi pour l'emplacement d'une ville, et il y fit bâtir un palais sur le tertre même. La ville était construite quand le chien de chasse Si-Pasey mourut. Par ordre du Sultan, il y fut enterré, et la ville elle-même s'appela du nom de ce chien. Sultan Malek el Sâleh voulut que le prince son fils, Sultan Malek el Tlaher y régnât, tandis que lui, il continua de résider à *Semoudra Dâr el Sâlam*.

Sultan Malek el Tlaher était, depuis quelque temps déjà, dans la ville de *Pasey*, lorsque Dieu le Très-Haut lui accorda deux fils, l'aîné nommé Sultan Malek el Mahmoud, et le plus jeune nommé Sultan Malek el Mansour. Sultan Malek el Tlaher tomba malade, le jugement de Dieu vint sur lui, et il mourut[1].

Ibn Bathoutha, qui visita le pays de *Pasey* en 1345 ou 1346 de notre ère, raconte, entre autres choses, que Sultan Malek el Dhaher, étant venu à marier son fils à sa nièce, pendant son séjour à *Soumouthra*, il y fut témoin de la cérémonie du mariage.

Le voyageur arabe attribue au sultan Malek el Dhaher lui-même les mêmes faits que le *Sadjerat Malayou* et l'*Hikayat radja-radja Pasey* s'accordent à attribuer au fils aîné du sultan Malek el Dhaher. Il est vraisemblable qu'Ibn Bathoutha aura fait une erreur de nom, fort explicable d'ailleurs, en écrivant ses mémoires après coup et sur des notes prises pendant son bref séjour à la cour de *Semoudra*. Ce mariage dont Ibn Bathoutha fut le témoin, et par lequel le sultan unit son fils avec sa nièce, a dû être le mariage du prince Ahmed fils de Malek el Mahmoud avec l'une des filles de son frère, Malek el Mansour, dont la mort tragique lui causa tant de regrets; d'un autre côté, on sait que le successeur immédiat de Malek el Sâleh, le fondateur de Pasey, fut Malek el Dhaher, et que le règne de ce prince fut de courte durée. D'après les calculs chronologiques les plus admissibles, Malek el Dhaher devait être mort à l'époque de l'arrivée du voyageur arabe Ibn Bathoutha dans la ville de *Semoudra*, ou *Soumouthra* comme il l'écrit, c'est-à-dire en l'année 1345 ou 1346 de l'ère chrétienne, date qui est ici notre jalon principal et la seule qui soit certaine et véritablement authentique. En reportant au

Il fut enterré selon la coutume des rois qui sont rentrés dans le sein de Dieu. Comme les deux princes, ses fils, étaient encore enfants, ce fut leur aïeul qui prit en mains le gouvernement du pays de *Pasey*, en attendant qu'ils fussent devenus grands et capables de posséder la royauté dans ce pays de *Pasey*.

Le fils du roi qui se nommait Sultan Malek el Mahmoud, fut confié, par le prince son aïeul, à Sid Ali Geyâs-ed-Dyn, pour qu'il apprit toutes les sciences, et aussi à faire des armes, à monter à cheval et à diriger les éléphants. Celui qu'on nommait Sultan Malek el Mansour fut confié, par le prince aïeul, à Sid Semaïam-ed-Dyn. Sultan Malek el Mahmoud étant devenu grand fut fait roi par son aïeul dans le royaume de *Pasey*, et Sid Ali Geyâs-ed-Dyn devint son *ferdân mantri*. Le prince aïeul alors fit deux parts des sujets, des biens, des insignes royaux, des éléphants, des chevaux et des armes; l'une de ces parts fut donnée à son petit-fils Sultan Malek el Mahmoud, et l'autre fut gardée pour son petit-fils Sultan Malek el Mansour, parce que ce dernier était encore enfant Sultan Malek el Mahmoud resta donc au gouvernement du pays de *Pasey*, et Sultan Malek el Sâleh revint au pays de *Semoudra Dâr el Salam*, ramenant avec lui le prince son petit-fils, Sultan Malek el Mansour. A quelque temps de

---

fils, Sultan Malek el Mahmoud, qui paraît avoir régné longtemps, les faits attribués au père, Sultan Malek el Tlaher, par Ibn Bathoutha, tout s'explique, s'éclaircit et se coordonne. Il faut également tenir grand compte de ce que l'*Hikayat radja-radja Pasey* et le *Sadjerat malayou* racontent de la même manière et avec détails, l'enlèvement, par Malek el Mansour, d'une des femmes du palais de son frère aîné, Malek el Mahmoud, les sentiments de vengeance de celui-ci, la décapitation suivie d'empalement de Sidi-Semaïam-Eddyn, la déportation sur un rivage lointain du jeune prince El Mansour avec sa femme et ses enfants, son rappel à la cour, sa mort subite sur la tombe de son fidèle ministre, et, enfin, l'abdication de Sultan Malek el Mahmoud en faveur de son fils Ahmed.

là, Sultan Malek el Sâleh tomba malade; le prince alors fit rassembler les mantri, les holobalang, tous les grands du pays, et tous les sujets, grands et petits, pour qu'ils proclamassent pour leur roi Sultan Malek el Mansour. Tous étant rassemblés en la présence du Sultan, celui-ci leur dit : « O vous tous, mes mantri et mes holobalang, et vous mes sujets et soldats, je veux faire roi Sultan Malek el Mansour, car, je le sens, je suis sur le point de quitter ce monde périssable pour le monde qui n'a pas de fin. Que pensez-vous de ma résolution? Vous plaît-elle ou ne vous plaît-elle pas? » Tous répondirent :

« O Monseigneur, Roi du monde, il en est réellement, comme le dit votre Sublime Majesté, Sultan Malek el Mansour est grand maintenant, et certainement il est de notre devoir à tous de rendre hommage à votre petit-fils Sultan Malek el Mansour ! » Le prince dit : « Puisqu'il en est ainsi, que les mantri, les holobalang et tous les grands proclament donc le prince dans le pays de *Semoudra !* » Et cette proclamation se fit pendant trois jours consécutifs. Sultan Malek el Sâleh adressa ses dernières instructions à Sid Semaïam-ed-Dyn et à Sid Ali Geyâs-ed-Dyn : « O vous, *mes ferdân mantri*, il faut que tous deux vous veilliez sur mes deux petits-fils, s'il plaît à Dieu le Très-Haut; ne mettez jamais de dissentiment entre ces deux frères, instruisez-les, ne cessez jamais de leur être fidèles, n'obéissez à nul autre roi qu'à mes deux petits-fils; mais surtout ne souffrez pas que les serviteurs de Dieu soient opprimés, ne faites rien dans votre gouvernement qui soit contraire à la justice divine, car Dieu le Très-Haut a parlé dans le Koran, et il a dit : « Quiconque ne juge pas suivant les « règles qui sont descendues de Dieu, en vérité celui-là est de- « venu un infidèle ! » Les deux ministres prosternés baissèrent la tête en pleurant, puis ils répondirent : « O Monseigneur, Roi du monde, ombre de la divinité sur la terre, au nom de Dieu le Très-Haut, le Seigneur des armées de l'univers, s'il plaît à Dieu le Très-Haut, nous deux qui sommes vos servi-

teurs, jamais nous ne nous écarterons des commandements de notre Souverain magnifique, le Roi du monde; jamais nous n'obéirons à d'autres rois qu'aux deux petits-fils du Roi du monde qui est au-dessus de nos crânes, à tous les deux! » Le Sultan fit appeler les deux princes ses petits-fils ; quand ils furent arrivés, Padouka Sri Sultan leur dit, en présence des mantri, des holobalang et de tous les grands : « O mes enfants, sachez tous deux que je suis gravement malade; je me sens aux approches du moment où, d'après l'arrêt de Dieu le Très-Haut, je vais quitter ce séjour périssable pour le séjour de l'immortalité. Quand vous ne m'aurez plus auprès de vous, soyez attentifs à bien gouverner, en observant fidèlement les commandements et les défenses; par-dessus tout, gardez-vous bien de la convoitise des richesses de ce monde, mère de toutes les déceptions; ne recherchez rien de ce qui ne vous sera pas utile au moment suprême ; donnez-vous de garde de rien faire qui puisse vous désunir ; ne vous faites tort ni offense l'un à l'autre, en quelque circonstance que ce soit, pour que Dieu le Très-Haut vous confirme tous deux dans votre royauté, et pour qu'il accueille favorablement vos demandes, en récompense de vos bonnes œuvres ; ne transgressez aucun des commandements de Dieu, en omettant de pratiquer le bien et de fuir le mal dans tous vos actes. Ordonnez à tous de faire de bonnes actions, défendez à tous d'en commettre de mauvaises. Soyez tous deux, mes enfants, des modèles d'équité pour tous vos sujets. Voilà mes dernières recommandations, mes enfants; oh ! faites bien attention à les suivre exactement tous les deux ! » Et les deux petits-fils se prosternèrent en versant des larmes. Tous deux lui dirent : « O Monseigneur, Roi du monde, vous accroissez l'abondance de vos grâces sur nos têtes par votre bénédiction et vos instructions ! » Trois jours après avoir ainsi donné ses dernières instructions à ses deux petits-fils, par la volonté de Dieu le Très-Haut, le Sultan, serrant dans ses bras ses deux petits-enfants et les couvrant de baisers, retourna dans le

sein miséricordieux de Dieu le Très-Haut. Le prince fut enterré suivant la coutume des rois qui sont retournés dans le sein de Dieu, et c'est de lui qu'on parle encore à présent sous le nom de Padouka Sid el Marhoum *Semoudra*. Après cela, Sultan Malek el Mahmoud régna à *Pasey*, et Sultan Malek el Mansour à *Semoudra*.

Ces deux pays étaient très-peuplés, et les habitants vivaient dans la prospérité sous le gouvernement de ces deux princes; la multitude des éléphants, des chevaux et des bestiaux était incalculable, et il y avait abondance de vivres de toutes sortes et de fourrages. Le bruit de la grandeur et de la magnificence de Sultan Malek el Mahmoud étant parvenu jusqu'au roi de *Siam*, il donna l'ordre d'équiper une centaine de prahau, grands et petits, et d'aller attaquer *Pasey*. Lorsque la flotte fut prête, le roi de *Siam* en donna le commandement au plus grand de ses holobalang, nommé Talek Sedjang. La flotte mit à la voile pour le pays de *Pasey*. Dès qu'elle fut arrivée dans la baie de *Pasey*, elle y mouilla. Les gens du pays, voyant cette multitude de prahau au mouillage dans la baie, allèrent l'annoncer au Sultan Malek el Mahmoud, et lui dirent : « O Monseigneur, Roi du monde, vos serviteurs ont vu une flotte de prahau à l'ancre dans la baie ; elle paraît très-nombreuse, mais on ne sait pas d'où elle vient ni ce qu'elle veut. » Le Sultan dit à un de ses holobalang nommé Barang Laksamana : « Barang Laksamana, va voir ces prahau ! » Barang Laksamana salua et partit en toute hâte. Arrivé à la flotte, il demanda : « D'où viennent ces prahau ? Où voulez-vous aller ? Quelles sont vos intentions ? » Et les gens de la flotte répondirent : « Nos prahau viennent du pays de *Siam*, et, quant à nos intentions, nous avons été envoyés par le roi de *Siam* pour demander le tribut à ce pays. Si notre demande est accueillie, naturellement nous nous en retournerons en emportant le tribut ; si elle ne l'est pas, alors nécessairement nous et notre commandant Talek Sedjang nous attaquerons votre pays. » Barang Laksamana

revint promptement en la présence du roi et lui dit : « O Monseigneur, Roi du monde, ces prahau viennent du pays de *Siam*, Talek Sedjang est le nom de leur commandant en chef, et ils sont envoyés par le roi de *Siam* pour demander tribut à notre pays. Si la chose se fait comme ils le désirent, ils s'en retourneront, et, si la chose ne se fait pas comme ils le désirent, alors certainement, ô Roi du monde, ils attaqueront notre pays. » En entendant ces paroles, le Sultan entra dans une violente colère, son visage devint couleur indigo, ses poils se hérissèrent, et il dit : « Oncle Sid Ali Geyâs ed Dyn, rassemblez les mantri, les holobalang, les pahlawan, et tous nos sujets; chacun se tiendra sous les armes prêt à recevoir l'ennemi, quand il montera à terre. » Lorsque tout fut prêt, le Sultan leur parla ainsi : « Par la gloire et la grandeur du souverain Maître et Créateur des armées de tout l'univers, jamais ce pays ne payera tribut ; je ne donnerais pas même un cheveu tombé et sans nulle valeur, non, je ne le donnerais pas ! » Talek Sedjang, informé des paroles prononcées par le Sultan, commanda à toutes ses troupes de monter à terre pour y construire un fort, et ses holobalang et ses soldats construisirent un fort sur le bord de la mer. Au bout de trois jours, le Sultan ordonna une sortie et toutes ses troupes se mirent en mouvement. Les deux armées se rencontrèrent et l'on combattit. Ce jour-là, ce fut Barang Laksamana qui livra le combat à Talek Sedjang. Des deux côtés, il y eut beaucoup de tués et de blessés; après quoi, l'on se retira de part et d'autre dans les forts. Le lendemain, Toun Rawana Pemâtang fut opposé au général siamois et amena toutes ses troupes avec les éléphants nommés Dewala-Laout et Mouda-Bessi. Les forces en présence étaient nombreuses et imposantes, des deux côtés il y eut beaucoup de tués et de blessés; après quoi, les deux armées opérèrent leur retraite. Chaque jour, les combats recommençaient ainsi sans relâche, ils duraient depuis deux mois environ, et Toun Rawana Pemâtang était blessé, et Barang Laksamana aussi était

blessé. Alors, Toun Haria Djawang, à son tour, attaqua Talek Sedjang ; les deux armées en vinrent aux mains, mais les troupes de Toun Haria Djawang furent défaites et rentrèrent dans leur fort.

Le lendemain, le Sultan Malek el Mahmoud, voyant cet état de choses, fut très-irrité, il ordonna qu'on rassemblât et qu'on armât tous ceux de ses sujets, grands ou petits, qui seraient en état de porter les armes, puis de sa personne il marcha contre Talek Sedjang. Celui-ci sortit de son fort, rangea ses troupes en bataille, et les deux armées se trouvèrent en présence. Le combat s'engagea corps à corps, le fracas était retentissant, l'obscurité épaisse, la poussière s'élevait dans les airs et il n'était pas possible de distinguer les hommes les uns des autres. Le bruit des clameurs des holobalang et des soldats, et le cliquetis éclatant des armes, pénétraient jusqu'au fond des forêts. Les chocs tumultueux des combattants produisaient un son formidable, et des deux côtés les hommes tombaient, tués ou blessés. Le général en chef Talek Sedjang fut atteint par une flèche qui lui traversa la poitrine de part en part, et il tomba mort. Les cris des gens de *Pasey* retentirent comme le roulement du tonnerre; l'armée de *Siam* fut défaite et s'enfuit pêle-mêle au hasard. Ceux qui se sauvèrent du côté des terres furent massacrés par les gens de *Pasey*, les autres qui s'échappèrent du côté de la mer montèrent sur leurs prahau et mirent à la voile, cinglant vers le pays de *Siam*. Le Sultan triomphant et rempli de joie rentra dans son palais. Le pays de *Pasey* grandit en population et en prospérité. Ce ne fut plus qu'une suite continuelle de réjouissances et de festins donnés par le Sultan à ses mantri, à ses holobalang et aux Grands, et dans le pays tout le monde vécut en paix et sécurité. Il y avait un certain temps que le Sultan Malek el Mahmoud était sur le trône et Dieu lui avait accordé un fils et deux filles ; au fils il avait donné le nom de Sultan Ahmed Permadâla Permâla. Or, un jour, Sultan Malek el Mahmoud dit à ses holobalang et à ses mantri : « Main-

tenant je veux aller faire une excursion du côté de la source de la rivière, et voir en chemin les villes et les villages, nous prendrons des éléphants au piége, et nous irons ainsi en chassant jusqu'à ce que nous soyons arrivés au pays de *Nadami*, dont nous visiterons les villes et les villages. » A un moment heureux, Sultan Malek el Mahmoud partit avec ses mantri et ses holobalang, escorté de ses soldats ; il parcourut les villes et les villages au milieu des plaisirs et des fêtes, mangeant, buvant, se divertissant avec ses mantri et ses holobalang.

L'auteur de cette histoire rapporte qu'au bout de quelque temps Sultan Malek el Mansour voulant, lui aussi, courir de plaisirs en plaisirs, boire, manger et se divertir avec ses mantri, ses holobalang et ses soldats, ordonna de tout préparer pour suivre Sultan Malek el Mahmoud. Sid Semaïam ed Dyn lui dit : « O Monseigneur, Roi du monde, pourquoi Votre Majesté veut-elle aller ainsi se divertir sur le bord de la mer ? Votre bien-aimé frère aîné Sultan Malek el Mahmoud n'est plus dans sa ville de *Pasey*, il en est parti et il voyage loin de ces parages. Qui sait ? Je crains qu'une calomnie satanique ne se glisse dans le cœur d'un homme, et si votre bien-aimé frère aîné venait à être informé, quelle en serait la conséquence inévitable ? Son inimitié ! » Sultan Malek el Mansour n'écouta pas les paroles de Sid Semaïam ed Dyn et partit pour les bords de la mer, s'amusant, mangeant, buvant et se divertissant avec ses mantri et ses holobalang tout le long du chemin. Au retour, comme il passait dans le voisinage du palais de Sultan Malek el Mahmoud, il en vit sortir une femme d'une grande beauté. Sultan Malek el Mansour en fut épris et donna ordre à ses gens de la saisir, puis il l'emmena et revint dans son palais avec ses holobalang. Cependant, depuis que Sultan Malek el Mansour était sur le trône, Dieu le Très-Haut et digne d'être glorifié lui avait accordé trois enfants, deux filles et un fils. On annonça, peu de temps après, au Sultan Malek el Mahmoud toutes les circonstances

de l'enlèvement, par Sultan Malek el Mansour, d'une femme qui sortait de son palais. Le Sultan Malek el Mahmoud, en entendant ce rapport, fut enflammé de colère contre Sultan Malek el Mansour et Sid Semaïam ed Dyn. « Comment! disait-il, lui, le ferdân mantri, un vieillard! comment n'a-t-il rien fait pour empêcher une pareille conduite? Je ne sentirai mon cœur soulagé que quand j'aurai tué ce Semaïam ed Dyn! » Et Sultan Malek el Mahmoud rentra dans son palais, le cœur plein de haine contre Sid Semaïam ed Dyn. Dans ces entrefaites Sid Ali Geyâs ed Dyn était devenu vieux, et Sultan Malek el Mahmoud lui avait donné pour successeur dans sa charge de *ferdân mantri* son beau-père qui se nommait Toulos Agong Toukang Soukara. Sultan Malek el Mahmoud lui dit : « O Toulos Agong Toukang Soukara, que pensons-nous de Semaïam ed Dyn? J'ai peur qu'il ne fasse arriver malheur à Sultan Malek el Mansour en le poussant à se révolter contre nous. » Toulos Agong Toukang Soukara répondit : « O Monseigneur, Roi du monde, si Votre Majesté le permet, nous userons de ruse, il n'y aura de mal pour personne, et je l'attraperai en toute sûreté. » — « Mais, dit le Sultan, de quelle ruse nous servirons-nous contre lui ? » Il répondit : « O Monseigneur, Roi du monde, comme votre fils Sultan Ahmed Permadàla Permâla n'a pas encore été circoncis, il faut que nous nous occupions de cette affaire, et alors nous manderons ici votre bien-aimé jeune frère Sultan Malek el Mansour. Quand il sera arrivé, nous aviserons, mais l'affaire alors sera bien aisée! » Le prince, dans son cœur, fut satisfait des paroles de Toulos Agong Toukang Soukara. Un jour heureux étant arrivé, le Sultan Malek el Mahmoud ordonna que l'on commençât les fêtes pour la circoncision de son bien-aimé fils Sultan Ahmed Permadàla Permâla, et qu'on se rendît à *Semoudra Dar el Salam* pour inviter son frère Sultan Malek el Mansour. Les envoyés se mirent en route, et, quand ils furent en présence de Sultan Malek el Mansour, ils lui dirent : « O Monseigneur, Roi du monde, Monseigneur est

invité par son bien-aimé frère aîné à venir à *Pasey*, parce que son bien-aimé frère aîné va faire circoncire son bien-aimé fils. » Sultan Malek el Mansour partit pour *Pasey*. Dès son arrivée, le prince entra en la présence de son bien-aimé frère aîné Sultan Malek el Mahmoud, mais ses holobalang étaient restés en dehors. A peine était-il entré, que d'un signe Sultan Malek el Mahmoud donna l'ordre de saisir Sultan Malek el Mansour avec ses holobalang et Sid Semaïam ed Dyn. Ils furent tous pris, et le Sultan El Mansour fut conduit en prison avec ses holobalang et Sid Semaïam ed Dyn. Le Sultan Malek el Mahmoud, après y avoir réfléchi, dit à Toun Perapatih Toulos Agong Toukang Soukara : « Que pensons-nous faire du Sultan Malek el Mansour? Faut-il que nous l'éloignions du pays ou bien que nous ordonnions qu'il retourne à *Semoudra?* » Toun Perapatih Toulos Agong Toukang Soukara répondit : « O Monseigneur, Roi du monde, si Monseigneur écoute les paroles de son serviteur, il faut que nous éloignions le prince de ce pays-ci. Comme disent les anciens : « Quand on est loin des yeux, on est loin du cœur! » Si le prince reste dans notre voisinage, naturellement le Roi du monde demeurera très-affecté de l'affaire de son bien-aimé jeune frère, et sans doute même le ressentiment ne fera que grandir dans le cœur du Roi du monde. Cela étant, il est bon que nous fassions transporter le prince dans un pays qui soit loin d'ici. » Le Sultan ordonna, en conséquence, d'équiper quatre ou cinq prahau pour transporter Sultan Malek el Mansour au pays de *Teming*, avec son gardien Toun Djaya Panggeiran.

Le Sultan Malek el Mansour fut conduit par les gens du prince à son prahau, avec ses effets, ses serviteurs et ses esclaves, puis il mit à la voile. Le Sultan ordonna qu'on fit sortir le ministre Semaïam ed Dyn de sa prison et qu'on l'amenât en sa présence. Le Sultan lui dit : « Semaïam ed Dyn, veux-tu, oui ou non, rester ici avec moi? » Il répondit : « O Monseigneur, puisque le Roi du monde sépare le serviteur de son

maître, il faut qu'il sépare le corps du serviteur d'avec sa tête! » Le Sultan dit : « Tranchez-lui la tête! » et sa tête fut tranchée. Le Sultan ordonna qu'on la jetât dans la mer, et que son corps fût empalé au Koâla de *Pasey*. Or, par la volonté de Dieu le Très-Haut, la tête de Sid Semaïam ed Dyn suivit dans l'eau le prahau de Sultan Malek el Mansour. Le Sultan étant arrivé au mouillage de *Djambou-Ayer*, on jeta l'ancre; alors le timonier du prahau entendit que son gouvernail était heurté de coups répétés, il regarda dans l'eau et il vit une tête d'homme arrêtée contre son gouvernail. On en donna avis au Sultan Malek el Mansour qui ordonna de prendre cette tête. Il vit que c'était la tête de Sid Semaïam ed Dyn et s'écria : « Hélas ! comment savoir de quelle manière tu es venue jusqu'ici ? Comment savoir où est ton corps à présent ? » Le Sultan ordonna d'aller à la recherche du corps. Un prahau partit et découvrit le corps de Semaïam ed Dyn empalé au Koâla de *Pasey*. Vite il revint en donner connaissance au Sultan Malek el Mansour, et le prince le fit redemander au Sultan Malek el Mahmoud. Celui-ci dit : « Prenez donc son cadavre ! » et il fut apporté à Sultan Malek el Mansour. Après avoir regardé ce cadavre, le prince fondit en larmes, puis il rejoignit la tête au corps, le lava, le couvrit d'un vêtement et récita les prières. Le prince monta ensuite à terre pour faire inhumer le cadavre, et il dit : « Cette place, je la nomme *Padang Maya* [1] ! » Et les gens qui l'appellent ainsi encore à présent ignorent que ce nom lui vient de ce cadavre.

Le Sultan Malek el Mansour enterra donc le cadavre de Sid Semayam ed Dyn; après l'avoir enterré, après avoir dit les prières des morts, le Sultan remonta sur son prahau, mit à la voile pour *Teming* et arriva dans ce pays. Il y était depuis longtemps déjà lorsqu'un jour Sultan Malek el

---

[1] *Padang Maya* signifie à la lettre : *Plaine de l'apparition* ou *Plaine de l'ombre, du fantôme*. *Maya* est un mot d'origine hindoue.

Mahmoud, dans une audience où se tenaient en sa présence mantri, holobalang et gens du peuple, se souvenant de son frère Sultan Malek el Mansour, s'écria : « Hélas ! n'avais-je pas perdu tout jugement quand, à cause d'une femme, je détrônai mon frère et mis à mort son ministre ? » Le prince, versant des larmes de repentir, dit à ses holobalang : « Hâtez-vous de me ramener mon frère, car je brûle du désir de le revoir ! » A cette parole du prince, Toun Perapatih Toulos Agong Toukang Soukara partit aussitôt avec plusieurs prahau. A son arrivée auprès du Sultan Malek el Mansour, il dit : « O Monseigneur, Roi du monde, votre bien-aimé frère aîné brûle du désir de revoir votre Majesté, c'est pourquoi il m'a envoyé chercher Monseigneur. » Le prince répondit : « C'est bien ! » Alors Toun Perapatih ajouta : « Je dois inviter Monseigneur à vouloir bien monter à bord de son prahau. » Le prince descendit au rivage, puis monta à bord du prahau avec ses enfants et son épouse, emportant du pays de *Teming* ses biens, ses serviteurs et ses esclaves. Il mit à la voile pour le pays de *Pasey ;* mais, arrivé à *Padang Maya,* Sultan Malek el Mansour s'arrêta au tombeau de Semayam ed Dyn pour réciter le *fatiha*[1] et faire ses prières. Quand le prince eut récité le *fatiha* et fait ses autres prières, il se leva, puis s'inclinant devant la tombe il dit : « *Sélam aleik !* modèle des croyants ! s'il plaît à Dieu, je te rejoindrai ! Reste, grand-père ! Moi, je pars ! » Une voix dans la tombe répondit : « *Ou aleik essèlam*[2] *!* O mon fils, où allez-vous encore ? Il est bon que

---

[1] Le premier chapitre du Koran est appelé *fatihat el kitâb*, chapitre qui ouvre le livre, ou *el fatiha* simplement. Les musulmans récitent les sept versets de ce chapitre ou *sourate* plus fréquemment que les autres, et en font une prière à laquelle ils attribuent des vertus merveilleuses. (*Kasimirski* : le Koran. Paris, 1869.)

[2] *Selam aleïk!* (La paix soit avec toi !) *ou aleïk esselam.* (Et avec toi soit la paix !) C'est la forme la plus usitée pour se saluer entre musulmans, en langue arabe.

mon prince ait sa place ici ! » Aussitôt que le prince eut entendu cette voix, il prit de l'eau pour les ablutions et se mit en prières. Il avait déjà fait deux génuflexions, mais pas encore l'adoration [1], quand la promesse de Dieu arriva sur lui, et l'ange de la mort reçut son âme qui retourna au sein de Dieu le Très-Haut. C'était au moment même où le prince, ainsi prosterné, priait, et tous ceux qui le virent demeurèrent frappés d'étonnement. Toun Perapatih Toulos Agong Toukang Soukara se hâta d'envoyer à *Pasey* porter la nouvelle de la mort du prince à son bien-aimé frère aîné Sultan Malek el Mahmoud. Après avoir entendu ce récit, Sultan Malek el Mahmoud se jeta contre terre, mit en pièces son *badjou* et s'évanouit. Pendant environ une heure il resta sans connaissance; lorsqu'il fut revenu de son évanouissement, il ordonna d'aller prendre le cadavre de son frère. On alla le chercher, et, dès qu'il fut arrivé, le Sultan lui rendit les honneurs que la coutume prescrit pour les rois qui sont retournés dans le sein de Dieu, et le fit déposer dans un tombeau voisin de celui de leur père. Sultan Malek el Mahmoud, plongé dans la tristesse, en proie à un abattement profond, était poursuivi de remords incessants. Au bout de quelque temps il descendit du trône et fit sultan Ahmed roi du pays de *Pasey*. Sultan Ahmed régnait déjà depuis un certain temps, quand Sultan Malek el Mahmoud tomba gravement malade. Se sentant près de quitter ce monde périssable pour le monde qui ne finit pas, Sultan Malek el Mahmoud donna ses dernières instructions à Sultan Ahmed en ces termes : « O mon fils, lumière de mes yeux et fruit de mon cœur, dans tous les actes de votre gouvernement, observez scrupuleusement les commandements de Dieu et les commandements de son prophète,

---

[1] La prière mahométane comprend des génuflexions et des adorations qui consistent à se prosterner face contre terre.

abstenez-vous rigoureusement de tout ce qu'ils interdisent ! Prenez garde de transgresser les décrets de Dieu le Très-Haut et les ordres du prophète Mohammed, l'envoyé de Dieu (que la paix et la bénédiction de Dieu soient sur lui !). O mon fils, suivez toujours ces instructions : dans chacune de vos affaires, consultez l'expérience de vos plus anciens mantri ; ne vous hâtez point d'agir avant d'avoir conféré avec vos holobalang et vos mantri ; disciplinez et fortifiez votre patience; ne vous laissez point entrainer dans la voie de l'injustice ; n'opprimez point; ne ruinez point les serviteurs de Dieu le Très-Haut ! Soyez toujours exact observateur des commandements et des défenses ! Souvenez-vous, ô mon fils, que ce monde est un monde périssable qui ne durera pas éternellement, et que c'est l'autre monde seul qui est le séjour de l'immortalité ! O mon fils, surtout ne manquez jamais de suivre mes dernières instructions ! » Alors Sultan Ahmed se prosterna aux pieds de son père et versa d'abondantes larmes. Sultan Malek el Mahmoud devint plus malade encore, et il retourna dans le sein de Dieu. Le prince, son fils, accompagné de tous les mantri et holobalang, le fit inhumer à côté de la mosquée et érigea sur sa tombe une coupole suivant l'ancienne coutume usitée pour les rois qui sont retournés dans le sein de Dieu. Alors le Sultan Ahmed monta sur le trône. Il régnait depuis un certain temps, lorsqu'un jour un navire de *Kling* arriva venant de ce pays. A bord de ce navire il y avait un bateleur doué d'un pouvoir merveilleux. Les gens du navire vinrent à terre et l'amenèrent en la présence du Sultan Ahmed. Ce bateleur avait apporté un bâton ; sous les yeux de toute la cour et de Sultan Ahmed, il le fixa solidement et se suspendit après par le menton ; on lui attacha les quatre membres à ce bâton ; après qu'il eut été ainsi attaché, il saisit une planche (avec les dents), puis se balançant dans l'espace il tournoya sur lui-même et alla tomber à terre. Dans la suite ce bateleur jouit de toute la faveur du Sultan Ahmed, qui prenait grand plaisir à le voir, parce qu'il était

extrêmement habile dans les jeux de la magie; mais, à la fin, il entra dans la religion de l'islam et quitta le Sultan Ahmed Permadâla Permâla. Le Sultan régnait depuis longtemps, et Dieu le Très-Haut et digne d'être glorifié lui avait accordé trente enfants, parmi lesquels cinq étaient de même père et de même mère, savoir trois fils et deux filles. Le premier des fils se nommait Toun Brahim Bapa ; le second Toun Abd el Djelil, et le troisième Toun Abou'l Fadlil; des deux filles l'une était nommée Toun Medema Priâ, et l'autre Toun Tokiéh Dara.

Ceci est le récit des aventures de Toun Brahim Bapa.

L'auteur de cette histoire rapporte que Brahim Bapa était d'une bravoure extrême, et que, jusqu'à ce temps, on n'avait pas encore vu un pahlawan qui pût lui être comparé. Il était haut de sept coudées; sa poitrine mesurait deux coudées de largeur. S'il lançait un tronc de *kalambak*[1] contre un fort construit en terre et de sept brasses d'épaisseur, il le démo-

---

[1] Le *kalambak* et le *gahrou* sont deux essences de bois qui sont souvent prises l'une pour l'autre, et dont les noms se rencontrent souvent réunis pour indiquer une seule et même substance. Beaucoup prétendent que, par l'une ou l'autre de ces deux désignations malayses, il faut entendre le bois d'aloès. Valentyn suppose que le *gahrou* est une espèce inférieure au *kalambak*, mais Loreiro atteste le contraire, et *Marsden* laisse la question indécise. Nous ferons remarquer ici que le choix du tronc d'un kalambak, comme instrument de démolition d'un fort en terre de 7 brasses d'épaisseur, montre que ce bois devait être fort dur et des plus résistants. Nous voyons, en outre, dans la description de l'Arabie, de Niebuhr, qu'à cette qualité le kalambak en joignait une autre non moins précieuse pour la facilité du maniement d'une pareille masse, je veux dire une extrême légèreté. On lit, en effet, à la page 203 du tome Ier de ce savant et consciencieux ouvrage : « On dit que les bois de sandel et de kalambak viennent de Malâka. Les mahométans font de ce kalambak des chapelets qu'ils portent à

lissait et le réduisait en poudre. Aussi sa renommée devint fameuse au pays de *Kling*. Quant à Toun Abd el Djelil, il était d'une beauté de formes et de figure sans rivale dans ce temps-là. S'il se tenait à la porte *Tanei* [1], il ajoutait à l'ornement de cette porte; s'il se tenait au caravansérail nommé *Delkhanéh*, le *Delkhanéh* [2] en paraissait plus beau, et, s'il se tenait dans le bazar, alors le bazar tout entier semblait rayonner de l'éclatante beauté de sa personne. S'il s'habillait à la mode javanaise, il avait l'air d'un Javanais; si c'était à la mode de Siam, il ressemblait à un Siamois; si c'était à la mode de Kling, il avait l'air d'un Kling; si c'était à la mode arabe, on le prenait pour un Arabe. Aussi sa réputation de beauté devint grande au pays de *Java* et arriva jusqu'à la

---

la main par amusement. Ce bois, quand il est échauffé, ou un peu frotté, rend une odeur agréable. Je l'ai trouvé *très-dur*, mais si *léger* qu'il n'enfonce dans l'eau que de son épaisseur et sans aller à fond. »

[1] Nous ne connaissons rien de cette porte, si ce n'est qu'elle donnait entrée dans l'enceinte du palais du roi. Le palais de *Pasey* devait ressembler à celui de *Semoudra*, visité et décrit quelques années auparavant par le voyageur arabe Ibn Bathoutha. La ville belle et grande était alors entourée de murs et de tours en bois, et le *meschouar*, nom qu'il donne au balei, était une maison en bois au milieu d'un jardin clos de murs en bois.

[2] Ce nom est évidemment étranger, persan probablement. Le Borhan-Kathi définit le mot *Ferdkhaneh*, « un lieu où un étranger, arrivant de voyage, est séquestré. » Ibn Bathoutha, dans le récit qu'il donne de sa présentation au Sultan de *Soumouthra* dit, de son côté, qu'il fut préalablement introduit par le représentant du roi dans une petite maison appelée Ferdkhaneh, que les Malays prononcent un peu différemment. Il est probable que cette maison, où l'on recevait les étrangers avant qu'ils ne fussent admis en la présence du roi, devait être un des lieux de la ville où se rassemblaient plus volontiers les curieux, et, sans aucun doute, le Ferdkhaneh d'Ibn Bathoutha n'est autre que le Delkhaneh de notre auteur, c'est-à-dire l'endroit de *Pasey* que Toun Abd el Djelil embellissait parfois de sa présence.

princesse Gamarantchang, fille du Ratou[1] de *Madjapahit*. Quant à Toun Abou'l Fadlil, il était extraordinairement savant et versé dans toutes les sciences des pandits. Beaucoup de pandits vinrent des pays sur le vent pour poser des questions au prince, et ils ne purent s'empêcher de reconnaitre la rare sagesse de ses réponses ; aussi sa renommée devint grande au pays de *Samarcande*[2]. Les filles du Sultan Ahmed Permadâla Permâla, nommées l'une Toun Medema Priâ et l'autre Toun Tokiéh Dara, étaient d'une beauté parfaite et sans rivale dans ce temps-là. Le Sultan Ahmed avait pour principaux ministres quatre grands : le premier nommé Toulos Agong Toukang Soukara; le second, nommé Baba Mentouah ; le troisième, nommé Soleiman Dinding Ayer, et le quatrième nommé Toun Châh Alem Krat[3]. Le Sultan Ahmed était épris d'une violente passion pour ses deux filles, Toun Medema Priâ et Toun Tokiéh Dara. Un jour que le Sultan tenait audience et que tous ses mantri et ses holobalang étaient en sa

---

[1] Ce mot javanais signifie roi, prince. — C'est de lui que dérive directement le mot *karaton* ou *kraton* (palais du roi) que les journaux ont fait connaître au public en parlant de la guerre entre les Hollandais et les Atchinais.

[2] Il semble résulter de ce passage qu'à cette époque les meilleurs juges de la force et de la vaillance étaient au pays de *Kling* (Coromandel), de la grâce et de l'élégance à *Java*, de la science et de l'esprit à *Samarkande*. On sait que Tamerlan fit de cette dernière ville la capitale de son empire, et que ce célèbre conquérant aimait les sciences, puisqu'il fonda une grande école à Kech, sa patrie, près Samarkande. Au temps où régnait Sultan Ahmed sur Pasey, Samarkande était l'un des foyers scientifiques et littéraires les plus actifs de l'Asie. Bien antérieurement Marco Polo disait déjà d'elle : « Samarca è una nobile città e sonvi cristiani e saracini, e sono al Gran Cane, e sono verso maestro (ch. XL. Di Samarca : I Viaggi di Marco Polo.» Édit. par Adolfo Bartoli, Firenze, 1863).

[3] A la cour de Semoudra ou Soumouthra, lors de la visite d'Ibn Bathoutha il y avait également quatre principaux ministres que le voyageur arabe appelle quatre vizirs.

présence, il adressa cette question à ses holobalang : « Si quelqu'un a des fruits de sa récolte, quel est celui qui doit en manger le premier de tous ? » Toun Perapatih Toulos Agong Toukang Soukara répondit : « O Monseigneur, Roi du monde, si nous, vos serviteurs, nous avons des fruits de notre récolte, nous devons en faire manger aux autres d'abord, et moins nous différerons de le faire, et plus notre action sera méritoire. » Toun Toulos Agong Toukang Soukara parlait ainsi, parce qu'il connaissait l'argumentation du Roi. Baba Mentouah dit : « O Monseigneur, Roi du monde, si nous, vos serviteurs, avons des fruits que nous ayons plantés, c'est à nous seulement qu'il appartient d'en manger les premiers. » Baba Mentouah ne savait pas quel était le sens des paroles du Roi. Le Sultan, après avoir entendu Baba Mentouah, fut irrité contre Toun Perapatih Toulos Agong Soukara ; mais immédiatement celui-ci envoya une femme donner connaissance à Toun Medema Priâ et à Toun Tokiéh Dara du discours tenu par le Sultan aux holobalang. Toun Medema Priâ transmit cette information à son frère Toun Brahim Bapa à *Toukos*, car Toun Brahim Bapa résidait à *Toukos*. A cette nouvelle Toun Brahim Bapa accourut, en toute hâte, à *Pasey*, et entra dans le palais du Sultan Ahmed. Il y trouva ses deux sœurs et les emmena tremblantes d'émotion à *Toukos*. Le Sultan conçut un profond ressentiment contre Toun Brahim Bapa de ce qu'il avait emmené ses deux sœurs à *Toukos*. A quelque temps de là, il arriva un très-grand navire du pays de *Kling*. Sur ce navire il y avait quatre *pendikir* [1] sans rivaux dans leur pays ; chacun d'eux l'emportait en force, en adresse et en vaillance sur tous leurs autres compagnons. Ils venaient au pays

---

Les *pendikir* sont des officiers, des chefs militaires dont le nom paraît être venu du pays de *Kling*; toutefois dans le royaume de *Pasey* il y avait des chefs indigènes qui portaient la même qualification.

de *Pasey* pour y chercher des adversaires. Dès que leur navire, arrivé au mouillage de *Pasey*, eut jeté l'ancre dans la baie de *Terley*, ils montèrent sur le rivage. Ayant rencontré des gens du pays, ils demandèrent à ces gens de la baie de *Terley* : « Quelles sont les défenses édictées par le roi dans ce pays-ci ? » Ils répondirent : « Les défenses faites par le roi, c'est de s'asseoir devant le *balei* [1] de la place royale; c'est de s'y montrer les cheveux épars et en désordre; c'est encore de s'asseoir les jambes pendantes et de balancer ses pieds [2]. Voilà les choses qui sont défendues dans ce pays-ci. » Les *pendikir*, en entendant cela, dirent : « C'est bien, tout ce qui est ainsi défendu, c'est ce que nous allons faire ! » Ils se dirigèrent vers *Pasey*, et, arrivés sur la place, ils s'installèrent le long du *balei* avec de grands plats pleins de riz; en même temps ils ébouriffèrent leurs cheveux et s'assirent les jambes pendantes en balançant leurs pieds. Aussitôt qu'on se fut aperçu de leur façon d'agir, on alla en donner connaissance à Toun Perapatih Toulos Agong Toukang Soukara ; celui-ci en fit informer Bermâmat Pantei et Meidân Pantei, et promptement ces deux *sida-sida* [3] en donnèrent avis à Boudjangga Badja

---

[1] Le *balei* est la grande salle du conseil, bâtie au milieu de chaque ville ou village. Dans les villes où réside le sultan, c'est au *balei* ou *baleiroang* qu'il se rend pour donner audience. A Madagascar le *balei* s'appelle *lapa;* c'est un bâtiment ouvert de tous côtés, formé par un toit que supportent des poteaux et situé au milieu de chaque village. C'est sous ce toit, qui rappelle nos halles de province, qu'on se réunit pour traiter des affaires communes. Aux Antilles, c'était le carbet ou grande case commune des Caraïbes, qui s'élevait au milieu de leurs habitations.

[2] Il y a, chez les Javanais, dix manières de se tenir debout et vingt manières de se tenir assis; et chacune de ces attitudes a son nom distinct et spécifiqne. Chez les Malays un homme bien élevé se reconnaît à la manière de s'asseoir.

[3] Les *sida-sida* étaient des officiers du palais, hiérarchiquement supérieurs aux bantara et aux holobalang; dans les cérémonies ils prenaient place dans la partie de la salle d'audience réservée aux

Raya, et Boudjangga Badja Raya alla ensuite annoncer leur présence à Sa Majesté le Roi du monde. Ils vinrent alors et dirent : « O Monseigneur, Roi du monde, des étrangers, des chefs des pendikir de *Kling* sont venus ici pour y chercher des adversaires, parce qu'ils n'en rencontrent pas dans leur propre pays ; ils se sont couchés sur le ventre, faisant toutes sortes de contorsions et de saletés dégoûtantes[1] ; ils se sont installés, le long du balei, avec de grands plats pleins de riz ; ils ont leurs cheveux épars et tout en désordre ; ils se sont assis, les jambes pendantes, en balançant leurs pieds. » Sultan Ahmed dit à Bermâmet Pantei et à Meidân Pantei : « Allez tous deux à *Toukos*, avertissez mon fils Toun Brahim Bapa ! » Les deux *sida-sida* se rendirent à *Toukos*, auprès de Toun Brahim Bapa et lui dirent : « O Monseigneur, il est arrivé des étrangers, des chefs des *pendikir* de *Kling ;* ils sont venus chercher des adversaires, parce qu'ils n'en rencontrent point dans leur pays ; ils se sont couchés sur le ventre, faisant toutes sortes de contorsions et de saletés dégoûtantes ; ils se sont installés le long du *balei* avec de grands plats pleins de riz ; ils ont leurs cheveux épars et tout en désordre ; ils se sont assis les jambes pendantes en balançant leurs pieds. C'est pourquoi votre bien-aimé père nous a envoyés vous en donner connaissance, Monseigneur. » Toun Brahim Bapa répondit : « Dites à Sa Majesté le Roi du monde que, demain, je serai en sa présence. » Ces deux hommes revinrent et répétèrent au Sultan les paroles de son fils.

Toun Brahim Bapa dit à Ferman Isap et à Orang Tikar : « Allez tous deux à *Padouka Barah Boukit*, convoquez de ma

---

grands dignitaires et aux ministres. Un passage du *Sadjerat malayou* que nous avons mentionné dans notre *Histoire des rois malays de Malâka* fait voir que les sida-sida n'étaient point des eunuques, comme on l'a toujours supposé jusqu'à présent.

[1] Les mots que nous avons traduits ainsi sont des mots purement javanais transcrits en caractères malays dans le texte.

part, mes oncles les pendikir de *Poulo Koukor ;* allez ensuite à *Kampong Bangka*, convoquez de ma part mes oncles les pendikir de *Kampong Bangka ;* de là au pays de *Linggir*, convoquez, de ma part, mes oncles les pahlawan de *Kampong Linggir ;* mandez en mon nom mon frère aîné Malek Akasan, mon frère aîné Ali Pendikir de *Kampong Tchina*, et Toun Bidjaya Panggeiran et Rawana Pematang avec leurs hommes[1]. Qu'ils viennent tous avec vous ! » Ferman Isap et Orang Tikar partirent pour aller convoquer ces *pahlawan* et ces *pendikir*. Tous accoururent à l'appel, mais le visage triste et les sourcils froncés, ils dirent : « O Monseigneur, jamais vos serviteurs n'ont été convoqués en toute hâte, comme cette fois-ci ; s'ils sont destinés à périr, n'aurait-il pas été possible de différer un peu ? Voilà ! » Toun Brahim Bapa leur répondit : « Hélas ! mes oncles et mes frères aînés, je vous ai tous mandés ici à cause de ce qui survient au Roi du monde. Des étrangers, des chefs des *pendikir* de *Kling* sont arrivés ici pour y chercher des adversaires, parce qu'ils n'en rencontrent pas dans leur propre pays. Ils se sont couchés sur le ventre, faisant toutes sortes de contorsions et de saletés dégoûtantes ; ils se sont installés le long du *balei* avec de grands plats pleins de riz ; ils ont leurs cheveux épars et tout en désordre, ils se sont assis les jambes pendantes en balançant leurs pieds. » Après avoir entendu ce discours de Toun Brahim Bapa, ils dirent : « O Monseigneur, avec l'assistance du souverain maître des armées de l'univers, s'il plaît à Dieu le Très-Haut, ce sera nous qui combattrons ces chefs des *pendikir* de *Kling*. » Ensuite Toun Brahim Bapa dit à Ferman Isap et à Orang Tikar : « Mes oncles, allez tous deux prendre pour moi chacun une *gontcha*[2] de sable. » Ils

---

[1] Les titres d'oncle et de frère aîné sont donnés ici par amitié et par respect et n'indiquent point une parenté réelle entre Toun Brahim Bapa et les palahwan et pendikir qu'il convoque.

[2] La *gontcha* est une mesure de capacité encore usitée aujourd'hui

allèrent prendre du sable, mais pas une *gontcha* chacun, seulement cinq *nellei* qu'il leur fut impossible d'apporter. Alors Toun Brahim Bapa alla lui-même sur le bord de la mer pour y chercher du sable, il en prit et en pesa une *gontcha* de sa main droite et une *gontcha* de sa main gauche, les équilibrant pour rejeter l'excédant du poids, et en le faisant il ne transpira même pas. Toun Brahim Bapa consulta le sort à l'aide de ce sable, en présence de ses maîtres [1]. Ensuite il dit à Ferman Isap et à Orang Tikar : « Mes oncles, appelez-moi Wasit Makâma et Wasit Peirak, et en un instant ces hommes parurent. Toun Brahim Bapa leur dit : « Wasit Makâma et vous, Wasit Peirak, battez-moi le tambour de guerre et faites-moi sonner le clairon de guerre, parce que je veux m'amuser avec mes maîtres et mes oncles. » Et le tambour battit et le clairon sonna. Padouka Sri Sultan fut réveillé en sursaut par le bruit du tambour de guerre, et appelant Dâra Zélikha Tangkap, il lui parla ainsi : « Ah! Dâra Zélikha Tangkap! descendante d'Orang Terdjounan Panggeiran, vous qui avez l'autorité sur mes concubines et le titre de Toun Dermâdakâra! réveillez-vous, je vous en prie! Est-ce que vous n'entendez pas le bruit du tambour de guerre à *Toukos?* Le tambour bat et le jour point à peine, la lune éclaire encore la nuit. Qu'on sache d'où viennent ces ennemis, en quel

---

pour les grains. L'Anglais Milburn, dans son utile ouvrage intitulé : *Oriental commerce*, dit qu'il faut

8 bambous pour 1 nelly;
10 nellys pour 1 guncha;
10 gunchas pour 1 koïang.

D'où il suit que la *gontcha* ou déci-koïan devait représenter un poids de plus de 350 kilogrammes, car le koïan de riz à Palembang est estimé à 6,400 livres d'Angleterre, d'après Marsden.

[1] Consulter le sort avec du sable, c'est pratiquer la *géomancie*, la science que les Arabes nomment *Khatt at raml* (Lignes de sable) et dont ils ont composé maints traités plus ou moins volumineux.

nombre ils sont et qui les commande ! » Dâra Zélikha Tangkap, réveillée en sursaut, dit en balbutiant : « Il me faut mes vêtements. » Elle n'était pas complétement vêtue, ses cheveux n'étaient ni roulés, ni tressés, ni entremêlés de roses lorsqu'elle vint et dit : « O Monseigneur, Roi du monde, pourquoi votre servante est-elle appelée ainsi au moment où elle dormait profondément, lorsque le jour commence à poindre, et que la lune, vers le sud, brille dans la nuit. » Le bien-aimé Roi du monde dit alors : « Ah ! Dâra Zélikha Tangkap titrée Toun Dermâdakâra, n'entendez-vous pas le tambour à *Toukos ?* Le tambour bat quand le jour point à peine, et que la lune éclaire encore la nuit. Qu'on sache d'où viennent ces ennemis, en quel nombre ils sont et qui les commande ! Je vous en prie, envoyez les gens qui sont en bas du palais voir ce qu'il y a ! Toun Dermâdakâra s'en alla demander quels étaient les gens qui se trouvaient en bas du palais, et ils répondirent : « C'est nous, Bermâmet Pantei et Meidân Pantei, les serviteurs du feu roi, avec Boudjangga-Badja-Raya, Malek-Soleiman et Châh-Alem-Koto. » Dâra Zélikha Tangkap leur dit alors : « N'entendez-vous pas le tambour de guerre à *Toukos ?* Le tambour bat lorsque le jour point à peine et que la lune éclaire encore la nuit. Qu'on sache d'où viennent ces ennemis, en quel nombre ils sont et qui les commande ! Je vous en prie, allez voir ! » Bermâmet Pantei et Meidân Pantei se mirent en route pour aller voir du côté de *Toukos*, et ils virent Toun Brahim Bapa qui s'amusait avec ses maîtres et ses holobalang. Bermâmet Pantei et Meidân Pantei se hâtèrent de revenir de *Toukos*, et à leur retour ils dirent : « O Dermâdakâra Tangkap, nous voilà revenus tous deux de *Toukos*, il n'y a pas un seul ennemi ; c'est Toun Brahim Bapa qui joue et s'amuse avec ses holobalang et ses maîtres. » Et Dâra Zélikha Tangkap dit au Roi du monde : « Il n'y a pas un seul ennemi, mais c'est votre bien-aimé fils Toun Brahim Bapa qui joue et s'amuse avec ses holobalang. » Alors Sultan Ahmed Permadâla Permâla, s'adressant à Dâra

Zélikha Tangkap, lui dit : « Ah ! Dàra Zélikha Tangkap, titrée Toun Dermàdakàra, j'ai un secret à vous confier, gardez-vous bien de le révéler à personne : « Que ma royauté finisse et que je ne sente jamais l'odeur du séjour céleste, si je ne tue pas Si-Brahim Bapa ! »

Dès que le jour fut levé, Toun Brahim Bapa dit à son bandhari nommé Dara Sapir : « Pile-moi du cosmétique et pétris-le avec du jus de limon, je veux me baigner avec mes oncles et mes maitres. » Dara Sapir ouvrit la porte d'une caisse, pila du cosmétique, le pétrit avec du jus de limon et sau-poudra cette pâte de poudre d'or. Toun Brahim Bapa, ses holobalang et ses maitres, munis de cosmétique et de limons, s'en allèrent tous à *Songay Simpang*. Après s'être baigné, le prince revint dans son palais ; là il fit ouvrir un coffre, et on en sortit des habillements complets et magnifiques dont il gratifia ses oncles, ses frères aînés et ses holobalang. Toun Brahim Bapa le premier se revêtit d'un nouvel habillement. Il avait un *kaïn* de soie jaune d'une étoffe très-fine et excessivement souple, la *pontcha*[1] était de couleur de flamme tirant sur le clair, bordée d'or ciselé, frangée d'argent et de pierreries avec de petites clochettes. Son *badjou* resplendissait comme les rayons du soleil, avec ses rangées de boutons formés de pierres précieuses et d'améthystes rouges. Il était coiffé d'un turban d'une étoffe de soie peinte de la Chine, bordé d'or, parsemé de pierreries, frangé de perles et surmonté d'une lune aux reflets lumineux. Il avait des bracelets en forme de dragons qui faisaient jusqu'à sept tours. Son kris, dans un fourreau d'or, avait une poignée toute garnie de rubis. Il était ceint du glaive *Hali-lintar*[2], il portait un car-

---

[1] La *pontcha* est le bout du *kaïn* ou *kaïn-sarong*, qui retombe en forme de pan ou de queue, et qui forme souvent l'une des parties les plus ornées du vêtement.

[2] *Hali lintar*, c'est-à-dire *coup de tonnerre*. Les glaives des héros les plus fameux ont des noms chez les Malays, aussi bien que chez

quois enrichi de pierreries et à son épaule gauche était suspendu un arc d'or. Son air imposant respirait la force et la vaillance, et ses paroles étaient pleines de douceur; il ressemblait à un tigre auquel rien ne peut résister [1]. Alors le prince se mit en marche suivi de ses holobalang et de ses maitres qui tous s'avancèrent pour combattre les pendikir. Toun Brahim Bapa n'avait pas son pareil avec son arc resplendissant, son badjou aux couleurs éclatantes et son carquois garni de javelines au bruit retentissant. Ses guides arrivèrent à la porte *Tanei*, puis ils entrèrent dans l'enceinte. Le Sultan, effrayé à la vue de cette foule d'hommes entrés dans l'enceinte, appela Dâra Zélikha Tangkap : « Ah ! Dâra Zélikha Tangkap ! s'écria-t-il, voyez, je vous en prie, quels sont tous ces gens qui viennent d'entrer ? » Dâra Zélikha Tangkap envoya voir à la porte *Tanei*, et l'on vit que c'étaient les guides de Toun Brahim Bapa. Elle l'annonça au prince en ces termes : « O Monseigneur, Roi du monde, il n'y a absolument rien ; ce sont les guides de votre bien-aimé fils Toun Brahim Bapa qui sont entrés. » Toun Brahim Bapa, arrivé à son tour à la porte *Tanei*, dit à Ferman Isap et à Orang Tikar : « O mes deux oncles, allez tous deux à ma mère Dâra Zélikha Tangkap titrée Dermâdakâra lui faire savoir que je demande pour moi le cheval titré Kouda-Semberâni, fils de

---

les Arabes du temps de Mahomet et nos paladins du moyen âge. A côté de la célèbre Durandal et de Zoulfikar nous pouvons citer le fameux Semoundang-Guiri qui a 190 entailles reçues en combattant et en tuant Sikatimouno, le chef des mauvais Esprits, et que les sultans de Menangkabau se vantaient de posséder dans leur trésor héréditaire. On voit, en ce moment, à l'Exposition de l'Union des Beaux-Arts, au Palais de l'industrie, un sabre persan, à deux lames divergentes, qui porte son nom Asad'oullah (Lion de Dieu) inscrit en lettres d'or sur la lame près de la poignée.

« On sait que dans les pays malays le lion est inconnu; c'est pourquoi ce noble animal n'est pas choisi par notre auteur pour représenter le port majestueux et la fière attitude de son héros.

Kouda Parsi [1]. » Ils allèrent à Dâra Zélikha Tangkap et lui dirent : « O Toun Dermâdakâra, portez à Sa Majesté le Roi du monde les paroles de son bien-aimé fils Toun Brahim Bapa; dites-lui qu'il demande Kouda Semberâni, fils de Kouda-Parsi. » Alors Dâra Zélikha Tangkap, se présentant devant le Sultan, lui dit : « O Monseigneur, Roi du monde, voilà que votre bien-aimé fils Toun Brahim Bapa demande le cheval sauvage, à la taie sur l'œil, Semberâni, fils de Kouda-Parsi. »

Le Sultan répondit aussitôt : « Ah ! Dâra Zélikha Tangkap, je ne retiendrai point ce cheval, car il est fou et n'a jamais été monté par un homme ; si mon fils Si-Brahim Bapa veut monter ce cheval, qu'on le lui donne avec la bride et la selle. » Dâra Zélikha Tangkap ordonna qu'on fit sortir ce cheval et qu'on le donnât, avec la bride et la selle, à Ferman Isap et à Orang Tikar. Ces deux hommes s'empressèrent de partir et d'amener le cheval à Toun Brahim Bapa. Le Sultan alors sortit sur l'esplanade pour voir les exercices de Toun Brahim Bapa ; celui-ci l'aperçut et se tint debout respectueusement en présence du Roi, puis s'inclina.

Le Sultan dit à Bermâmet Pantei et à Meidân Pantei ·

---

[1] Le *Kouda-Semberâni* (cheval Semberâni) est un cheval fabuleux qui, dans le *Sadjerat malayou*, fait traverser à son cavalier Râdja Sourân, prince de l'Inde, les espaces terrestres, aériens et sous-marins, l'emporte jusque dans son royaume et retourne ensuite auprès de son maître dans une contrée lointaine située au fond de la mer. Ce cheval légendaire s'appelle *Ḫars el Baḥri* (cheval marin); c'est précisément le nom du père du Kouda Semberâni que Brahim Bapa veut monter. Nous voyons là une tradition qui nous montre que le cheval de l'Archipel indien doit être une importation de la Perse; et, à ce propos, nous croyons devoir noter, en passant, sauf à revenir plus tard sur ce sujet, que l'influence persane dans les îles malayses fut beaucoup plus grande qu'on ne le suppose généralement.

« Faites connaître à mon fils Si-Brahim-Bapa que j'ordonne qu'il monte ce cheval en présence des étrangers, chefs des pendikir de *Kling*, et qu'il pique vers *Toukos*. » Bermâmet Pantei et Meidân Pantei reçurent avec respect les paroles royales et les portèrent à Toun Brahim Bapa.

« O Monseigneur Brahim Bapa, votre bien-aimé père ordonne que vous montiez ce cheval en présence des étrangers, chefs des pendikir de *Kling*. » Toun Brahim Bapa salua le Sultan, puis il monta sur son cheval, et le fit caracoler sur l'esplanade. Il le maintenait et le gouvernait au milieu des nuages de poussière qu'il soulevait. Saluant de nouveau le Roi comme il avait fait au moment de monter à cheval, il piqua des deux et s'élança vers *Toukos*. En un instant il disparut à tous les yeux, et le Sultan se lamentait déjà, disant : « Hélas ! mon fils a disparu. Où est-il ? Comment savoir où le chercher ? On ne m'a point écouté quand je disais que ce cheval était fou et qu'il n'avait jamais été monté ! » Et tout d'un coup, en un moment, Toun Brahim Bapa reparut en présence du Sultan, faisant bondir et caracoler son cheval, semblable à un paon qui fait la roue. Quant au Sultan, sa vue inspirait l'effroi, il ressemblait à un éléphant furieux. Il dit à Bermâmet Pantei et à Meidân Pantei : « Informez mon fils Si-Brahim Bapa que j'ordonne qu'il se livre à ses jeux en présence des étrangers, les pendikir de *Kling*, et que je veux qu'il efface ma honte. » Bermâmet Pantei et Meidân Pantei reçurent avec respect les paroles royales et allèrent les porter à Toun Brahim Bapa. Ces deux hommes lui dirent : « Le Roi du monde ordonne que Monseigneur se livre à ses jeux en présence des étrangers les pendikir de *Kling*. » Toun Brahim Bapa répondit : « Puisque le Roi du monde le veut ainsi, nous demanderons une épée et un bouclier. » Ces deux hommes s'en retournèrent et dirent : « O Monseigneur, Roi du monde, votre bien-aimé fils demande une épée et un bouclier. Sultan Ahmed leur dit : « Allez chercher les épées et les boucliers, et apportez-les ici ; quels que soient l'épée et le bouclier qui plai-

sent au cœur de mon fils, il pourra les prendre. » Ils allèrent promptement chercher les épées et les boucliers, et les apportèrent en présence du Sultan. Toun Brahim Bapa salua le Sultan, puis il passa en revue les épées et les boucliers. Il prit l'épée la plus grande de toutes et le bouclier le plus grand de tous; après quoi, s'inclinant devant le Sultan, il descendit à terre en relevant ses vêtements; de sa main droite il tenait serrée la garde de son épée, et de sa main gauche il portait son bouclier. Alors les tambours battirent et les clairons sonnèrent, mêlant leurs sons éclatants. Le prince parut d'abord avec un de ses maitres, pahlawan de *Kampong Badal;* ensuite il montra sa force avec un de ses maitres le pendikir Ali de *Poulo-Koukor*. Le prince montra encore son habileté avec un autre de ses maitres, pahlawan de *Kampong-Bangka*. Celui-ci lança en l'air la chair d'une noix de coco, et Toun Brahim Bapa, la frappant de son *pârang* [1], la coupa en deux : une moitié disparut invisible, et l'autre moitié tomba à terre avec toute son eau. Après cela, le prince reparut avec son maitre, pahlawan de *Kampong Linggir* ; celui-ci lança en l'air une noix d'arek sèche, et Toun Brahim Bapa, la frappant de son pârang, la fendit en deux morceaux ; l'un disparut invisible et l'autre tomba à terre. Encore une fois, le prince revint avec ses maitres et le pendikir Ali de *Kampong Tchina*. Ils plantèrent en terre un arékier, et Toun Brahim Bapa le fendit du haut en bas sans le renverser; mais dès que le vent souffla, l'arékier tomba fendu en quatre. Toun Brahim Bapa bondit alors tantôt à droite, tantôt à gauche, agitant son bouclier de la main gauche et faisant tournoyer son épée de la main droite, avec une rapidité telle qu'on ne pouvait plus voir ni le bouclier ni la lame de son épée. Toun Brahim Bapa

---

[1] Le *pârang* est une sorte de serpe, propre à couper et à fendre, qu'il ne faut pas confondre avec le *pedang*, glaive ou sabre.

s'inclina et salua Sultan Ahmed, et tous ses maîtres vinrent après lui s'incliner devant le Sultan et le saluer. Les pendikir de *Kling*, après avoir vu la force de Toun Brahim Bapa, demeurèrent confondus et stupéfaits; leurs mentons furent saisis de tremblements, ils avaient la mine de poules que le milan a glacées d'effroi. Ils se disaient entre eux : « Nous n'avons jamais vu un homme de la force et de l'adresse de Toun Brahim Bapa; n'allons pas nous mesurer avec lui! Rien qu'à le voir, on ressent une sorte de crainte. » Le Sultan leur dit : « Eh bien, pendikir de *Kling!* luttez donc avec mes holobalang et mes pendikir ici présents! » Les pendikir de *Kling* gardèrent le silence. Couverts de confusion et la tête basse, ils retournèrent à leur navire et sur-le-champ mirent à la voile. Le Sultan dit alors à Toun Brahim Bapa : « Ame de votre père, lumière de ses yeux, emmenez avec vous tous ces hommes de *Houlou Songai!* » Et, pendant que le Sultan rentrait dans son palais, Toun Brahim Bapa s'en retournait à *Toukos*, emmenant avec lui les gens de *Houlou Songai*, en même temps que ses maitres, ses oncles, ses frères aînés, et tous ensemble ils y firent bombance, mangeant, buvant et se divertissant. Après cela, tout le monde prit congé de Toun Brahim Bapa, et chacun s'en retourna chez soi.

A quelque temps de là, un vendredi, Toun Brahim Bapa, étant allé se promener à *Pasey*, entra dans l'enclos du Sultan et monta au bâtiment des femmes, c'est-à-dire dans la partie reculée du palais. Là il vit Toun Fatimah Lempo, titrée Tamban Liangan, assise et occupée à faire un bouquet avec Dâra Zélikha ; or c'était une concubine de Sultan Ahmed. Toun Brahim Bapa demanda : « Pour qui ma mère Toun Fatimah Lempo arrange-t-elle ces fleurs? » Elle répondit : « pour la mosquée! » Toun Brahim Bapa, après avoir entendu ces paroles, s'assit en se penchant du côté de Dâra Zélikha. Son bouquet arrangé, Toun Fatimah se leva d'un bond et s'enfuit, emportant ses fleurs dans le palais. Toun

Brahim Bapa, fâché, s'élança à sa poursuite pour l'attraper, et la saisit par la *pontcha* de son *kaïn ;* mais dans son élan il heurta de son épaule la porte du palais et lâcha prise. Le Sultan Ahmed, dans son alcôve, fut réveillé en sursaut; or ce palais renfermait dix-neuf salles, et les hautes colonnes qui en formaient le pourtour furent ébranlées comme par un tremblement de terre. Le Sultan appela Dâra Zélikha Tangkap. « Ah! Dâra Zélikha Tangkap, dit-il, qu'est-ce qu'il y a ? Le palais a été secoué. Est-ce un tremblement de terre? Cela pourrait bien être! » Dâra Zélikha sortit et vit Toun Brahim Bapa qui voulait attraper Toun Fatimah Lempo. Revenant alors auprès du Sultan, elle lui dit : « O Monseigneur, Roi du monde, il n'y a absolument rien; c'est votre bien-aimé fils Brahim Bapa qui, en jouant et folâtrant avec Toun Fatimah Lempo, a heurté de son épaule la porte du palais. » Le Sultan furieux dit à Dâra Zélikha Tangkap : « Ah! Dâra Zélikha Tangkap, titrée Toun Dermâdakâra, descendante d'Orang Terdjounan Nesim Panggeiran Djâna Bidjanâma de *Songai-Rahat!* comme vous avez autorité sur toutes mes concubines dans ce palais, je vous confie mon secret; gardez-vous de le révéler à personne! Si je ne tue pas Si-Brahim Bapa, que ma royauté finisse et que je ne sente jamais l'odeur du séjour céleste! »

Sultan Ahmed, songeant alors aux moyens de le tuer, se dit : « Il faut que je le fasse venir à *Houlou Songai* ! c'est là que je le ferai mettre à mort! » Il dit ensuite à Bermâmet Pantei et à Meidân Pantei : « Allez-vous-en tous deux convoquer de ma part Toun Perapatih Toulos Agong Toukang Soukara et Baba Mentouah et tous mes holobalang. » Bermâmet Pantei et Meidân Pantei allèrent tous les mander. Quand ils furent arrivés en la présence de Sultan Ahmed, celui-ci dit à ses holobalang et à ses mantri : « Allons nous promener à *Houlou Songai !* Nous nous divertirons, nous mangerons des rama-rama bersil, nous mangerons des crabes à nageoires, nous mangerons des écrevisses à pinces, nous mangerons des

lembadok pleines pour la première fois, nous mangerons des pâtines œuvées[1]. » Et il leur ordonna à tous de se préparer à le suivre. Le Sultan demanda à ses holobalang : « Qui devons-nous laisser ici pour gouverner *Pasey ?* » Baba Mentouah répondit : « O Monseigneur, Roi du monde, dans la pensée de votre serviteur, celui qu'il convient de faire rester ici, c'est votre bien-aimé fils Toun Brahim Bapa, attendu que c'est un pahlawan. » Le Sultan, entendant ces paroles, dit : « Nous ne pouvons pas laisser à *Pasey* Si-Brahim Bapa ; c'est lui qui nous prendra du poisson et jettera l'épervier. » Malek Soleiman Dinding Ayer dit : « O Monseigneur, Roi du monde, si la parole de votre serviteur est accueillie, celui qu'il convient de faire rester ici, pour gouverner *Pasey*, c'est Toun Abou'l Fadlil. » Mais le prince rejeta cet avis, disant : « Abou'l Fadlil ne doit pas se séparer de nous. » Toun Perapatih Toulos Agong Toukang Soukara dit alors : « O Monseigneur, Roi du monde, dans la pensée de votre serviteur, il convient que ce soit Toun Abd el Djelil qui soit désigné pour rester ici, parce que votre fils bien-aimé est très-beau : s'il s'habille à la mode de Java, il ressemble à un Javanais ; s'il s'habille à la mode chinoise, il ressemble à un Chinois ; s'il s'habille à la mode de Siam, il a l'air d'un Siamois ; s'il s'habille à la mode arabe, on le prend pour un Arabe. » — « Il convient, conclut le Sultan, que nous laissions à *Pasey* Si-Abd el Djelil ! » puis, s'adressant à Bermâmet Pantei et à Meidân Pantei, « allez tous deux à *Toukos* faire savoir à Si-Brahim Bapa que je veux manger des rama-rama bersil, des

---

[1] Les *rama-rama bersil*, les *lembadok* et les *pâtines* sont des poissons que nous n'avons vus jusqu'à ce jour mentionnés nulle part ailleurs. Le mot *pâtine* figure pourtant dans les notes manuscrites marginales dont M. H. Fontanier, ancien consul en Chine, a enrichi son exemplaire du Dictionnaire malay de Marsden, mais il ne le mentionne que pour dire que c'est le nom d'un poisson, ce que nous savions d'ailleurs.

crabes à nageoires, des écrevisses à pinces, des lembadok pleines pour la première fois et des pâtines œuvées. » Ils allèrent tous deux à *Toukos* auprès de Toun Brahim Bapa. A leur arrivée à *Toukos*, ils dirent : « O Monseigneur, Roi du monde, votre bien-aimé père le Sultan veut aller faire une excursion à *Houlou Songai* et remonter jusqu'à l'anse de *Toury* pour y manger des rama-rama bersil, des crabes à nageoires, des écrevisses à pinces, des lembadok pleines pour la première fois et des pâtines œuvées. Monseigneur, préparez-vous à suivre, sans retard, votre bien-aimé père à *Houlou Songai!* » Bermâmet Pantei et Meidân Pantei prirent congé du prince et revinrent en la présence du Sultan lui présenter les hommages de Toun Brahim Bapa. Le prince dit à Ferman Isap et à Orang Tikar : « Ah ! mes deux oncles, allez à *Houlou Songai*, ordonnez qu'on nettoie les chemins et qu'on fasse disparaître les bois qui bordent la rivière, parce que Padouka Sultan veut partir pour *Houlou Songai* et aller s'amuser à l'anse de *Toury ;* ensuite vous irez à *Belatap* chez Mâlim Zeinal Belatap et Mâlim Pagar Sah, vous passerez au kampong chez Si-Ali-Ketchil Pahat Poutara, chez Si-Bintang Timor et chez Si-Akap Gagah Menggangkat ; vous leur direz de m'attendre à la plage de *Monggong.* » Ferman Isap et Orang Tikar saluèrent et partirent tous deux pour *Houlou Songai*, afin d'informer les habitants que le Sultan allait se mettre en route pour venir faire une excursion dans leur pays. Toun Brahim Bapa, après avoir pleuré avec tous les gens de sa maison, se rendit au bazar. Là il se tint debout et dit : « Vous tous, gens du bazar, peut-être ne vous réunirai-je plus ; peut-être ne pourrai-je plus me divertir avec vous, car je vais suivre le Sultan à *Houlou Songai* et à *Boukit Fadouli Allah.* Peut-être reviendrai-je ! peut-être ne reviendrai-je pas ! » Tous les gens du bazar s'écrièrent : « O Monseigneur Toun Brahim Bapa, où sont vos ennemis ? D'où viennent vos adversaires ? Pourquoi Monseigneur parle-t-il absolument comme s'il n'y avait plus nul secours possible à attendre de

nous tous habitants de cette ville de Toukos? Qui donc nous empêchera d'agir pour vous selon notre volonté? » Toun Brahim Bapa dit : « Taisez-vous! Si-Brahim Bapa ne voudra jamais être un rebelle. S'il le voulait, dans Pasey pas un homme de Pasey, dans Java pas un Javanais, dans la Chine pas un Chinois, dans Siam pas un Siamois, dans Kling pas un Kling ne serait capable de résister à Toun Brahim Bapa. Si je n'ai pas un royaume dans ce monde-ci, eh bien! je pourrai peut-être en obtenir un dans l'autre. » Toun Brahim Bapa venait de franchir la porte *Tanei*, lorsqu'il rencontra Malek Soleiman Dinding Ayer et lui dit : « O mon oncle Malek Soleiman Dinding Ayer, probablement je ne pourrai plus me divertir avec vous, car je vais partir pour *Houlou Songai* et *Boukit Fadouli Allah;* peut-être reviendrai-je! peut-être ne reviendrai-je pas! » Malek Soleiman et le prince versèrent tous deux des larmes. Toun Brahim Bapa rentra dans sa maison, et tous ceux qui l'habitaient, les serviteurs, les esclaves, éclatèrent en sanglots.

Padouka Sultan effectua son départ avec le cérémonial usité par les rois en voyage de plaisir, et il dit à Bermâmet Pantei et à Meidân Pantei : « Allez tous deux à Si-Brahim Bapa; dites-lui que je suis en marche. » Et il remonta vers *Houlou Songai*, emmenant avec lui ses femmes et ses concubines avec toutes leurs suivantes. Quand Bermâmet Pantei et Meidân Pantei eurent rempli leur mission près de Toun Brahim Bapa, le prince descendit avec ses deux sœurs, et, en passant par le bazar, il dit : « Vous tous, hommes du bazar, restez ici! Pour moi, je remonte la rivière pour suivre le Sultan à *Houlou Songai* et à *Boukit Fadouli Allah*. Peut-être reviendrai-je! peut-être ne reviendrai-je pas! » Les gens du bazar se mirent à pleurer, et des larmes tombèrent de tous les yeux quand ils appelèrent sur Toun Brahim Bapa la bénédiction de Dieu. Toun Brahim Bapa alla jusqu'à *Simpang*, il monta sur son prahau, s'assit à la poupe et prit sa pagaie. Elle était large de trois coudées, le manche

mesurait trois empans de tour et sept coudées de longueur. D'un seul coup de sa pagaie il franchissait l'espace d'un *rantau* [1].

Padouka Sultan, étant arrivé à l'anse de *Sanggong*, dit à Bermâmet Pantei et à Meidân Pantei : « Allez porter l'ordre à Si-Brahim Bapa de pêcher à l'épervier ! » Et ces deux hommes allèrent porter cet ordre à Toun Brahim Bapa. Le prince vint donc pêcher dans l'anse de *Sanggong*. Après avoir préparé son épervier, Toun Brahim Bapa le lança. Dès que Padouka Sultan eut vu plonger l'épervier, il fit un signe à ses holobalang, et, au moment où Toun Brahim Bapa était occupé à le tirer de l'eau, tous ces gens dégaînèrent leurs glaives et leurs javelines pour frapper et transpercer le prince. Mais il nagea entre deux eaux, et à un *rantau* de distance il reparut tout à coup montant à terre.

A sa vue le Sultan et les holobalang demeurèrent confondus et tremblants, leurs visages pâlirent et le cliquetis des glaives et des javelines retentit. Le Sultan remonta plus haut encore vers la source de la rivière, pendant que Toun Brahim Bapa, jetant de nouveau son épervier, faisait une pêche abondante de rama-rama bersil, de crabes à nageoires, d'écrevisses à pinces, de lembadok pleines pour la première fois, et de pâtines œuvées.

Par son ordre tout fut porté à Sultan Ahmed. Il remonta ensuite la rivière et arriva à la plage de *Monggong*. Là, tous ses holobalang l'attendaient et parurent en sa présence. Alors Toun Brahim Bapa s'assit à la proue de son prahau où il avait exposé à l'air son épervier, et, s'adressant à ses holobalang, il leur dit : « O vous, mes camarades et mes compagnons,

---

[1] La signification propre du *rantau* est une certaine étendue plane, comme celle d'une plage sur les bords de la mer ou la largeur d'une rivière; ici ce mot doit être considéré comme indiquant une certaine distance qui sert d'unité de mesure, mais dont nous n'avons pas la valeur, même approximative.

probablement je ne me divertirai plus avec vous, car je vais à *Houlou Songai* et à *Boukit Fadouli Allah*. Peut-être reviendrai-je ! peut-être ne reviendrai-je pas ! » Tous alors s'écrièrent : « O Monseigneur ! pourquoi Monseigneur parle-t-il ainsi, à nous tous ses serviteurs, comme s'il comptait pour rien le secours de nos bras ? Qui nous empêchera d'agir pour Monseigneur suivant notre volonté ? » Tôun Brahim Bapa leur répondit : « Camarades et compagnons, taisez-vous ! Jamais je ne serai un rebelle. Si je consentais à le devenir, dans Pasey pas un homme de Pasey, à Siam pas un Siamois, dans la Chine pas un Chinois, dans Java pas un Javanais, dans Kling pas un Kling ne serait capable de me résister ! »

Si-Pahat Poutara et Si-Bintang Timor et Si-Akap Gagah Menggangkat et Mâlim Zeinal et Mâlim Pagar Sah lui dirent : « O Monseigneur ! pourquoi Monseigneur parle-t-il ainsi ? » Et le prince répéta : « Taisez-vous ! Si je n'ai pas un royaume dans ce monde-ci, s'il plaît à Dieu le Très-Haut, j'en obtiendrai certainement un dans l'autre ! » Toun Brahim Bapa dit à Si-Ali-Ketchil-Pahat-Poutara et à Mâlim Zeinal Belatap : « Mes oncles, je vous en prie, luttez tous deux ensemble, que je vous voie un moment ! » Et ces deux hommes se prirent par les mains ; puis s'étant saisis à bras le corps, se tiraillant et s'entraînant mutuellement, ils finirent par s'embourber jusqu'aux genoux. Toun Brahim Bapa leur dit : « Mes deux oncles, vous êtes aussi forts l'un que l'autre. »

Si-Pahat-Poutara répliqua : « O Monseigneur, puisque je n'ai pas peur du nom de rebelle, je puis bien lutter avec Monseigneur ! » Le prince sourit en entendant ces paroles de Si-Ali-Ketchil-Pahat-Poutara. Il enleva son épervier, et après l'avoir mis de côté, il descendit sur le sable de la rive. Là, le prince s'étendit tout de son long et dit à Si-Pahat-Poutara de lui maintenir les pieds dressés en l'air. Si-Pahat-Poutara, après les avoir levés en l'air, fit, pour les maintenir

en cette position et les empêcher de bouger, un effort tellement violent, que de ses dix doigts sortirent dix gouttes de sang. Mais les pieds se remuèrent tout d'un coup, et Si-Pahat-Poutara fut lancé à la renverse comme une feuille fanée qu'emporte un tourbillon de vent. Toun Brahim Bapa sourit et remonta sur son prahau.

Sur ces entrefaites, Sultan Ahmed était arrivé à *Tandjong Ara*, mais son prahau et ceux des holobalang, en longeant cette pointe, avaient échoué contre un tronc d'arbre. Le prince ordonna à ses holobalang et à tous ses gens de soulever ce tronc, mais ils ne purent en venir à bout. Alors même commandement fut fait aux éléphants titrés[1] : Dewala-Laout, Tchérémin-Tchina, Radja-Berouang, Radja-Tangkas, Birama-Pasey, Semporna-Darma-Otama, Sri-Nagri, Arek-Api, et d'autres encore, et tous ensemble furent également impuissants.

Alors Sultan Ahmed dit à Bermâmet Pantei et à Meidân Pantei : « Allez tous deux mander mon fils Toun Brahim Bapa ! » Ils partirent aussitôt, et en arrivant ils dirent ; « O Monseigneur Toun Brahim Bapa ! Padouka Sultan nous a envoyés mander Monseigneur, parce que son prahau est échoué sur un tronc d'arbre à *Tandjong Ara*. Ordre a été donné de le soulever à tous les holobalang et aux gens des prahau aussi bien qu'à tous les éléphants titrés, mais cela ne leur a été possible ni aux uns, ni aux autres. Que Monseigneur vienne donc promptement ! » Alors Toun Brahim Bapa voulut partir pour *Tandjong Ara*, mais Si-Ali-Ketchil-Pahat-

---

[1] Dans les pays malays comme à Siam, il y a des éléphants titrés : ce sont les éléphants du roi les plus remarquables par leurs qualités naturelles et par les services rendus. Un des exercices auxquels on dressait les princes à Pasey comme à Siam était de monter et diriger les éléphants; nous avons vu que Sultan Malek el Mahmoud, dont l'éducation avait été confiée aux soins de Sid Ali Geyâs-ed-Dyn, avait appris, dès sa première jeunesse, à conduire un éléphant.

Poutara et Si-Bintang-Timor et Si-Akap-Gagah-Menggangkat et Màlim-Zeinal-Belatap et Màlim-Pagar-Sah lui dirent : « O Monseigneur, puisque notre riz est cuit et que nos volailles sont tuées, nous vous en prions, Monseigneur, attendez encore un moment ! » Toun Brahim Bapa répondit : « Camarades et compagnons, que venez-vous me parler, en ce moment, de votre riz et de votre kerry ! Pour moi, c'est absolument comme si je venais d'en manger, car voilà que je suis appelé en hâte par Padouka Sultan. » Ensuite il se mit en route et arriva à *Tandjong Ara.*

Sultan Ahmed, l'ayant aperçu au moment même de son arrivée, lui dit : « O mon fils, voyez mon prahau et ceux de mes holobalang ! Ils sont échoués sur ce tronc d'arbre. Que pensez-vous de cela, mon fils ? » Toun Brahim Bapa s'inclina et salua ; puis il alla droit au tronc d'arbre et l'ébranla depuis le pied jusqu'à la cime. « Vous tous, mes holobalang, dit-il, mettez la main au prahau de Padouka Sultan, pendant que je vais remuer ce tronc ! » Il dit et plongea, et il ébranla de nouveau l'arbre depuis le pied jusqu'à la cime, puis dégainant son khandjar il scia l'arbre, et, quand il fut scié, il le poussa à coups de pieds. Alors de cet arbre coupé en deux une partie fut dispersée en amont à environ deux *rantau* de distance; tous les prahau flottèrent renversés, les uns enfoncés, les autres par-dessus, les autres engagés dans la forêt formée par les débris que le courant rapide avait rassemblés. Le prahau du Sultan flotta à une distance d'environ un *rantau.* Toun Brahim Bapa plongea encore une fois et resta longtemps sous l'eau. Le Sultan feignit de se désoler, et il se lamentait ainsi : « Hélas ! mon fils Toun Brahim Bapa a disparu ! Où est-il ? A-t-il trouvé la mort sous cet arbre renversé ? Hélas ! lumière de mes yeux ! fruit de mon cœur ! comment savoir où tu es maintenant et en quel état ? » Toun Brahim Bapa, cependant, plongeait et remontait le courant en emportant une partie du tronc à environ cinq *rantau* de distance. Il monta à terre en tenant son tronc d'arbre, et il le

planta sur la rive, le faisant pénétrer dans la terre à environ quatre brasses de profondeur. Le prince alors s'assit sur cet arbre en ébouriffant ses cheveux et en faisant claquer ses ongles. Le Sultan descendit la rivière, et toutes les suivantes, les nourrices, les sœurs aînées, les mères gouvernantes de Toun Brahim Bapa pleuraient, s'arrachaient les cheveux et se lamentaient, disant : « Hélas ! Monseigneur Toun Brahim Bapa a disparu ! Où est Monseigneur? » Or il y avait un homme qui, en revenant de *Houlou Songai*, avait aperçu Toun Brahim Bapa assis sur son tronc d'arbre ; quand il fut arrivé à l'endroit où tous ces gens pleuraient et se lamentaient, il leur demanda : « Pourquoi pleurez-vous tous ainsi ? » Et ces gens répondirent : « C'est que notre maître Toun Brahim Bapa a disparu, et qu'il est peut-être mort. Nous n'en savons rien ! »

Cet homme, les entendant parler ainsi, leur dit : « Toun Brahim Bapa n'est pas mort. Je l'ai vu assis sur le bord de la rivière, près de *Houlou Songai*, les cheveux ébouriffés et faisant claquer ses ongles. » Tous ces gens coururent alors du côté de *Houlou Songai* pour retrouver le prince, et l'on rapporta au Sultan la nouvelle que Toun Brahim Bapa était encore vivant. Le Sultan alors dit à Bermâmet Pantei et à Meidân Pantei : « Allez tous deux mander de ma part *Orang Sri*. Celui-ci arriva incontinent, et le Sultan lui dit : « Faites-moi un remède énergique, car mon fils Si-Brahim Bapa a plongé et vraisemblablement il a pris froid. » Et cet homme fit une pâte compacte et mit dedans un poison. Quand cette composition fut toute prête, il la présenta au Sultan qui la fit remettre à Bermâmet Pantei et à Meidân Pantei, et leur dit : « Allez tous deux porter ce remède énergique à mon fils, car il a plongé et il a pris froid. » Et tous deux partirent emportant cet énergique médicament. Arrivés auprès de Toun Brahim Bapa, « voici, dirent-ils, de la nourriture pour vous de la part de votre bien-aimé père ; c'est un remède énergique contre le froid dont Monseigneur a été saisi après avoir plongé. » Or

Toun Brahim Bapa savait que c'était un poison. Il prit de cette pâte une petite portion qu'il partagea en deux, il jeta l'un des morceaux à un chien, le chien le mangea et dans le même instant il mourut; il jeta le second morceau à une poule, et la poule mourut aussi. Toun Brahim Bapa pensa dans son cœur : « Si j'en mange, certainement je mourrai; si je n'en mange pas, certainement je serai un rebelle. Mieux vaut mourir que d'être appelé rebelle [1] ! » Et il prit un morceau de la pâte pour le manger, mais Toun Medema Priâ, le voyant faire, saisit ce morceau des mains de son frère et le mangea, puis elle mourut. Toun Brahim Bapa prit un autre morceau, mais sa sœur nommée Toun Tokièh Dàra le lui arracha des mains et le mangea, puis elle mourut. Toun Brahim Bapa donna ordre qu'on transportât ses deux sœurs à *Boukit Fadouli Allah* et qu'on les y enterrât. Ensuite il prit ce qui restait de la pâte et mangea tout. Le poison s'insinuant partout avec la plus grande rapidité, son corps tout entier se couvrit comme d'une lèpre.

Le prince dit à ses oncles Ferman Isap et Orang Tikar de le gratter; ceux-ci lui ayant gratté le dos, leurs ongles tombèrent et tous deux moururent. Toun Brahim Bapa, ne pouvant plus endurer ses démangeaisons excessives, s'en alla contre le tronc d'un *kelor* [2] et s'y frotta le dos. Toute l'écorce

---

[1] L'obéissance aveugle, absolue aux volontés du Souverain, c'est la loi, c'est la coutume dans les pays malays. Sous le gouvernement despotique des sultans et des râdja, sédition, rébellion, trahison sont une seule et même chose, c'est-à-dire le plus grand des crimes, un véritable sacrilége. Un rebelle à son roi est mis hors la loi, il n'est plus considéré comme un homme, mais plutôt comme une bête féroce; quand il est saisi, il est lentement torturé par le peuple jusqu'à ce que mort s'ensuive.

[2] Le *kelor* est la guilindina moringa des naturalistes. Roorda van Eysinga dit que la racine de cette plante est employée en médecine; prise à l'intérieur elle est laxative et émolliente; appliquée extérieurement, elle produit une rougeur et une ampoule sur la peau.

du tronc de ce *kelor* tomba, l'arbre se dépouilla de toutes ses feuilles, et il mourut en un instant. Alors Toun Brahim Bapa dit à Malek Akasan : « O mon oncle Malek Akasan, où y a-t-il une anse qui soit profonde? » Malek Akasan répondit: « O Monseigneur, j'ai entendu raconter par les anciens qu'il y a une anse nommée *Toury*, qui est extrêmement profonde et grande d'une gontcha de graines de semence. » Toun Brahim Bapa reprit : « O mon oncle, conduisez-moi en cet endroit. » Le prince s'achemina donc vers cette anse de *Toury*. Quand il y fut arrivé, il dit : « Oncle Malek Akasan, lancez l'épervier ! » Malek Akasan lança l'épervier, mais une fois tombé dans l'anse, il fut entortillé, tordu. Toun Brahim Bapa demanda : « Comment mon oncle fera-t-il pour prendre l'épervier ? Il ne pourra pas le traîner, car il s'est accroché aux cornes d'un *serpent lembou* [1]. » Malek Akasan voulut plonger son épervier, mais il vit au fond de l'anse quelque chose de rouge comme un feu qui flambe, et en un instant il revint sur l'eau et remonta à terre. « O Monseigneur, dit-il, il y a là au fond de l'anse quelque chose de rouge comme un feu qui flambe ! » Toun Brahim Bapa lui répondit : « Prenez-moi des rotins, une botte à peu près ! » Ensuite il les façonna à sa taille et les rattacha entre eux avec des cordes de *tangkil* [2], après quoi il les fixa autour de ses reins et plongea. Il attrapa les poissons de l'anse qui avaient été atteints en

---

[1] Le *serpent-lembou* ou serpent à cornes ne figure pas parmi les nombreuses espèces d'*oular* (serpents) décrites par les naturalistes. Le mot *lembou*, qui appartient au langage javanais-*krama*, signifie bêtes à cornes, vache, bœuf, d'après le Dict. javanais-français de M. l'abbé Favre. En malay, il signifie également bête à cornes, gros bétail.

[2] Le *tangkil* est une plante dont les feuilles servent à faire des cordes. C'est une des acceptions de ce mot *kawi*, données par le Dictionnaire javanais-français de M. l'abbé Favre.

nombre considérable par l'épervier, et il remonta sur l'eau en rejetant sur la rive tous les poissons qui avaient été percés. Le prince alors plongea de nouveau et rencontra le serpent-lembou. Une lutte corps à corps s'engagea entre eux, et l'eau de cette anse bouillonna, formant des vagues semblables aux vagues de la mer. Les nourrices, les sœurs ainées, les mères-gouvernantes de Toun Brahim Bapa, en le voyant ainsi, s'écriaient : « Hélas ! Monseigneur Toun Brahim Bapa va mourir ! Monseigneur va être dévoré par le serpent-lembou ! » Toun Brahim Bapa dégaina son khandjar et tua le serpent-lembou, puis, après l'avoir tué, il lui fendit le ventre; et le cœur, le foie, le ventre, tout fut découpé et fiché dans des rotins. Ensuite le prince reparut poussant à la rive toute la chair du serpent-lembou. Monté à terre, le prince fit griller la chair du serpent-lembou, et tous ceux qui respirèrent l'odeur de la fumée moururent, tant était grande la force de son venin. Toun Brahim Bapa mangea cette chair et se sentit affaibli. Il ordonna qu'on portât tous les poissons à Sultan Ahmed et qu'on lui demandât où il le ferait enterrer. Les envoyés de Toun Brahim Bapa partirent en emportant les poissons. A leur arrivée, ils se présentèrent devant le Sultan et dirent : « O Monseigneur, Toun Brahim Bapa demande : « Quand il mourra, où l'enterrera-t-on ? » Le Sultan répondit : « Vous l'enterrerez là-bas ! La terre de *Pasey* est une terre de Dieu, là-bas aussi c'est toujours une terre de Dieu ! »

Ils saluèrent et partirent pour revenir auprès de Toun Brahim Bapa. A leur retour, ils communiquèrent les paroles du Sultan à leur maître, et celui-ci dit à Malek Akasan : « Mon oncle, conduisez-moi à *Boukit Fadouli Allah !* » Toun Brahim Bapa se mit en route avec son oncle, accompagné de toute sa famille. Lorsque le prince fut arrivé à un embranchement du chemin, Malek Akasan dit : « O Monseigneur, ici le chemin se bifurque. Par ce chemin-ci, pour arriver à *Boukit Fadouli Allah*, nous avons deux jours de marche ; par cet autre chemin, un jour de marche seulement, mais il s'y trouve un arbre,

le *Saba-Sâni*[1], dont le tronc ressemble à un serpent : quiconque le regarde est saisi de tremblement et d'effroi, tombe et meurt. Si on échappe de là, on rencontre un autre arbre, le *belourou*, dont l'aspect est celui d'un *dragon à écailles*, et quiconque le regarde est saisi d'effroi, tombe et meurt. » Toun Brahim Bapa répondit : « Conduisez-moi par le chemin le plus court ! » Et, en passant par là, il rencontra l'arbre *Saba-Sâni*. A peine l'eut-il aperçu, qu'il sentit un frisson d'effroi, mais, dégainant son khandjar, il en frappa l'arbre *Saba-Sâni*, et cet arbre exhala une plainte comme une voix humaine, et de son tronc coula du sang comme du sang humain.

Toun Brahim Bapa continua son chemin et rencontra les racines du *belourou*. En les voyant, il ressentit un frisson d'effroi, mais, au même instant, saisissant sa pique, il en perça les racines du *belourou :* elles poussèrent un cri plaintif comme celui d'un éléphant qui mugit, et il en coula du sang comme du sang humain Toun Brahim Bapa poursuivit son chemin, mais, se sentant de plus en plus affaibli, il dit : « Oncle Malek Akasan, portez-moi ! je ne peux plus avancer ! » Et Toun Brahim Bapa fut porté par Malek Akasan.

Parvenu à un certain endroit, et ne pouvant résister plus longtemps, il se fit déposer à terre, et, prenant sa pique, il la lança en disant : « Oncle Malek Akasan, si Si-Brahim-Bapa voulait être un rebelle, à *Pasey* pas un homme de *Pasey*, à *Siam* pas un homme de *Siam*, à *Kling* pas un homme de *Kling* ne voudrait lutter avec Si Brahim Bapa ; mais jamais Si-Brahim Bapa ne voudra être un rebelle ! Oncle Malek Akasan, à l'endroit où ma pique est tombée, c'est là que vous

---

[1] Ce nom d'arbre nous paraît singulier ; il est composé des deux mots *saba* et *sâni: saba* se rapproche du nom arabe du septième jour de la semaine, et *sâni* est le mot tamoul qui signifie : Saturne, ou la planète qui préside au samedi, l'un des trois jours malheureux de la semaine. *Sebah*, en javanais, signifie oppressé. — Nous ne prétendons pas donner ici l'explication certaine de l'étymologie de saba-sâni, nous constatons seulement ce singulier rapprochement.

m'enterrerez ! » Or la pique était tombée à *Boukit Fadouli Allah*. Un instant après, Toun Brahim Bapa retourna dans le sein de Dieu le Très-Haut, et Malek Akasan porta le cadavre du prince, avec ses camarades et compagnons, à *Boukit Fadouli Allah*, comme s'il eût porté le cadavre d'un fakir. Quand ils furent arrivés à *Boukit Fadouli Allah*, ils virent que la pique était fichée en terre dans l'intervalle qui séparait les deux sœurs. La pique avait pénétré à la profondeur d'une coudée à peu près ; la poignée avait deux empans de tour et la pique mesurait une coudée de largeur sur neuf coudées de longueur. Or l'endroit d'où la pique avait été lancée était à une demi-journée de marche environ de l'endroit où elle s'était enfoncée en terre. Ensuite, Malek Akasan, assisté de tous ceux qui l'avaient accompagné jusque-là, enterra Toun Brahim Bapa dans la place même où sa pique était tombée.

Lorsque la nouvelle de la mort du prince lui arriva, Sultan Ahmed fut très-content et son cœur fut tranquillisé ; il revint alors à *Pasey* et rentra dans son palais, suivant le récit de l'auteur de cette histoire. Quant à Toun Abd el Djelil, pendant le temps qu'il était resté chargé du gouvernement de *Pasey*, il avait opéré beaucoup d'améliorations dans la ville, en faisant réparer et niveler les marchés, bazars et places publiques.

Ceci est l'histoire de la princesse Gamarantchang, fille du Ratou de Madjapahit, au pays de Java.

Cette princesse n'était point mariée, parce qu'elle voulait pour époux le plus sage et le plus vaillant de tous les fils des rois. Elle envoya un de ses holobalang, nommé Toun Parapâtih Djina, dans diverses contrées, pour lui faire le portrait des fils des rois ; il emportait avec lui une caisse de papier, une bouteille d'encre et un paquet de kalam. Toun Parapâtih équipa un prahau et navigua de pays en pays, faisant le portrait de tous les fils des rois. Toun Parapâtih en était

au quatre-vingt-dix-neuvième portrait, lorsqu'il entra dans la ville de *Pasey*. Là il vit Toun Abd el Djelil et le dessina, et le portrait de Toun Abd el Djelil compléta ainsi la centaine. Après cela, il sortit de *Pasey* et mit à la voile pour *Java*. Après un certain temps, il arriva à *Madjapahit*, et se présenta devant la princesse Gamarantchang, lui apportant les portraits qu'il avait faits de tous les fils des rois. La princesse vit les quatre-vingt-dix-neuf premiers portraits, et pas un d'eux ne toucha son cœur. Mais à la vue de celui de Toun Abd el Djelil, elle demeura saisie d'étonnement, et dit à Toun Parapâtih : « Quel est ce portrait? quel est son nom? quel est son pays? » Toun Parapâtih, s'inclinant, répondit : « Madame, c'est le portrait de Toun Abd el Djelil, tel est son nom ; c'est le fils du roi de Pasey. » La princesse Raden Galah Gamarantchang tomba éprise de Toun Abd el Djelil en voyant son portrait : elle ne pouvait plus maîtriser son cœur, ses manières étaient celles d'une personne atteinte de folie; elle ne mangeait ni ne buvait plus, elle était en proie à une agitation que rien ne pouvait calmer. Toutes ces circonstances furent rapportées à son père et à sa mère par ses nourrices et ses gouvernantes. « La princesse, dirent-elles, est folle parce qu'elle a vu le portrait de Toun Abd el Djelil. » En apprenant que leur fille était en cet état, le Roi de *Madjapahit* et la reine furent frappés de stupeur et profondément affligés. Ils firent venir la princesse Gamarantchang et lui dirent : « O notre enfant! pourquoi êtes-vous ainsi troublée dans votre cœur? » La princesse s'inclina et répondit : « O Monseigneur, Roi du monde, le trouble de mon cœur est profond et ne peut être dominé ; il en est ainsi ! L'image de Toun Abd el Djelil, fils du roi de *Pasey*, est dans mon cœur. Il est impossible que je l'oublie un seul instant ; le sentiment n'existe plus en moi, il est tout en lui. Comme dit le poëte :

« Assâbet aley-hi massâïb aley el ayâma sirna leyâlinâ... »

Ce qui signifie : « La douleur est venue fondre sur moi ; et chacun de mes jours maintenant ressemble à la nuit. » Il en est ainsi. »

Le roi, en entendant ces paroles de sa fille bien-aimée, la princesse Gamarantchang, sentit redoubler son trouble et ses craintes. Il pensa dans son cœur que, s'il ne donnait pas satisfaction aux désirs de sa fille, elle deviendrait certainement folle de douleur ; et le roi dit : « Un peu de patience, ô ma fille ! S'il plait à Dieu le Très-Haut, j'arrangerai cette affaire. » La princesse, s'inclinant, parla ainsi : « O Monseigneur, Roi du monde, je ne suis pas capable de garder patience ! Si Sa Majesté a un peu de pitié pour moi, il faut qu'elle me fasse conduire en toute hâte au pays de *Pasey ;* sinon, Monseigneur, votre fille soumise mourra de douleur. »

Raden Galah Gamarantchang ayant fait entendre ces paroles à son père et à sa mère, le prince, sur-le-champ, donna ordre que l'on équipât une flotte de *gourab*[1], de *kaloulos*[2] et de jonques. Quand la flotte fut prête, le prince fit décorer le plus grand des *gourab* pour sa fille bien-aimée Raden Galah Gamarantchang, et il lui fit don des insignes royaux, de parures magnifiques, d'ameublements et de vêtements superbes, de holobalang, de mantri, de soldats, de beaucoup d'or et d'argent, de pierreries admirables et d'habillements de toutes couleurs. Au premier jour heureux le roi partit avec ses ho-

---

[1] Cette sorte de bâtiment est encore, de nos jours, en usage dans les mers de l'Inde, puisque Stavorinus raconte que, le 1er janvier 1776, le lendemain de son départ de Surate pour Batavia, il aperçut, au coucher du soleil, plus de cinquante bâtiments, parmi lesquels deux grands *gourabs*, qu'il prit d'abord pour la flotte des Marates.

[2] Les *kaloulos* sont des bâtiments légers plusieurs fois mentionnés dans le *Sadjerat malayou*, et nous pensons qu'ils ne sont autres que les ghilalas rapides qui servent encore aujourd'hui au transport des dépêches et des lettres dans les Moluques, et que les rameurs manœuvrent ordinairement au son du tambour et en chantant de vieilles ballades.

lobalang et ses soldats, accompagnant sa fille chérie jusqu'au bord de la mer. Quand le roi fut arrivé sur le rivage, la princesse, saluant avec respect, fit ses adieux à son père et à sa mère. Le roi et la reine la serrèrent dans leurs bras, la couvrant de baisers et fondant en larmes. La princesse, accompagnée de ses nourrices, dames et gouvernantes, monta sur son *gourab*, richement décoré ; les holobalang montèrent sur leurs prahau et la flotte cingla jour et nuit vers le pays de *Pasey*.

L'auteur de cette histoire rapporte qu'à la nouvelle du départ de Raden Galah Gamarantchang, fille du Ratou de *Madjapahit*, venant du pays de *Java* au pays de *Pasey*, à cause de sa passion pour Toun Abd el Djelil, le Sultan Ahmed ne put s'empêcher de songer nuit et jour aux ruses et artifices qu'il pourrait employer pour faire périr Toun Abd el Djelil. Un jour Sultan Ahmed dit à Dâra Zélikha Tangkap : « Je vais vous confier un secret, mais surtout gardez-vous bien de le révéler à personne : si je ne tue pas Si Abd el Djelil, ma royauté sera de courte durée, et je n'obtiendrai pas la princesse Gamarantchang ! » Il chercha donc l'occasion de faire périr Toun Abd el Djelil, et, quand elle se présenta, il donna l'ordre de tuer Abd el Djelil, et cet ordre fut exécuté. Ainsi retourna Toun Abd el Djelil dans le sein de Dieu le Très-Haut. Le Sultan ordonna qu'on jetât le cadavre du prince dans la mer, à *Djambou-Ayer*.

Quelque temps après, la flotte de Raden Galah Gamarantchang arriva dans les eaux de *Djambou-Ayer* et jeta l'ancre dans la rade. Une barque de pêcheurs vint à sortir du *Koâla* et fut aperçue par les hommes d'une jonque javanaise. Lorsque la barque fut à leur portée, les gens de la jonque la hélèrent et dirent : « Quel est le nom de ce pays ? » — Les pêcheurs répondirent : « Le nom de ce pays, c'est *Pasey*. » Les gens de la jonque ajoutèrent : « Quelles nouvelles y a-t-il dans ce pays-ci ? » Et les pêcheurs répondirent : « La nouvelle dans ce pays-ci, c'est que le rhinocéros a dévoré ses petits. » Les

gens de la jonque reprirent : « Nous ne savons pas ce que signifie ce que vous dites. » — Ils répondirent : « Voici ce que cela signifie : Le bien-aimé Sultan de *Pasey* a tué ses deux fils. L'un d'eux, nommé Toun Brahim Bapa, a été mis à mort parce que, lui, le Sultan, était amoureux de ses deux propres filles, Toun Médéma Priâ et Toun Tokiéh Dâra. Il a tué son second fils, Toun Abd el Djelil, et il l'a fait jeter dans la mer de *Djambou Ayer*, après avoir appris que la princesse Gamarantchang, passionnément éprise de Toun Abd el Djelil, était partie du pays de *Java*. C'est par son ordre que le cadavre de Toun Abd el Djelil a été jeté dans la mer, ici, à *Djambou Ayer*. Voilà ce que signifie ce que nous disions tout à l heure, que le rhinocéros avait dévoré ses petits. » On rapporta les paroles des pêcheurs à la princesse Gamarantchang. En entendant cette nouvelle, la princesse se frappa violemment la poitrine et éclata en sanglots, puis elle dit : « Vous tous, mes mantri, mes holobalang et mes soldats, retournez au pays de *Java*, auprès de mon père et de ma mère ! Si je commets une faute, je l'ignore, mais je vous prie de me pardonner, ô mon père ! ô ma mère ! Je vous demande mille fois pardon ! Pour vous, vous raconterez à mon père et à ma mère tout ce que vous aurez vu et entendu ! » La princesse s'adressant ensuite aux hommes de l'équipage de son navire : « Gens qui montez ce *gourab*, si vous voulez demeurer avec moi, restez ici ; si vous voulez vous en aller, descendez sur un autre navire, car moi je veux être avec Toun Abd el Djelil, celui que j'aime ! Il est dans cette mer, c'est donc dans cette mer qu'est aussi ma place ! » Alors la princesse invoqua en ces termes Dieu le Très-Haut et digne d'être glorifié : « O Seigneur, ô mon Dieu, faites-moi mourir, je vous en prie ! Engloutissez mon *gourab* dans cette mer de *Djambou Ayer*, et faites, je vous en conjure, que je me rencontre avec Toun Abd el Djelil ! » Et, par la volonté de Dieu le Très-Haut, le *gourab* fut englouti dans la mer. La flotte revint alors au pays de *Java*. L'auteur de cette histoire rapporte

que le Sultan Ahmed, en apprenant cette nouvelle, se mordait les doigts dans l'emportement de son repentir ; il se reprochait, amèrement et sans relâche, d'avoir tué ses fils Brahim Bapa et Toun Abd el Djelil. Il disait à ses holobalang : « O vous, mes holobalang, je vous en prie, ayez de l'indulgence pour moi, j'ai tué mes fils! » Alors Toun Parapâtih Toulos Agong Toukang Soukara dit : O Monseigneur, Roi du monde!

« Qui donc a entassé le poivre grain à grain?
« C'est bien Râna Sadjâna Krette!
« Si dans le magasin il n'y a plus un grain,
« Qui s'en repent? qui le regrette[1]?

Quand les hommes de la flotte de la princesse Gamarantchang furent arrivés au pays de *Java*, ils furent admis en la présence du roi et lui rapportèrent toutes les circonstances de la mort de la princesse sur son *gourab* coulé à fond, et les faits relatifs au Sultan de *Pasey*, l'assassin de ses propres fils.

En entendant ces nouvelles, le roi et la reine de *Madjapahit* fondirent en larmes; oppressés de sanglots, ils tombèrent évanouis et perdirent connaissance. Revenu de son évanouissement, le roi ordonna au *Pâtih* de rassembler immédiatement les *mantri* et les *ponggawa* les plus habiles et toutes les troupes de son armée, puis de réunir une flotte parfaitement armée et équipée pour aller envahir le pays de *Pasey*. Il y avait environ quatre cents grandes jonques et un nombre plus considérable encore de bâtiments moins grands tels que *malangbang* et *kaloulos*. Quand la flotte fut prête, alors les *mantri*, les *ponggawa* et les soldats montèrent à

[1] Les quatrains malays, du genre de celui-ci, et plus généralement les morceaux de poésie légère, sont appelés *pantoun*, et ce nom est bien connu maintenant en Europe, grâce surtout aux orientalistes de l'Angleterre et de la Hollande.

bord des navires avec armes, bagages et provisions. Le prince donna le commandement en chef à *Senapâtih Engläga* et nomma plusieurs centaines de *paramantri* et de *para-ponggawa*[1], et, quand vint un jour heureux, la flotte mit à la voile pour le pays de *Pasey*. Arrivées au mouillage de *Pasey*, les troupes descendirent à terre et construisirent un fort sur le rivage. Dès qu'elles furent entrées dans ce fort, Toulos Agong Toukang Soukara vint annoncer au Sultan Ahmed que l'armée ennemie de *Madjapahit* avait un fort. Le Sultan fut très-content d'apprendre cette nouvelle et dit : « Demain nous en délogerons l'ennemi. » Le prince donna à Toun Bidjaya Panggeiran le commandement en chef de ses troupes qui étaient en nombre considérable. Le lendemain le tambour de guerre battit des deux côtés, et les troupes se rangèrent en bataille. Les deux armées en vinrent aux mains, et beaucoup de soldats furent tués ou blessés ; alors le tambour de retraite se fit entendre, et les soldats des deux armées rentrèrent dans leurs positions. On combattit ainsi chaque jour durant environ trois mois sans victoire décisive, parce que les Javanais n'obtenaient que des secours partiels et successifs des pays étrangers. Le *Senapâtih*, en voyant que tous ces combats ne lui donnaient pas la victoire, entra dans une violente colère contre les *ponggawa* qui étaient avec lui ; il monta lui-même à terre avec une troupe d'environ mille *pahlawan* et en même temps donna ordre aux soldats de descendre tous en armes de leurs *gourab* et de leurs jonques.

De son côté, Sultan Ahmed rassembla les holobalang et les *pahlawan* les plus renommés tels que les *pendikir* de *Poulo-Koukor* et de *Kampong Bangka*, les pahlawan de *Kampong Linggir* et les pendikir de *Kampong Tchina*, et Si-Ali-Ket-

---

[1] Les *paramantri* et les *para-ponggawa* devaient être des sous-mantri et des sous-ponggawa, le mot *para* signifiant en kawi : *partie*, *portion*, et s'unissant, comme préfixe, à un grand nombre de titres, dignités ou fonctions.

chil-Pahat-Poutara et Malek-Akasan, et Toun Rawana-Pematang, et en même temps aussi les éléphants, les chevaux et les soldats dont le nombre était incalculable. Dès le point du jour on entendit le bruit des tambours de guerre dans les deux armées, et les soldats sortant de leurs forts se trouvèrent en présence sur le champ de bataille.

Le combat s'engagea, et bientôt il ne fut plus possible de distinguer les combattants, tant les soldats des deux armées étaient confusément mêlés; le cliquetis de leurs armes retentissait au loin, les clameurs des holobalang et des soldats roulaient comme les éclats du tonnerre dans les nuages, et le sang des hommes coulait comme des ruisseaux. Les gens de *Madjapahit*, descendant de leurs jonques, se succédaient sans fin pour secourir leurs compagnons, et parmi eux des auxiliaires venus d'autres pays alliés du Ratou de *Madjapahit*. Le combat dura ainsi trois jours et trois nuits sans relâche; pahlawan, holobalang et soldats y périrent en quantité innombrable. On vint dire au Sultan : « O Monseigneur, Roi du monde, les holobalang, les pahlawan et les soldats à nous sont morts en si grand nombre, qu'on ne peut pas les compter! » Le Sultan s'écria : « Ah! si mon fils Brahim Bapa était là, pas un de Java, pas un de la Chine, pas un de Kling ne voudrait se mesurer avec Si Brahim Bapa ! »

Et alors Toun Parapâtih Toulos Agong Toukang Soukara récita le pantoun :

« Qui donc a entassé le poivre grain à grain,
« Si ce n'est notre maitre?
« Pour qui donc maintenant repentir et chagrin?
« Pour le Seigneur et maitre! »

Le Sultan Ahmed sortit de son palais avec tous ceux qui l'habitaient, avec ses insignes royaux et tout ce qu'il était possible d'emporter. Il se réfugia dans une place nommée *Mondouk*, et cette place, où le prince s'arrêta, était à environ

quinze journées de marche de *Pasey*. L'auteur de cette histoire rapporte que, après ces trois jours et ces trois nuits de combat, les troupes de *Pasey* furent mises en déroute, et qu'elles s'enfuirent en désordre sans qu'on pût savoir où elles étaient allées. Les soldats de *Madjapahit* entrèrent dans le fort de *Pasey*, puis dans le palais de Sultan Ahmed. Après y avoir fait un immense butin et une foule de prisonniers, ils séjournèrent longtemps encore au pays de *Pasey*, uniquement occupés à manger, boire et se divertir. Sur la place publique de *Pasey* il y avait un manguier, et c'était contre cet arbre que les soldats appuyaient leurs piques. Ce manguier devint tout courbé à cause du grand nombre de ces piques, et cette place a gardé, jusqu'à présent, le nom de *Padang Pauh Bonkok* [1]. Les Javanais étaient, depuis longtemps déjà, à *Pasey*, lorsque le *Senapâtih* rassembla ses mantri, ses ponggawa et ses soldats ; puis, monté sur sa galère, il présida à la répartition des richesses formant le butin et des nombreux prisonniers faits à l'ennemi, jusqu'à complet chargement de tous les navires de sa flotte. En voyant tous ces bâtiments, on eût dit une troupe de canards nageant sur l'eau. Les troupes de *Madjapahit* mirent à la voile pour revenir dans leur pays, célébrant leur victoire tout le long de la route par des acclamations et des cris de triomphe. Après avoir navigué un certain temps, elles arrivèrent à *Djambi* et à *Palembang*, et s'y arrêtèrent. Ces deux villes livrèrent leurs armes et devinrent tributaires du pays de *Madjapahit* [2]. Ensuite les hommes de la flotte se présentèrent devant le roi et la reine, et le *Senapâtih* leur fit hommage de toutes les

---

[1] « Plaine ou place du manguier contrefait. »

[2] Il résulte de là qu'après la conquête de Pasey, au retour de cette expédition la flotte de Madjapahit soumit et rendit tributaires les villes de Djambi et de Palembang, sur la côte orientale de Sumatra. D'après nos observations ces trois faits historiques appartiennent à une des années de la fin du XIVe siècle de notre ère.

richesses conquises et de tous les captifs. Il raconta la guerre depuis le commencement jusqu'à la fin; il exposa l'état du pays de *Pasey ;* comment il avait été vaincu, et comment le Sultan Ahmed s'était enfui sans qu'on sût où il était allé. Le roi ordonna qu'on fit trois parts de tout le butin, savoir : une part pour le roi, une part pour le *Senapâtih*, les *mantri* et les *ponggawa*, et une part pour les troupes et les simples soldats. Le *Senapâtih* mit séparément les richesses et les armes prises à *Djambi* et à *Palembang*, et les présenta comme tribut provenant de ces deux pays. Quant aux prisonniers de *Pasey*, sur l'ordre du roi, ils s'établirent en la terre de *Java* partout où cela leur fit plaisir. Aussi, dans le temps où *Pasey* fut soumis par *Madjapahit,* ce prince était-il révéré par toute la terre de *Java*. Tel est le récit fait par l'auteur de cette histoire.

Or, maintenant, voici ce qu'il rapporte : Quelque temps après, le Ratou de *Madjapahit,* s'adressant à Pâtih Gadjah Mada, à Temonggong Matchan Nagara, à Demang Singa Perkouâsa et à Senapâtih Englâga [1], leur dit : « O vous, mes mantri et ponggawa ! quelle est votre pensée touchant les pays avec leurs baies, plaines et anses, et toutes les iles qui ne sont pas encore tributaires? Il faut que vous alliez les soumettre ! » Les mantri et les ponggawa dirent : « Nous tous, nous nous inclinons avec respect devant les ordres de l'*Inkang-Sinouhoun* [2]. » Alors Patih Gadjah Mada rassembla les holobalang

---

[1] Dans les noms des trois premiers ministres du Ratou, on remarquera pour le Pâtih le surnom de *gadjah* (éléphant), pour le Temonggong celui de *matchan* (tigre), et pour le Demang celui de *singa* (lion). Quant au quatrième ministre, son nom (Senapati Ingalaga), signifie : guerrier vaillant à la guerre; il se prend le plus souvent pour commandant général des armées, et il figure au nombre des titres portés par les sultans eux-mêmes.

[2] *Ingkang Sinouhoun* est un titre purement javanais et qui ne signifie rien moins que *le Céleste*. Il était porté jadis par le Ratou de Madjapahit, et il l'est encore aujourd'hui par le Sousouhounan et le sultan de Mataram, en Java.

et les troupes, et pourvut la flotte d'armes et instruments de guerre, de munitions, de pavillons et de banderoles; puis, avec tous les mantri et les ponggawa, il entra dans la grande salle du conseil en la présence du roi. Tous saluèrent et s'assirent. Pâtih Gadjah Mada parla ainsi : « Monseigneur, conformément aux ordres de Votre Majesté, tout a été préparé ; la flotte compte six cents bâtiments, et les commandants en chef sont au nombre de trois : Temonggong Matchan Nagara avec Demang Singa Perkouâsa et Senapâtih Englâga. Outre ces commandants en chef, Monseigneur, il y en a d'autres qui commandent sous leurs ordres en qualité de *Ngabéhi*, *Lourah* et *Babakal Pâtinggi* [1]. Quant aux troupes de terre et de mer, Monseigneur, leur nombre s'élève à trois cent mille. » Le roi dit : « Ayons un peu de patience et attendons un moment heureux ! » Le prince régala ses mantri et ses ponggawa, et pendant sept jours et sept nuits les soldats mangèrent, burent, se livrèrent à la joie avec toutes sortes de divertissements et de musiques.

Ensuite le roi donna un habillement complet à ses *mantri* et *ponggawa*, à ses *holobalang* et à ses soldats, à tous chacun selon son rang. Quand tous ces présents eurent été faits, il dit : « O vous, mes *mantri* et *ponggawa*, vous commencerez par rendre tributaires d'abord les États du roi de *Houdjong Tanah.* » Les *mantri*, *ponggawa* et *holobalang*, prenant

---

[1] Les *Ngabéhi*, les *Lourah* et les *Pâtinggi* sont des chefs subalternes; nous retrouvons ces trois noms et nous apprenons, en même temps, que le rang des Ngabéhi est supérieur à celui des Lourah et des Pâtinggi, dans le cérémonial actuellement en usage à la cour du gouverneur général des Indes néerlandaises, quand il reçoit les ambassadeurs des sultans et râdja de Java. En effet, d'après Roorda van Eysinga (Handboek der Land-en Volkenkunde van Nederlandsch Indie, III Boek, p. 180), les ambassadeurs et leur suite sont divisés en cinq classes, savoir : 1° les Panguerans et les Tomongongs; 2° les Ingebeis, Rangis et Demang's; 3° les Lourah's, Patinggiés, Daton's; 4° les parents et les amis des ambassadeurs; 5° leur suite.

congé du Roi, le saluèrent et montèrent sur leurs bâtiments, puis ils mirent à la voile et cinglèrent de conserve vers le pays de *Houdjong Tanah*. Ensuite ils allèrent à toutes les îles et à toutes les anses, et toutes furent réduites à se soumettre et à payer tribut : *Tambélan*, et *Siâtan*, et *Djamâdj*, et *Bangoran*, et *Sarâsan*, et *Souaubi*, et *Poulo Laout*, et *Tiouman*, et *Poulo Tinggui*, et *Pamangguîlan;* ensuite *Karimâta*, et *Bilitong*, et *Bangka*, et *Lingga*, et *Rio*, et *Bintan*, et *Boulong*, furent soumises à l'état de tributaires de *Madjapahit*. Après cela, la flotte passa à la côte de la terre ferme, soumettant au tribut *Sambas*, et *Mampawah*, et *Soukadana*. Puis elle passa à *Kota-Waringin*, puis à *Bandjar massin*, puis encore à *Pasir*, à *Koutei*, à *Beroumak*. Tous ces pays-là furent faits tributaires de *Madjapahit*, et tous, dans ce temps-là, payèrent tribut au Ratou de *Madjapahit*. Il y avait environ deux moussons déjà, quand la flotte mit de nouveau à la voile pour l'Est, cinglant vers *Poulo-Bandân*, et *Sirân*, et *Karantok*. Toutes ces terres de l'Est, au rapport de l'auteur de cette histoire, avaient été, autrefois, tributaires du Ratou de *Madjapahit;* elles furent encore soumises à payer tribut au Ratou.

Après cela, la flotte revint en rangeant les terres de *Bîma*, *Sambâwa*, *Salapârang*, *Bâli*, *Balambangan*, et toutes furent soumises au tribut. Enfin toute la flotte arriva à *Madjapahit* avec les fruits de la victoire.

Les *mantri* et les *ponggawa* montèrent en la présence du Roi et lui présentèrent les fruits de leur victoire, c'est-à-dire les dépouilles, les tributs et les offrandes des pays, îles et anses, en quantité tellement considérable qu'il serait impossible de les énumérer. Il y en avait de toutes les sortes et de toutes les couleurs; beaucoup d'objets en or et en argent, des pierres précieuses, des armes, des étoffes de couleurs variées, des espèces monnayées, de la cire, des nids d'oiseau, des nattes de rotin et des bannes en si grand nombre qu'il était impossible de les compter. Le roi ordonna qu'on fît trois

parts : une part pour le Roi, une part pour les *mantri* et *ponggawa*, une part pour les troupes et les simples soldats. Le prince était renommé pour son amour de la justice, et dans ce temps le pays était prospère, la population était très-nombreuse et bruyante ; les vivres étaient abondants. C'était une allée et une venue continuelle des gens des pays tributaires. Il serait impossible de dire tous ceux qui venaient des provinces d'outre-mer, aussi bien que de l'intérieur des terres de *Java*, tant ceux de la mer occidentale que ceux de la mer orientale et ceux de la côte qui longe la mer du Sud. Tous venaient en la présence du Roi, apportant leurs tributs et leurs présents. Ceux de l'Est venaient de *Bandan*, *Sirân* et *Karantok*, chacun avec ses offrandes; c'était de la cire, c'était du bois de sandal, c'était du baume, c'était de la cannelle, c'étaient des muscades, des clous de girofle par monceaux, et aussi beaucoup d'ambre et de musc.

Dans la ville de *Madjapahit* se pressait une population très-nombreuse; on y entendait continuellement le bruit des tambours et des gongs, il y avait une foule de bateleurs jouant sur toutes sortes d'instruments de musique les airs les plus joyeux. On y voyait une variété infinie de spectacles et de jeux : théâtres de fantasmagorie, théâtres de marionnettes, représentations dramatiques avec acteurs masqués, chœurs de danseuses et magiciens habiles [1].

---

[1] Les Javanais sont les inventeurs du drame polynésien, et sont renommés dans tout l'Archipel indien pour leur habileté scénique. Le drame est joué soit par des acteurs vivants, soit par des marionnettes. Les acteurs vivants paraissent quelquefois sans masques, mais le plus souvent masqués. Ce sont toujours des hommes, et jamais des femmes. Les marionnettes sont de deux sortes : des marionnettes ordinaires et certaines ombres scéniques qui servent à représenter des épisodes de l'histoire des temps anté-islamiques, les grands événements nationaux de l'époque hindoue. Il n'y a pas de fête dans Java sans la représentation d'un de ces drames ou *wayang*.

Nuit et jour, la ville de *Madjapahit* était en fêtes et réjouissances; les vivres y abondaient, et des visiteurs, en nombre incalculable, y affluaient de toutes parts.

Longtemps après, le Roi de *Madjapahit* pensa : « Tous les pays sont mes tributaires, à l'exception seulement de *Poulo-Pertcha* [1] qui ne l'est pas encore. Il faut absolument que j'envoie à *Poulo-Pertcha* un buffle et que j'y propose le combat. Or le roi avait un buffle de la taille d'un éléphant et de l'espèce *donggoul* [2]. Chacune de ses cornes était longue de six coudées, et à la base elles mesuraient quatre empans de tour; ses yeux étaient rouges comme deux sâga.

L'auteur de cette histoire raconte ce qui suit :

Le Roi ordonna à Ouarga Dalam d'appeler Pâtih Gadja Mada. Ouarga Dalam salua, puis se rendit à la maison du Pâtih. A son arrivée, il transmit les paroles du Roi et dit : « O Kyahi Pâtih [3], vous êtes mandé par le Roi. Le Pâtih descendit et se dirigea vers le palais. Arrivé dans la grande salle du Conseil, il se prosterna devant le Roi, puis il s'assit. On apporta alors le sirih sur des plats d'argent; après en avoir mangé, le Roi dit : « Pâtih, qu'en pensez-vous ? Il est

---

[1] *Poulo-Pertcha* (île Pertcha), c'est l'île qui, plus tard, fut appelée *Sumatra*. On ne parait pas connaître, d'une façon certaine, la signification du mot *pertcha;* il nous paraît assez probable que cet ancien nom de Sumatra lui vient d'un de ses produits les plus curieux et les plus utiles, c'est-à-dire de ce grand et bel arbre de la famille des guttifères dont le suc laiteux coagulé forme ce que l'on appelle la *gutta-percha,* et joue sous ce nom un rôle remarquable dans les arts, l'industrie et les sciences appliquées de l'Europe.

[2] L'espèce *donggoul* est remarquable par la grandeur de sa taille, la longueur et la disposition de ses cornes qui projettent droit en avant et sont courbées en dedans par le bout.

[3] *Kyahi* ou *kahé,* que les Malays prononcent *kei,* est un titre honorifique que les Javanais donnent surtout aux hommes âgés et que les Javanaises donnent aussi à leurs maris. Il est en usage à Java, Bornéo, Sumatra, et autres îles de l'Archipel indien.

bon de soumettre au tribut le pays de *Poulo-Pertcha*, car il n'est pas encore tributaire, tandis que tous les autres le sont. » Le Pâtih répondit : « Monseigneur, votre serviteur est aux pieds de votre Souveraine Majesté. » Le Roi reprit : « Il faut faire combattre mon grand buffle avec le buffle de Pâtih Souâtong. Si nous sommes vainqueurs, nous exigerons le tribut; si nous sommes vaincus, alors il faudra revenir promptement. » Pâtih Gadjah Mada salua et sortit pour rassembler les *mantri* et les *ponggawa* afin qu'ils eussent à tenir prêtes toutes les troupes. Dès qu'elles furent prêtes, elles montèrent bien armées à bord de la flotte. Tous les bâtiments réunis étaient au nombre de cinq cents, trois grands *ponggawa* commandaient l'expédition; mais il y avait un grand nombre de ponggawa inférieurs, tels que *Ngabéhi*, *Aria*, *Lourah*, *Babakala*, *Patinggi*, *Kabayan*, et le nombre des troupes s'élevait à deux cent mille. Le Roi donna aux *ponggawa* un habillement complet et une gratification à tous les soldats.

Pendant trois jours et trois nuits on mangea, l'on but, on fut en fête. Lorsqu'un moment heureux fut arrivé, alors les *ponggawa* et les *mantri* vinrent saluer le Roi et prendre congé de Pâtih Gadjah Mada, puis ils montèrent sur leurs prahau et mirent à la voile, cinglant vers le pays de *Djambi*. Après quelque temps de navigation, ils arrivèrent à *Djambi*; de là ils remontèrent la rivière de *Djambi*, et, quand ils furent parvenus dans l'intérieur du pays, ils prirent terre à *Priângan*. A cette nouvelle, Pâtih Souâtong rassembla ses holobalang et ses soldats pour aller à la rencontre des gens de *Java*. Mais les *ponggawa*, arrivés à *Priângan*, avaient fait halte en cet endroit pour y construire leur campement, et de là ils envoyèrent à Pâtih Souâtong un *ponggawa* chargé de lui faire savoir qu'ils proposaient un combat de buffles. Le *ponggawa*, arrivé auprès de Pâtih Souâtong, fut reçu avec des honneurs empressés et invité à s'asseoir. Il s'assit respectueusement et communiqua

l'ordre qu'il avait reçu des grands *ponggawa* de proposer un combat de buffles. Pâtih Souâtong répondit : « C'est bien ! je demande qu'on m'accorde sept jours pour chercher un buffle à opposer au buffle du Roi ! » Le *ponggawa* revint rapportant les paroles de Pâtih Souâtong aux trois *mantri*. Après cela, Pâtih Souâtong avec Pâtih Katemonggongan prirent le petit d'un buffle déjà fort, mais qui n'était encore qu'un nourrisson. Quand le cinquième jour fut arrivé, la place de *Priàngan* fut convenablement disposée, et le jeune buffletin fut enfermé et privé de teter. Au bout de sept jours les troupes se rangèrent en ordre de bataille sur la place, chacune de son côté. Les trois *ponggawa* firent leurs conventions avec Pâtih Souâtong et Pâtih Katemonggongan, et dirent : « Si le buffle du Roi de *Madjapahit* est vaincu, nous tous, hommes de *Java*, nous porterons des vêtements à la mode des femmes et descendant jusqu'à la cheville des pieds ; si votre buffle, à vous, est vaincu, vous payerez tribut au roi de *Madjapahit !* » Pâtih Souâtong répondit : « C'est bien ! »

Les gens de *Madjapahit* lâchèrent leur buffle, et ce buffle comme un lion chercha son adversaire en bondissant sur la place. Le buffletin fut lâché par Pâtih Souâtong. Affamé et altéré, il se jeta rapide comme l'éclair sous le ventre du grand buffle pour teter, et attirant, en les suçant, les testicules, il ne les lâcha plus. Le grand buffle tournoyait sur lui-même, et ne pouvait réussir à frapper le buffletin de ses cornes, car celui-ci se maintenait toujours sous son ventre. Après avoir couru deçà delà sans pouvoir lui faire lâcher prise, le grand buffle poussa des beuglements et se roula par terre. Ainsi fut vaincu le buffle du Ratou de *Madjapahit*. Des clameurs retentirent éclatantes comme le tonnerre.

Les trois *ponggawa* furent couverts de confusion et voulurent s'en retourner, mais Pâtih Souâtong et Pâtih Temonggongan leur dirent : « *Ponggawa* du Roi, nos frères, attendez encore quelque temps, deux jours seulement, nous vous en prions, parce que nous voulons nous divertir avec vous.

Comme marque de notre bon accord mutuel, nous mangerons et nous boirons tous ensemble ! » Les *ponggawa* dirent : « C'est bien, puisque cela vous fait plaisir, nous resterons ! » Pâtih Souâtong s'approvisionna de vivres en tuant des centaines de buffles, de gros bétail, de chèvres, de canards et de poules ; des centaines de jarres reluisantes reçurent des aliments et des boissons. On versa l'arak, on en emplit des milliers de bambous creusés en gouttière dans l'intervalle d'un nœud à l'autre et dont l'extrémité avait été taillée en biseau tranchant. Quand tout fut tout prêt, Pâtih Souâtong dit à ses holobalang et à ses soldats : « A la fin du repas, tous vous prendrez chacun un bambou rempli de liqueur, vous l'élèverez à la hauteur de la bouche de chaque Javanais, et vous verserez. Au moment où ils tiendront la bouche béante, tous ensemble, au signal que vous donnera le tambour, faites bien attention et poussez vigoureusement dans leurs gosiers le coupant du bambou. Il faut que tous ces gens-là meurent ! »

Après avoir reçu leur promesse, Pâtih Souâtong envoya un de ses holobalang avertir les *ponggawa* javanais de s'asseoir en rangs, eux et leurs gens, dans la plaine avoisinant la ville de *Priängan*.

Lorsqu'ils furent tous assis en bon ordre, alors on apporta et l'on servit l'eau et les mets aux *ponggawa*, aux *mantri* et aux soldats. Pâtih Souâtong leur dit : « Mangez, régalez-vous, *Kyahi!* car, pour traiter mes convives, moi, homme de *Poulo-Pertcha*, je suis sans cérémonie. » Les *ponggawa* répondirent : « Nous vous remercions tous pour la manière dont vous nous traitez ! » Ils se mirent tous à manger, chacun à son plat.

Le repas terminé, les holobalang et les soldats se levèrent et apportèrent la liqueur, chacun tenant son bambou et s'approchant des Javanais. Ceux-ci voulurent recevoir le bambou dans leurs propres mains, mais les gens de *Poulo-Pertcha* n'y consentirent pas, disant : « Ce n'est pas ainsi notre coutume, nous vous verserons nous-mêmes la liqueur

dans la bouche ; c'est pour vous faire honneur que nous agissons de la sorte! »

Les Javanais tinrent la bouche ouverte, et alors le tambour se fit entendre; au même instant la liqueur fut versée et le tranchant du bambou vigoureusement poussé dans leurs gosiers.

De tous ces Javanais les uns moururent, les autres s'enfuirent. Dans la plaine presque tous les troncs des *bangkoudou*[1] furent courbés vers l'est par suite de ce qu'ils avaient été assaillis par les soldats dans leur fuite. Jusqu'à présent ces *bangkoudou* sont restés ainsi inclinés, et, quand il leur pousse des rejetons, ils sont également tous inclinés vers l'est. Les cadavres des Javanais ayant pourri dans la plaine, cet endroit se nomme depuis ce temps *Padang Sabousouk* (plaine de l'infection), et le lieu du combat des deux buffles prit le nom de *Menangkabau* (victoire du buffle) qu'il a conservé jusqu'à présent. Les soldats qui s'enfuirent s'en retournèrent vers *Madjapahit* pleins de trouble et de tristesse ; ils sortirent de *Djambi* et mirent à la voile, cinglant vers leur pays. Après un certain temps passé en mer, ils arrivèrent à *Madjapahit*. Montés à terre, ils se présentèrent devant le Roi et lui rapportèrent toutes les circonstances de l'expédition depuis le commencement jusqu'à la fin, disant : « Voilà ce qui nous est arrivé, Monseigneur, il en est ainsi ! » Le Roi ne put pas proférer un seul mot, tant son affliction était profonde à cause

---

[1] Le *bangkoudou* est un arbre de moyenne grandeur, qu'on trouve abondamment partout dans les îles de l'Archipel indien, et dont les racines sont employées pour la teinture en rouge des étoffes. C'est cet arbre qu'on choisit de préférence pour servir de tuteur et donner son ombrage aux caféiers et aux poivriers. On appelle quelquefois cet arbre mangkoudou et même wangkoudou, la prononciation de la lettre initiale variant ainsi dans l'usage. Les naturalistes en distinguent deux espèces qu'ils appellent, la première morinda umbellata, et la seconde morinda citrifolia.

de la perte de ses principaux *mantri* et *ponggawa* en qui il avait mis toute sa confiance. Tel est le récit fait par l'auteur de cette histoire. Ainsi finit l'histoire des Rois de *Pasey*.

Bonheur et prospérité à tous ceux qui liront cette histoire, à ceux qui l'écouteront et particulièrement à ceux qui l'écriront! Que Dieu le Très-Haut et digne d'être à jamais glorifié écoute ma prière et les protége dans ce monde et jusque dans l'autre, par l'intercession bénie du prophète Mohammed Moustafa ! *que Dieu lui soit propice et lui donne le salut!*

F N

P. S.

A la suite de l'Histoire des Rois de Pasey, on trouve dans le texte publié par M. Dulaurier deux listes de noms de lieux. Elles sont incomplètes et défectueuses. Nous croyons devoir les reproduire ci-dessous bien que, dans notre conviction, elles soient l'œuvre du copiste peu soigneux qui a écrit le manuscrit ; mais nous mettrons en regard les deux listes que nous avons dressées nous-même en suivant pas à pas le texte composé par l'auteur, de telle sorte que l'on pourra facilement faire la comparaison.

PAYS MENTIONNÉS DANS LA PRÉSENTE HISTOIRE DE PASEY.

LISTE DRESSÉE PAR LE COPISTE DU MANUSCRIT :

1. Pasey.
2. Di balik rimba.
3. Samarlang.
4. Berouan.
5. Simpang di houlou songai.
6. Bouloh Telong.
7. Benoua.
8. Baros.
9. Semoudra.
10. Menguiri.
11. Perlak.
12. Djambou Ayer.
13. Rama-Gandei.
14. Toukos.
15. Pakan.

(*Pakan* n'est pas une ville, c'est le marché public ou bazar de la ville de *Toukos*.)

LISTE DRESSÉE PAR LE TRADUCTEUR :

1. Samarlang.
2. Di balik rimba.
3. Berouan.
4. Karbau-kampong.
5. Songai Pisangan.
6. Simpang-dhaoulo-karang.

7. Bouloh Telong.
8. Rimba Djaran.
9. Benoua.
10. Pertâma Terdjoun.
11. Telâous.
12. Koubou.
13. Pakersang.
14. Koumat.
15. Baros.
16. Semoudra.
17. Menguiri.
18. La Mecque.
19. Terlei.
20. Gâyou (tribu).
21. Perlak.
22. Djambou Ayer.
23. Rama-Gandei.
24. Kling.
25. Pasey.
26. Siam.
27. Nadami.
28. Teming.
29. Padang Maya.
30. Madjapahit.
31. Samarcande.
32. Toukos.
33. Padouka Barah Boukit.
34. Poulo Koukor.
35. Kampong Bangka.
36. Kampong Linggir.
37. Kampong Tchina.
38. Songai Simpang.
39. Kampong Badal.
40. Houlou Songai.
41. Toury.
42. Belatap.
43. Monggong.
44. Boukit Fadouli Allah.
45. Sanggong.
46. Tandjong Ara.
47. Mondouk.
48. Houdjong Tanah.
49. Poulo-Pertcha.
50. Priângan.
51. Padang Sabousouk.
52. Menangkabau.

Voici les pays tributaires du Ratou de Madjapahit au temps où il soumit le royaume de Pasey, dont le ratou se nommait Ahmed :

LISTE DRESSÉE PAR LE COPISTE DU MANUSCRIT :

1. Tambêlan.
2. Siatan.
3. Djamâdj.
4. Bangoran.
5. Sarâsan.
6. Sowabi.
7. Poulo Laout.
8. Tiouman.
9. Poulo Tinggui.
10. Pemangguilan-Karimata.
11. Bilitong.
12. Bangka.
13. Lingga.
14. Rio.
15. Bintan.
16. Boulong.
17. Sambas.
18. Mampawa.
19. Soukadana.
20. Kota-Waringin.
21. Bandjar Masin.
22. Pasir.
23. Koutei.
24. Beroumak.
25. Djambi.
26. Palembang.

27. Houdjong Tanah.
28. Bandan.
29. Bima.
30. Sambawa.
31. Salapârang.
32. Siran.
33. Karantoh.
34. Bali.
35. Balambangan.

LISTE DRESSÉE PAR LE TRADUCTEUR :

1. Pasey.
2. Djambi.
3. Palembang.
4. Houdjong Tanah.
5. Tambélan.
6. Siatan.
7. Djamadj.
8. Bangoran.
9. Sarâsan.
10. Souaubi.
11. Poulo Laout.
12. Tiouman.
13. Poulo Tinggui.
14. Pamangguilan.
15. Karimâta.
16. Bilitong.
17. Bangka.
18. Lingga.
19. Rio.
20. Bintan.
21. Boulong.
22. Sambas.
23. Mampawa.
24. Sukadana.
25. Kota-Waringin.
26. Bandjar Massin.
27. Passir.
28. Koutei.
29. Beronmak.
30. Poulo Bandan.
31. Siran.
32. Karantok.
33. Bima.
34. Sambawah.
35. Salapârang.
36. Bali.
37. Balambangan.

N. B.

Les nos 1, 2 et 3 de cette liste appartiennent à *Sumatra ;*
Le no 4, à la presqu'île de *Mâlaka*, pointe méridionale;
Les nos 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, à la grande île de *Bornéo,* ou terre de *Bornéo ;*
Le no 37, à *Java* (extrémité orientale).

APPENDICE N° 1

CHAPITRE DU SADJERAT MALAYOU

INTITULÉ

DES ROIS DE PASEY

Voici comment est racontée, par l'auteur de la présente histoire, l'origine des rois de *Pasey*. Il y avait deux frères Mârah qui demeuraient près de *Pisângan*. Ces Mârah tiraient leur origine de la montagne *Sanggong;* l'aîné se nommait Mârah Tchâga et le plus jeune Mârah Silou. Celui-ci, qui avait des nasses, n'était occupé qu'à en rejeter les vers kaling-kalang qu'il y trouvait sans cesse; au fur et à mesure qu'il les ôtait, il en retrouvait encore d'autres. A la fin, Mârah Silou fit bouillir ces kaling-kalang et ils devinrent de l'or, et leur écume devint de l'argent. Mârah Silou ayant de nouveau posé ses nasses, des kaling-kalang furent encore pris, puis bouillis, et, comme la première fois, ils devinrent de l'or. De cette manière, Mârah Silou obtint beaucoup d'or et d'argent.

Un jour Mârah Tchâga ayant appris que son cadet mangeait

des kaling-kalang entra en fureur et voulut le tuer, mais Mârah Silou s'enfuit dans la forêt de *Djoroun*, et l'endroit où il prenait ces kaling-kalang porte, encore aujourd'hui, le nom de *Kaling-Kalang*.

Maintenant on raconte le séjour de Mârah Silou dans la forêt de *Djoroun*. Tous les gens qui vivaient dans cette forêt reçurent de son or, et tous obéirent à ses ordres. Un jour qu'il était allé à la chasse, son chien, nommé Si-Pasey, se mit à aboyer, et Mârah Silou vit que Si-Pasey aboyait sur le haut d'un tertre contre une fourmi de la taille d'un chat. Mârah Silou prit cette fourmi et la mangea. Ensuite il fit faire, en ce lieu, les travaux nécessaires pour qu'il y pût résider, et lui donna le nom de *Semoudra*, nom qui signifie grande fourmi.

Or on rapporte cette parole de l'envoyé de Dieu (*salut et bénédiction du Très-Haut sur lui!*). Il dit à ses compagnons : « Dans les temps à venir, lorsqu'il y aura un pays sous le vent nommé *Semoudra*, et qu'on en entendra parler ici, alors il faudra s'y transporter promptement, afin de faire entrer tous ses habitants dans l'islam, car beaucoup d'entre eux sont appelés à devenir de fidèles serviteurs de Dieu. De plus, dans le pays nommé *Mâtabar*, il y aura alors un roi qu'il faudra emmener pour s'en faire accompagner à *Semoudra*. »

Bien longtemps après cette parole du prophète, le nom de *Semoudra* parvint à tous les pays jusqu'à *la Mecque*. Alors le chérif de la Mecque ordonna qu'un navire emportât les insignes de la royauté et fit relâche au pays de *Mâtabar*. Le nakhoda commandant ce navire se nommait Cheikh Ismaïl; il mit donc à la voile et toucha au pays de *Mâtabar*. Le roi, nommé Sultan Mohammed, fit demander quel était ce navire, et les gens du navire répondirent : « Nous voulons aller au pays de *Semoudra*. »

Or Sultan Mohammed était l'un des descendants du prince Abou Bekr el Seddik (*que Dieu lui soit propice!*); quand il entendit l'équipage dire qu'ils étaient partis d'après l'ordre

du prophète de Dieu, alors il fit son fils aîné roi de *Mâtabar* à sa place, prit, avec son plus jeune fils, l'habit de fakir, abandonna le trône, descendit de son palais et monta à bord du navire. Là, il dit à l'équipage : « Emmenez-moi au pays de *Semoudra!* » Et, dans son cœur, chacun de ces hommes pensa : « Voici bien certainement le fakir dont a parlé le prophète de Dieu ! » Sultan Mohammed, introduit à bord, fit mettre à la voile aussitôt. Après un long temps de navigation, il arriva à la ville nommée *Fassouri*, et tous les gens de *Fassouri* entrèrent dans l'islam. Le lendemain, Fakir Mohammed monta à terre portant le Koran, et il ordonna aux gens du pays de le lire, mais pas un seul ne fut capable de le faire. Dans son cœur, le fakir Mohammed pensa : « Ce n'est pas ce pays-ci le pays dont a parlé l'envoyé de Dieu ! » Le nakhoda Ismaïl appareilla de nouveau. Au bout de quelque temps on arriva à une ville nommée *Poulok-Lamiri*, et les gens de *Lamiri* entrèrent dans l'islam. Fakir Mohammed monta à terre, emportant le Koran ; il ordonna aux gens de *Lamiri* de le lire, et pas un seul d'entre eux ne fut capable de le lire. Alors Fakir Mohammed remonta sur son bord et mit à la voile. Au bout de quelque temps il arriva au pays nommé *Harou*, et tous les gens du pays d'*Harou* entrèrent dans l'islam. Le fakir monta à terre, emportant le Koran, et il leur ordonna de le lire, mais pas un seul ne fut capable de le lire. Alors le fakir demanda aux habitants : « Où est le pays qu'on nomme *Semoudra* ? » Et les gens d'*Harou* dirent : « Vous l'avez passé. » Le fakir monta sur son navire et mit de nouveau à la voile. Il tomba au pays de *Perlak* et les habitants furent islamisés; ensuite le navire mit à la voile pour le pays de *Semoudra*. Fakir Mohammed arriva enfin à *Semoudra;* il monta à terre et rencontra Mârah Silou qui ramassait des coquillages sur la plage.

Fakir Mohammed lui demanda : « Quel est le nom de ce pays ? » Mârah Silou répondit : « Le nom de ce pays, c'est *Semoudra*. » — Fakir Mohammed ajouta : « Quel est le nom

du maître de ce pays? » — Mârah Silou répondit : « C'est moi qui suis le maître des gens de ce pays. » Fakir Mohammed islamisa Mârah Silou et lui enseigna la formule de la confession de foi. Or Mârah Silou devenu de l'islam s'endormit quand la nuit fut arrivée, et il fit un rêve : il était en contemplation devant l'envoyé de Dieu (*que la paix et la bénédiction divine soient sur lui!*), et l'envoyé de Dieu disait : « Mârah Silou, ouvrez la bouche! » et Mârah Silou ayant ouvert la bouche, l'envoyé de Dieu crachait dedans. Mârah Silou alors s'éveilla, et il sentit que tout son corps exhalait une odeur semblable à celle du nard liquide. Au lever du jour, Fakir Mohammed monta à terre, emportant le Koran; il ordonna à Mârah Silou de le lire, et Mârah Silou lut le Koran. Alors le fakir dit à Cheikh Ismaïl, le nakhoda de son navire : « Voilà bien le pays de *Semoudra* dont a parlé l'envoyé de Dieu (*que la paix et la bénédiction divine soient sur lui!*). » Alors le cheikh Ismaïl descendit du navire tous les insignes royaux qu'il avait apportés, et Mârah Silou fut fait roi sous le nom de Sultan Malek el Sâleh. Or, dans le pays de *Semoudra*, il y avait deux hommes considérables, l'un nommé Sri Kaya, et l'autre Bâwa Kaya. Tous deux entrèrent dans l'islam. Sri Kaya reçut le nom de Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn, et Bâwa Kaya celui de Sidi Ali Ismaï-ed-Dyn. Après cela, le cheikh Ismaïl mit à la voile et s'en retourna à *la Mecque*, pendant que le fakir restait au pays de *Semoudra*, pour bien affermir les habitants dans la religion de l'islam. Ensuite le sultan Malek el Sâléh envoya Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn au pays de *Perlak* demander en mariage une fille du roi. Or, ce roi de *Perlak* était père de trois filles; deux d'entre elles étaient filles légitimes, et l'autre, qui se nommait la princesse Ganggang, était fille d'une concubine. Aussitôt que Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn fut arrivé à *Perlak*, le roi lui montra ses trois filles : les deux sœurs étaient assises plus bas que la princesse Ganggang, qui occupait une place élevée et avait été chargée du soin d'écorcer des noix d'arek pour elles. La princesse Gang-

gang avait un *sarong* de la couleur de la rose, son *badjou* était de la couleur de la fleur du *djambou*, et elle portait des pendants d'oreilles; d'une taille élancée comme un jeune palmier lontar[1], elle était très-belle de figure. Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn dit au roi de *Perlak* : « Votre fille, celle-là qui est assise au-dessus des autres, c'est celle que je demande pour votre bien-aimé fils. » Mais Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn ne savait pas que la princesse Ganggang était fille naturelle du roi de *Perlak*. Le roi, éclatant de rire, lui répondit : « C'est bien, ce sera selon la volonté de mon fils! » Ensuite il fit équiper cent prahau, et Toun Perapâtih Pendek reçut l'ordre de conduire la princesse au pays de *Semoudra*. Sultan Malek el Sâléh alla à la rencontre de la princesse Ganggang jusqu'à *Djambou-Ayer*, et leur entrée à *Semoudra* se fit avec une grande magnificence. Dès son arrivée à *Semoudra*, le prince commença immédiatement les fêtes qui durèrent quarante jours et quarante nuits, et à la fin desquelles il se maria avec la princesse Ganggang. Après son mariage, il fit des largesses à ses ministres et à ses holobalang, donna des aumônes d'or et d'argent aux fakirs et aux pauvres dans le pays de *Semoudra ;* quant à Toun Perapâtih Pendek, il prit congé et s'en retourna à *Perlak*.

Le sultan Malek el Sâléh et la princesse Ganggang eurent

---

[1] Le *lontar* (*borassus flabellifer* des naturalistes). C'est principalement sur les feuilles de ce palmier que les insulaires indiens écrivaient avant que les étrangers ne leur eussent appris à connaître le papier. La feuille était coupée en bandes d'environ 3 pouces de largeur, et de 12 à 18 pouces de long. Les peuples de Célèbes appellent cet arbre *tala*, et c'est le vrai nom hindou. Les Javanais, réunissant un mot indigène *ron* (feuille) au mot sanscrit, ont fait *rontal*, qui signifie *feuille de tal*, pour la feuille sur laquelle on écrit. Dans le langage commun, ce dernier mot, par une transposition des deux lettres initiale et finale, est devenu *lontar*, et il est assez singulier que c'est ce mot altéré qui a été emprunté par les Malays et appliqué par eux, non-seulement à la feuille, mais à tout l'arbre.

deux fils : l'aîné fut nommé par le prince Sultan Malek el Tlaher, et le cadet Sultan Malek el Mansour; l'aîné fut confié aux soins de Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn, et le cadet aux soins de Sidi Ali Ismaï-ed-Dyn. Longtemps après, Sultan Malek el Tlaher et Sultan el Mansour étant déjà grands, le pays de *Perlak* fut soumis par les ennemis de l'autre côté de la rivière, et les habitants de *Perlak* vinrent s'établir à *Semoudra*.

Sultan Malek el Sâléh, pensant dans son cœur à construire une ville pour la résidence du prince son fils, dit aux grands : « Demain, nous irons à la chasse. » De grand matin Sultan Malek el Sâléh partit monté sur son éléphant nommé Parmadivâna, et, passant la rivière, il s'avança jusqu'au bord de la mer. Son chien, nommé Si-Pasey, s'étant mis à aboyer, le sultan Malek el Sâléh se hâta d'arriver, et il vit que son chien aboyait sur une éminence d'un bel aspect, unie comme si elle avait été nivelée, et d'une étendue suffisante pour l'emplacement d'un palais avec toutes ses dépendances. Il ordonna que l'on fît disparaître tout le bois qui couvrait ce plateau, et il y fit construire un palais et une ville qu'il nomma *Pasey*, du nom de son chien. Il fit roi de *Pasey* son fils Sultan Malek el Tlaher, et Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn devint le mangkoboumi du jeune prince. Sultan Malek el Sâléh fit alors deux parts des soldats, des éléphants, des chevaux et des insignes royaux : l'une fut pour son fils Sultan Malek el Tlaher et l'autre pour son fils Sultan Malek el Mansour,

Longtemps après Sultan Malek el Sâléh tomba malade; par son ordre, tous les grands du pays de *Semoudra* furent convoqués et ses deux fils mandés auprès de lui. Quand tous les chefs, les deux fils du prince et les grands furent venus, alors Sultan Malek el Sâléh, s'adressant à toute l'assistance, parla ainsi : « O mes deux enfants, et vous tous, mes compagnons, voici donc l'heure fixée par le destin qui approche, je vais mourir. Puissiez-vous être tous heureux, quand je vous aurai quittés! O mes fils! ne jetez jamais des regards de con-

voitise sur les richesses des hommes, ou des regards de concupiscence sur les femmes et les filles de vos serviteurs! Soyez toujours unis comme deux frères! Ne désirez rien d'injuste, et ne vous faites jamais de tort l'un à l'autre! » Puis, s'adressant à Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn et à Sidi Ali Ismaï-ed-Dyn, le prince leur dit : « O mes frères, soyez heureux tous deux! Veillez à ce que les deux princes ne soient jamais en brouille ni querelle! Que votre fidélité envers mes deux fils soit inaltérable, et ne consentez jamais à servir d'autres rois que mes deux enfants! » Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn et Sidi Ali Ismaï-ed-Dyn se prosternèrent en pleurant, et ils dirent : « O notre maître, lumière de nos yeux, par Dieu le Très-Haut, le souverain Créateur de l'univers, nous le jurons tous deux : nous n'oublierons jamais, Monseigneur, nos serments de fidélité et notre foi, et jamais nous ne servirons d'autres rois que vos deux fils bien-aimés! » Alors Sultan Malek el Sâléh fit son fils Sultan Malek el Mansour roi de *Semoudra*, et, trois jours après, le sultan Malek el Sâléh mourut. On lui éleva un tombeau à côté de son palais, et encore à présent on fait mention du glorieux défunt de *Semoudra*. Après la mort du prince leur père, Sultan Malek el Tlaher et Sultan Malek el Mansour ordonnèrent aux bantara de rassembler tous les holobalang, les soldats, les éléphants, les chevaux et tous les insignes royaux au pays de *Pasey*. Et le pays de *Pasey* grandit de plus en plus en importance et en population. Et Dieu sait avec certitude; c'est en Lui le retour et le refuge!

On rapporte qu'en ce temps-là le roi de *Chaher el Nawi* [1] était un prince puissant, dont le royaume était très-grand, et dont les holobalang et les soldats étaient si nombreux

---

[1] *Chaher el Nawi* ou *Chahrnawi*, comme l'écrit un autre manuscrit du *Sadjerat malayou*, était le royaume de Siam, ou, tout au moins, un royaume du pays de Siam. Il est remarquable que le nom de *Siam* ne soit point le nom donné par les indigènes du pays, mais

qu'on ne pouvait les compter. On raconta au roi de *Chaher el Nawi* que le pays de *Pasey* était très-peuplé, que les marchands et commerçants y étaient nombreux, et que le roi de *Pasey* avait un très-grand royaume. Alors le roi de *Chaher el Nawi* demanda à ses holobalang : « Qui d'entre vous pourra prendre ce roi de *Pasey?* » Or il y avait un de ses holobalang très-fort et très-audacieux, qui se nommait Awi-Ditchou. Il répondit : « Monseigneur, si Votre Majesté me fait la grâce de m'accorder quatre mille holobalang, je pourrai prendre ce roi de *Pasey* en vie, et je l'amènerai au pied du trône de Votre Majesté! » Le roi de *Chaher el Nawi* fit à Awi-Ditchou la faveur de lui confier quatre mille holobalang et cent pilou [1]. Quand tout fut prêt, Awi-Ditchou mit à la voile pour le pays de Pasey, faisant passer son pilou pour un navire de commerce pendant la traversée; mais, quand ils furent tous arrivés, alors il déclara qu'il était un ambassadeur du roi de *Chaher el Nawi*.

Le prince ordonna à ses holobalang d'aller à sa rencontre et de le recevoir. A son arrivée à terre, Awi-Ditchou mit dans quatre coffres quatre holobalang des plus vaillants, et il leur dit : « Quand vous serez arrivés tout à l'heure en la présence du roi de *Pasey*, vous ouvrirez vos coffres de dedans, vous sortirez et vous saisirez le roi de *Pasey*. » Ces coffres fermés par dedans furent apportés en cérémonie, car on avait dit que c'était un présent de la part du roi de *Chaher el Nawi*. Quand on fut arrivé en la présence du roi de *Pasey*, lecture fut donnée de la lettre, qui était conçue en termes excellents. Les coffres furent donc apportés en pré-

---

un nom usité par les Malays et qui leur a été emprunté par les Européens. Notre première connaissance de ce pays a dû nous venir par les Malays. On pourrait en dire autant du royaume d'Ava.

[1] Les Chinois et les Siamois disent *pilou* pour prahou.

sence du roi de *Pasey*, et les quatre holobalang qui étaient dedans les ouvrirent en même temps, sortirent et se saisirent du roi de *Pasey*. Tous les holobalang de *Pasey* poussèrent des cris et dégainèrent leurs armes pour combattre les gens de *Chaher el Nawi*. Mais les holobalang dirent : « Si vous combattez, nous tuons votre roi ! » Et tous les hommes de *Pasey* gardèrent le silence et ne livrèrent pas combat aux holobalang de *Chaher el Nawi*. Awi-Ditchou avec ses holobalang descendit du palais, emmenant le roi de Pasey, et mit à la voile pour son pays. A son arrivée, Awi-Ditchou présenta le roi de *Pasey* au roi de *Chaher el Nawi*. Celui-ci fut rempli de joie et gratifia d'habillements complets Awi-Ditchou et tous les holobalang qui l'avaient accompagné. Quant au roi de *Pasey*, il fut chargé de garder les volailles.

On rapporte que Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn, après s'être concerté avec les plus anciens mantri du pays de *Pasey*, fit construire un navire et acheta des marchandises arabes, parce que dans ce temps-là tous les gens de *Pasey* savaient parler arabe[1]. Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn, ainsi que les hommes de son navire se vêtirent à la mode arabe. Il monta à bord, et, quand tout fut prêt, il mit à la voile pour le pays de *Chaher el Nawi*. Après avoir longtemps navigué, ils arrivèrent au pays de *Chaher el Nawi*, et Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn descendant à terre se présenta au roi, lui apportant comme hommage un arbre dont le tronc était d'or et les fruits des pierres précieuses ; il valait environ un bahar d'or[2]. Quand

---

[1] Notons, en passant, cette assertion qui prouve que le voyageur arabe, Ibn Bathoutha, en venant au pays de *Soumouthra*, comme il l'appelle dans sa Relation, pouvait s'y faire comprendre parfaitement en parlant arabe. Ajoutons, ici, que le chapitre du *Sadjerat malayou*, intitulé *Des rois de Pasey*, confond très-souvent Semoudra et Pasey, écrivant indifféremment ces deux noms l'un pour l'autre.

[2] D'après Milburn, *Oriental commerce*, le gros poids nommé *bahar* équivaut en poids anglais à 423 lbs. 6 oz. 13 drs., avoir du pois.

le roi eut vu ce présent, il dit : « Que désirez-vous de moi ? » Et Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn répondit : « Votre serviteur ne désire rien. » Le roi fut très-content et en même temps très-étonné à la vue du présent que lui avaient fait ces gens-là. Il pensa dans son cœur : « Quelle est leur intention en me faisant un pareil cadeau ? » Quelques jours après être remonté à bord avec tous ses gens, le nakhoda du navire se présenta de nouveau devant le roi, en apportant cette fois pour cadeau un jeu d'échecs[1] en or, dont les pièces étaient autant de pierres précieuses et qui valaient un bahar d'or. Le roi de *Chaher el Nawi* dit encore : « Que désirez-vous de moi, pour que je vous le donne ?... » Ils répondirent : « Nous ne désirons absolument rien. » Et ils s'en retournèrent à leur navire. Quelques jours après, arriva la mousson pour s'en retourner, et Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn songea à mettre à la voile. Alors il monta en la présence du roi de *Chaher el Nawi,* lui apportant comme présent deux canards d'or garnis de pierres précieuses, le mâle et la femelle, avec un bassin d'or rempli d'eau. La cane et le canard furent lâchés dans ce bassin d'or,

---

[1] Cet échiquier, avec toutes ses pièces, était, comme on l'a vu plus haut, une marchandise arabe. Le jeu d'échecs était connu des Malays avant de l'être des Siamois et même des Javanais. Ils l'avaient appris probablement des Kling qui l'avaient reçu des Persans. *Tchatour,* le nom du jeu, est persan et non hindou, comme l'a fait observer justement Crawfurd. *Sah* est le mot persan *châh* (roi) dont les Anglais ont fait check, et les Français échec. *Bidah* (un pion) n'est qu'une corruption du mot persan *piadah* (un fantassin). *Ter*, le nom malay de la tour, appartient à la langue de Kling. *Mat* est le véritable terme persan pour notre « échec et mat. »

Les rigoureux observateurs de la lettre du Koran ne se servent pas, dans le jeu d'échecs, de figures qui représentent des êtres animés, par suite de l'interprétation judaïque qu'ils donnent au 92e verset de la 5e sourate. Les Persans et les Hindous entendent d'une façon plus large ce précepte du Koran.

et ils se mirent à nager, à faire des plongeons et à se poursuivre. Le roi de *Chaher el Nawi* fut émerveillé à la vue de ces canards artificiels dont on lui faisait présent, et il dit : « Déclarez nettement quel est votre désir, et par le Dieu que j'adore, quel que soit votre désir, je l'accomplirai! » Alors Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn répondit : « O Monseigneur, nous sollicitons comme une faveur royale que Votre Majesté nous accorde l'homme qui garde les volailles! » Le roi de *Chaher el Nawi* leur dit : « C'est le roi de *Pasey* que vous désirez; c'est bien ! je vous l'accorde! » Et ils répondirent : « C'est parce qu'il est de l'islam que nous le demandons au pied du trône de Sa Majesté! » Le Sultan Malek el Tlaher donné en présent à Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn fut emmené par lui à bord de son navire; là il prit un bain et fut revêtu d'habits royaux. Après cela, le vent souffla, l'ancre fut levée et le navire mit à la voile; après un long temps il arriva au pays de *Pasey*. Et Dieu sait avec certitude, c'est en Lui le retour et le refuge !

On rapporte que le roi Malek el Mansour de *Semoudra* dit un jour à Sidi Ali Ismâï-ed-Dyn : « Je veux aller chez mon frère et voir l'état du pays. » Sidi Ali Ismâï-ed-Dyn lui répondit : « Gardez-vous-en bien, Monseigneur, car cela pourrait donner lieu à quelque calomnie! » Mais le roi Malek el Mansour n'écouta aucune des représentations que lui adressa Sidi Ali Ismâï-ed-Dyn. Alors celui-ci garda le silence et fit annoncer à son de gong que Sultan Malek el Mansour allait partir pour visiter le pays de son frère. Ce voyage déplaisait fort à Sidi Ali Ismâï-ed-Dyn, car c'était un ministre vieux et expérimenté, et il savait que cette affaire ne pouvait manquer d'avoir une fâcheuse issue. Mais Sultan Malek el Mansour, sans être arrêté par sa résistance, se mit en route. Il fit le tour de la ville de *Pasey* et entra dans le palais du Sultan Malek el Tlaher. Là il s'éprit d'une des suivantes du prince, l'enleva et la conduisit dans son palais. Le prince dit à Sidi Ali Ismâï-ed Dyn : « O mon père! je suis

embarqué dans une affaire des plus épineuses, j'ai perdu tout jugement et me suis laissé entraîner follement par ma passion. Me voici abîmé sous le poids de l'action que j'ai commise. » Sidi Ali Ismâï-ed-Dyn répondit : « Les arrêts de Dieu doivent s'accomplir sur toutes ses créatures. » Après cela, on apprit la nouvelle que Sultan Malek el Tlaher était arrivé à *Djambou-Ayer*, et que rapport lui avait été fait de la mauvaise action de Sultan Malek el Mansour. Sultan Malek el Tlaher garda son ressentiment dans son cœur et n'en laissa rien voir à personne, il fit demander à Sultan Malek el Mansour de venir à sa rencontre. Mais celui-ci sortit de *Semoudra* et descendit la rivière jusqu'à son embouchure, tandis que Sultan Malek el Tlaher remontait la rivière de *Katarei*, et s'acheminait vers son palais. Alors Sultan Malek el Mansour revint à *Semoudra* , pensant à son affaire et se disant que, puisqu'il n'avait pas suivi les conseils de Sidi Ali Ismâï-ed-Dyn, ses regrets étaient superflus. Mais Sultan Malek el Tlaher avait toujours le cœur ému de colère contre Sultan Malek el Mansour. Or, au commencement, il avait eu un fils nommé Radja Ahmed. Cet enfant, encore petit au moment du départ du Sultan son père pour la captivité, était déjà grand quand Sultan Malek el Tlaher revint de *Chaher el Nawi*.

A cette époque, Sidi Ali Geyyâs-ed-Dyn s'était démis de sa charge, et c'était un mantri, Perapâtih Toulos Toukang Sakara, qui était devenu mangkoboumi à sa place. Un jour, Sultan Malek el Tlaher dit à Toun Perapâtih Toulos Toukang Sakara : « Que pensez-vous de l'affaire de Sultan Malek el Mansour ? » Toun Perapâtih Toulos répondit : « Nous avons un plan. » — « Et, répliqua Sultan Malek el Tlaher, si ce plan amène la mort de Sultan Malek el Mansour?... » Toun Perapâtih Toulos Toukang Sakara répondit : « Si Sultan Malek el Mansour meurt, Toukang n'est pas mon nom ! il faut faire circoncire votre bien-aimé fils Ahmed, et envoyer chercher Sultan Malek el Mansour seulement pour le moment de

la circoncision. » Sultan Malek el Tlaher fit décorer la ville et le baleiroang et commença les fêtes, puis il ordonna d'aller chercher Sultan Malek el Mansour. Sultan Malek el Mansour et Sidi Ali Ismâï-ed-Dyn vinrent avec leurs holobalang; par ordre du Sultan ils furent introduits, et leurs holobalang restèrent dehors. Dès qu'ils furent entrés tous les deux, Sultan Malek el Tlaher commanda qu'on les saisît. Sultan Malek el Mansour et Sidi Ali Ismâï-ed-Dyn furent saisis, et ordre fut donné à un holobalang de mener le prince à *Mendjong*. Le Sultan, alors, s'adressant à Sidi Ali Ismâï-ed-Dyn, lui dit : « Toi, reste ici! Ne va pas avec Sultan Malek el Mansour! Si tu veux y aller, je te fais trancher la tête! » Sidi Ali Ismâï-ed-Dyn répondit : « Il vaut mieux qu'on sépare ma tête de mon corps, plutôt que je me sépare, moi, d'avec mon maître! » Sultan Malek el Tlaher ordonna qu'on lui coupât le cou, que sa tête fût jetée dans la mer, et que son corps fût empalé au Koâla de *Pasey*. Quant à Sultan Malek el Mansour, il fut emmené à bord d'un prahau qui mit à la voile et cingla vers l'est. Lorsque le prahau fut arrivé dans les eaux de *Djambou-Ayer*, vers l'est, le timonier aperçut une tête humaine contre le gouvernail, et reconnut la tête de Sidi Ali Ismâï-ed-Dyn. Sultan Malek el Mansour, en ayant été informé, ordonna qu'on la prît, et il vit que réellement c'était la tête de Sidi Ali Ismâï-ed-Dyn.

Alors le prince fixant ses regards sur la côte, s'écria Padang Maya! et cette plage s'appelle encore aujourd'hui *Padang Maya*. Sultan Malek el Mansour aborda en cet endroit et envoya demander à Sultan Malek el Tlaher le cadavre de Sidi Ali Ismâï-ed-Dyn. Le sultan le lui ayant accordé, le prince rejoignit la tête avec le corps et fit enterrer le tout à *Padang Maya;* après quoi, il alla à *Mendjong*. Quant à Sultan Ahmed, son père l'avait fait circoncire après le départ de Sultan Malek el Mansour.

Trois ans s'étaient écoulés depuis que Sultan Malek el Mansour était à *Mendjong*, lorsque Sultan Malek el Tlaher,

se souvenant du prince son frère, dit un jour : « Hélas! j'avais perdu la raison lorsque pour une femme j'ai détrôné mon frère et tué son ministre! » Et le prince, frappé de repentir, ordonna à plusieurs holobalang d'aller chercher son frère à *Mendjong*. Sultan Malek el Mansour fut emmené de là avec tout le cérémonial royal. Quand il fut arrivé en vue de *Padang Maya*, Sultan Malek el Mansour descendit à terre et alla au tombeau de Sidi Ali Ismâï-ed-Dyn. Il lui donna le salut en disant : « Que la paix soit avec vous, ô mon père! Restez ici, ô mon père, pendant que moi, je vais partir, puisque mon frère m'appelle! » Et de l'intérieur de sa tombe Sidi Ali Ismâï-ed-Dyn répondit : « Où voulez-vous encore aller, prince? On est bien ici! » Le prince, en entendant ces paroles, prit de l'eau pour ses ablutions religieuses, puis il pria, fit deux inclinaisons et un salut. Après qu'il eut fait ainsi sa prière, le prince se coucha à côté de la tombe de Sidi Ali Ismâï-ed-Dyn, et il cessa de vivre. A la nouvelle que son jeune frère bien-aimé était mort à *Padang Maya* à côté de la tombe de Sidi Ali Ismâi-ed-Dyn, le Sultan Malek el Tlaher partit en hâte pour trouver le prince, son jeune frère bien-aimé. Arrivé à *Padang Maya*, il fit enterrer le cadavre de Sultan Malek el Mansour avec toute la pompe usitée pour les grands rois, puis il revint au pays de *Pasey*, profondément attristé. Il fit roi son fils Sultan Ahmed et descendit du trône. Quelque temps après, il tomba malade, et, donnant ses instructions dernières à son fils Sultan Ahmed, il lui parla en ces termes : « O mon fils, la lumière de mes yeux et le fruit de mon cœur, gardez-vous bien de ne pas écouter, en toute circonstance, les paroles de vos vieux serviteurs! Consultez vos ministres! Ne soyez pas trop prompt à vous irriter et à porter le trouble dans les cœurs! Dans toutes les affaires pénibles, travaillez à grandir votre patience, donnez toute votre attention à payer à Dieu le Très-Haut et digne d'être glorifié le tribut d'adoration qui lui est dû! A l'égard des hommes, ne manquez jamais de jus-

tice et de vérité! » Sultan Ahmed versa des larmes en entendant ces dernières instructions de son royal père. Sultan Malek el Tlaher mourut et fut enterré près de la mosquée. Après lui, Sultan Ahmed vécut longtemps sur le trône.

APPENDICE N° 2

Le second volume des *Malayan Miscellanies*, livre imprimé à Bencoulen en 1822, renferme un Mémoire sur les rois de *Poulo-Pertcha* (Sumatra) composé par sir Stamford Raffles, d'après un manuscrit malay en la possession du sultan d'*Indrapoura* (sur la côte S. O. de Sumatra). Dans ce manuscrit se trouve le récit du combat du grand buffle de Java et du buffletin de Sumatra. On a lu déjà le récit qui en a été fait par notre auteur à la fin de l'histoire des rois de *Pasey;* pour qu'on puisse les comparer l'un à l'autre, nous reproduisons ici le passage du manuscrit d'*Indrapoura*, d'après la version anglaise de Raffles.

« Longtemps après, les gens de *Java* reparurent à *Tandjong Bounga*, amenant avec eux un buffle de taille gigantesque, et ils dirent au Radja : « Venez combattre ce buffle ! » — Le Bandhara répondit : « C'est bien ! mais le buffle du « Radja est jeune, donnez-nous trois jours de délai ! » — Ils dirent : « Qu'il en soit ainsi ! » Alors le Bandhara et le Lak-

samana cherchèrent un buffletin, le firent mettre à l'attache et le privèrent de teter pendant trois jours; deux kris bien affilés furent fixés sur sa tête. Quand les trois jours furent écoulés, les gens de *Java* amenèrent leur énorme buffle dont les cornes étaient armées de kris tranchants, et ils demandèrent : « Où est le buffle du Radja, et quels sont les gages? » Le Radja répondit : « Les gages seront tout ce que vous voudrez! » Puis il dit au Bandhara : « Faites venir notre buffle! » Le Bandhara, ayant ordonné que la mère fût gardée hors de vue, fit sortir le jeune buffletin. Aussitôt que celui-ci aperçut le grand buffle, il courut à lui, car il était affamé et le prenait pour sa mère, et immédiatement se mit à lui presser et frapper le ventre, comme il avait coutume de faire quand il tetait. Le grand buffle s'enfuit tout en s'efforçant d'atteindre le buffletin avec ses cornes; mais cela lui était impossible parce que le petit buffletin se tenait toujours sous son ventre, essayant de teter. A la fin ses intestins furent mis à nu par les kris attachés à la tête du buffletin, de sorte qu'après de vains efforts pour s'échapper il tomba par terre et mourut. Ainsi les gens de *Java* furent vaincus, et le Radja demeura victorieux. C'est pourquoi ce lieu fut appelé *Menang Karbau*[1] (victoire du buffle), et c'est encore le nom qu'il porte aujourd'hui. Les gens de *Java*, honteux de leur défaite, voulurent faire la guerre et attaquer *Tandjong Bounga*, mais le Bandhara dit au Radja : « O Monseigneur, n'affrontez pas ces gens de *Java* dans une bataille, car ils sont plus nombreux que nous; offrez-leur des conditions d'accommodement, et pendant ce temps-là nous essayerons d'user de quelque stratagème. » Le Radja répondit : » Bandhara, vous êtes habile; faites donc comme vous avez dit! Je l'ap-

---

[1] Buffle : *karbau* en malay, et *kabau* en javanais. Ce seul mot suffit à faire reconnaître la provenance toute malayse du présent récit.

prouve! » Alors le Bandhara dit aux Javanais : « Puissants guerriers, point de querelle entre nous! Quoi que vous demandiez, nous vous le donnerons! » Les gens de *Java* repartirent : « Bandhara, si c'est là votre sentiment, c'est bien! Qu'allez-vous faire maintenant? » Le Bandhara répondit : « Je vais vous régaler, et vous donner à tous à boire et à manger, en témoignage de notre bonne foi. » Les Javanais dirent : « C'est bien! faites donc diligence! » Le Bandhara donna des ordres pour qu'on préparât un festin, et se procura pour boisson du toddi et de l'arak qu'il mit dans des bambous dont l'embouchure était taillée en biseau. A chaque homme de Java un serviteur présenta un bambou rempli de toddi, et tous, en même temps, burent à long traits, en tenant la bouche grande ouverte et la tête relevée. A ce moment, chacun des serviteurs leur enfonça les bambous dans le gosier, de manière à leur couper la trachée-artère. Ils en tuèrent ainsi le plus grand nombre; quelques rares survivants prirent la fuite. Ce lieu fut infecté par le grand nombre des cadavres en putréfaction, et c'est pourquoi il reçut alors le nom de *Padang di-bousouk* (plaine infectée) qu'il porte encore à présent[1]. »

---

[1] D'après le récit du manuscrit d'*Indrapoura*, le maître du bufflétin vainqueur du grand buffle des Javanais se nommait Ala-ed-Dyn Châh, et c'était ce prince lui-même qui avait donné le nom de *Tandjong Bounga* (cap des Fleurs) au kampong où il faisait sa résidence lors de l'arrivée des Javanais. Mais un jour un crocodile ayant dévoré un des habitants du kampong, Ala-ed-Dyn Châh avait fait une levée de terre et une clôture de plants de *rouyong* tout autour, et c'est de là que la ville reçut le nom de *Pâgar-rouyong* (clôture de rouyong) qu'elle porte encore aujourd'hui.

1425. — Imprimerie de madame veuve Bouchard-Huzard, rue de l'Éperon, 5.

Photomount
Pamphlet
Binder
Gaylord Bros., Inc.
Makers
Syracuse, N.Y.
Pat. No. 877188

DS646.1 .M35
Sumatra : histoire des rois de Pasey
Princeton Theological Seminary–Speer Library
1 1012 00042 7189